13e Année
N° 141

Fiction

Chaque mois
Août 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

Couverture de Lucien Lepiez

Des histoires qui vous feront frémir :

*

W. F. Harvey	Chaleur d'août
Henry S. Whitehead	Les lèvres
L. P. Hartley	Quelqu'un dans l'ascenseur
A. M. Burrage	La maison de personne
Peter Fleming	Le bâtard
Rosemary Timperley	Harry
Anthony Vercoe	Les mouches
H. Russell Wakefield	Les gardes-frontière
Muriel Spark	Portobello Road
Hugh Walpole	Le Tarnhelm
Anthony More	Cinq boucles de cheveux blonds
Edith Wharton	La proie d'une ombre
Nancy Spain	La dernière aventure du Snake
E. F. Benson	Les chenilles
Collin Brooks	Mrs. Smiff
Shirley Jackson	De l'autre côté de la porte
Mary Fitt	Le docteur
Arthur Machen	Un grand vide
Cynthia Asquith	Qui est Sylvia ?
Hester Holland	La bibliothèque

*

Vous les lirez dans

HISTOIRES DE TERREUR

(Fiction Spécial 7)

248 pages - 6 F.

Au prochain sommaire de "Fiction"

Place aux nouveaux noms dans le prochain sommaire de FICTION ! Ce numéro, destiné à mettre en vedette des auteurs récemment révélés, vous présentera notamment quatre nouveaux venus dignes d'attention :

S.S. JOHNSON, dans **La maison près du pommier sauvage,** trace un tableau réaliste d'un futur farouche et féroce, où il ne fait pas bon vivre.

F.A. JAVOR, dans **Le triomphe de Pégase,** décrit les conséquences d'une invention fantastique : la création d'animaux imaginaires sur commande.

JANE BEAUCLERK, dans **Nous servons l'Astre de Liberté,** nous entraîne dans une société non scientifique, aux mœurs bizarres et déroutantes.

JON DeCLES, dans **Cantilène,** renouvelle sous l'angle science-fiction — et sur un ton très personnel — le mythe de la Belle et la Bête.

Vous oublierez peut-être ces noms peu familiers. Vous n'oublierez pas en tout cas leurs histoires. Quant aux auteurs français de ce numéro, ils vous surprendront, de **MICHEL MARDORE** avec **Histoire du boucher** à **ROLAND TOPOR** avec **Une fée pas comme les autres,** en passant par **JEAN-MICHEL FERRER** avec **Miracle d'une nuit d'été.**

Vous trouverez ce numéro en vente le 27 août.

Enfin en édition intégrale,
complète en un seul ouvrage,
la célèbre trilogie d'Isaac Asimov :

FONDATION

★

FONDATION ET EMPIRE

★

SECONDE FONDATION

Un fort volume de 600 pages, à tirage limité et numéroté, sous couverture cartonnée, avec gardes, fers, introduction sur l'auteur et son œuvre, et bibliographie.

Prix : 28 F.

Bon de commande page 157.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

OCTAVE BÉLIARD	79	Le passé merveilleux
MIRIAM ALLEN DeFORD	11	Mrs. Hinck
	78	Dents pour dents
	90	Les racines du mal
	97	Tremblement de temps
	128	La cage
	131	Chaque chose en son temps
avec Anthony Boucher :	25	Un monde aux cieux dormant
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	S.2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S.4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S.5	A l'est du Cygne
	131	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
ALAIN MARK	127	Les béquilles
WADE MILLER	107	Chienne de vie !
THOMAS OWEN	12	Le péril
	24	15-12-38
	65	Et la vie s'arrêta
	68	La présence désolée
	75	Le manteau bleu
	85	La princesse vous demande
	87	L'épervier
	100	Père et fille
	126	Au cimetière de Bernkastel
	139	La dame de Saint-Pétersbourg
EDGAR PANGBORN	100	Les collines rouges de l'été
JACK SHARKEY	130	La proie
	131	La fin du rêve
	137	Le dernier ingrédient

Tableau Chronologique des « Galaxiales » (Première partie)

Nouvelles projetées	Dates	Evénements scientifiques, sociaux et religieux	Evénements politiques	Grands courants et influences
L'ETE ETRANGER (*Fiction* n° 140)	2020	— Premières photonefs vers les planètes extérieures et les étoiles. — Colonisation de Mars et Vénus. — Exploration de Mercure et Ganymède.	— Europe Néo-Socialiste au sortir de deux guerres successives. — Période du « Chaos américain ». — Gouvernement autoritaire de Mahler en France.	Hégémonie européenne, puis Pacifienne sur Terre et dans l'espace.
LES GRANDS EQUIPAGES DE LUMIERE	2030	— Fondation de Pôle (Mars) et Doris (Vénus).	— Troubles économiques.	
GAMMA-SUD	2060	— Implantation humaine sur les mondes du Centaure et de Sirius.	— Révolution Royaliste et avènement de Jean de Beaumont de Serves en France.	
LE FIEF DU FELON	2063	— Premiers essais de transmission de matière.	— Conflit franco-européen et chute des Royalistes. — Indépendance de Mars.	
UN RIVAGE BLEU	2075	— Premières transmissions d'hommes. — Nouvelles religions issues du « chaos américain » : L'Eglise de l'Expansion. — Mise en orbite de Saint-François d'Outre-Ciel.	— Dictature européenne de Hundt. — L'Empire du Pacifique. — Division de Mars en quatre Provinces qui se réunissent en Confédération.	
APHRODITE 2080	2080	— Recherches génétiques sur la modification de l'homme.	— Indépendance de Vénus après la bataille de Grande-Neige.	Domination de Mars
LES TAMBOURS D'AUSTRALIE	2095	— Domination de la Confédération de Mars dans l'Expansion Stellaire.	— L'Europe en guerre avec le Pacifique.	
HAINE-LUNE	2114		— Invasion et occupation de la Terre par la Confédération de Mars (première utilisation guerrière de la transmission, 2129).	
LE BATAILLON-LEGENDE	2130		— Résistance Terrestre avec l'aide de certains groupes stellaires.	
CASTELGEA	2135	— Premiers androïdes.		
CONTACT EN NADIR	2140		— Premières Indépendances Stellaires. — La République de Rigel.	
L'ARBRE DE FUREUR	2150		— Fin de l'occupation Martienne sur Terre (Traité d'Hobarth, 2154).	
LA COURSE DE L'OISEAU BOUM-BOUM	2170	— La Maladie d'Adam et l'exode stellaire.	— Les Phalangistes et la Guerre Civile sur Mars.	

MICHEL DEMUTH

Les Galaxiales
Le fief du félon
(2063)

Nous avons publié le mois dernier la première nouvelle de cette série et avons expliqué le propos de son auteur : retracer divers épisodes d'une histoire du futur, d'après un plan d'ensemble méthodique, à l'exemple de celle imaginée aux Etats-Unis par un écrivain comme Heinlein. Ambitieux projet, et d'autant plus difficile qu'il ne prend son relief qu'une fois considéré dans une perspective d'ensemble. Nous pensons que les intentions de Michel Demuth se dévoileront mieux au bout de plusieurs récits publiés, lorsque chaque épisode séparé se replacera dans une continuité historique plus évidente (voir ci-contre le début du tableau chronologique qu'il a établi). En attendant, nous serions heureux de recueillir les impressions des amateurs sur cette entreprise hardie digne à notre avis d'être suivie avec attention. Ajoutons que nous avons particulièrement apprécié, dans cette nouvelle comme dans celle qui la précédait, le choix d'un cadre français pour situer l'action de l'histoire. Non par chauvinisme, mais parce qu'il y a des moments où l'effort de ne pas décalquer systématiquement les Américains doit être signalé.

Ils ont laissé des allées
Aux pâturages de charbon,
Ils ont planté des défis
Et tressé de longues cohortes.
Les oiseaux démembrés
Se sont perdus aux lacs.

« Ce poème de Clément Hornmann, daté du 24 novembre 2060, peut être considéré comme le seul témoignage littéraire sur la période troublée que connut le continent européen de la Vieille Terre au début de l'Expansion. Clément Hornmann lui-même semble avoir joué un rôle important dans les longues luttes qui finirent par avoir raison des Nouvelles-Monarchies, à l'époque de l'aménagement d'Aphrodite et de l'indépendance de la colonie de Mars. Mais ce rôle n'a jamais pu être parfaitement défini... »

LES GALAXIALES

© 1965, *Fiction et Michel Demuth.*

1

LE vent s'était levé au matin, avec la fuite des grands nuages blancs par-dessus les collines. Maintenant, à l'heure de midi, il brassait des souffles dorés de graminées entre les haies noires où des griffes charbonneuses emprisonnaient d'innombrables fleurs blanches. Les arbres n'avaient plus d'ombre. Les traits nets des cyprès succédaient sur la route à des pins rouges et convulsés.

Hornmann arrêta son cheval à l'angle du chemin creux où le sable, l'herbe et les chardons se mêlaient en une toison aux tons de pierre antique. Le chemin serpentait jusqu'à un bouquet de conifères, dans les balancements torrides du vent et la stridulation des grillons et des cigales. Seul l'angle d'un toit de tuiles jaunes et vernissées révélait la présence du Domaine.

Pendant un long moment, Hornmann fixa ce bout de toit, les lèvres serrées, le souffle court. Il suffoquait à demi dans le vent chargé de soleil et de brindilles. La poussière lui brûlait les yeux. Sa monture ruisselait de sueur et les mouches semblaient naître spontanément dans son pelage brun maculé de sable. L'odeur de l'animal était âcre dans la chaleur.

Un instant encore, Hornmann demeura immobile, cherchant à fixer des images et des sons venus du passé. Ils traversaient son esprit à une vitesse terrifiante, bolides immatériels qui bousculaient ses pensées, insaisissables et dangereux. Ils menaçaient son assurance. Mais le passé ne comptait plus. Il aurait aimé oublier le Domaine Delichère et la chaleur des étés anciens. Il n'avait pas vraiment été heureux, ici. Mais Jacques était mort, à présent, et l'enjeu de sa mission était immense.

Il fit avancer sa monture d'un claquement de langue. Il n'éprouvait plus qu'une énorme fatigue. Une eau plus chaude que le vent, qui venait bouillonner à ses tempes. Ses doigts crispés sur la bride lui semblaient des branches déformées et inertes. Et la soif mettait des arêtes aiguës dans sa gorge. Un nouveau flux de souvenirs traversa ses pensées. Quelques-uns étaient agréables, magnifiés par un gouffre d'une trentaine d'étés. Ils suffirent à chasser le début de désespoir qu'il ressentait.

Le cheval s'ébroua et secoua la tête. Un plumet de mouches quitta ses naseaux. Il se mit à trotter sur le chemin du Domaine abandonné. La poussière s'élevait sous ses sabots et les chardons apparaissaient verts et pâles pendant une demi-seconde avant de

reblanchir sous une nouvelle averse. Il y avait à droite une haie d'épineux où clignotaient des fleurs d'un rouge éclatant. Plus loin, une barrière bancale se penchait sur un reflet d'eau. Tout étonnait Hornmann, en ce monde. Et tout réveillait le passé qu'il avait cru perdu. Il tira sur la bride et sauta à terre. Le vent se calma un instant et le chant des cigales devint un bruit intolérable. Le soleil, au sommet du ciel, était comme une explosion silencieuse et blanche. Un alcool brûlant sur la nuque et les épaules.

D'un coup de pied, il fit sauter un pieu et foula l'herbe desséchée au bord de la source. Il retourna prendre son cheval par la bride et l'amena avec lui. Ils burent ensemble, penchés sur la surface claire où étaient collés des débris de feuilles et des mouches. Le souffle de l'animal revenait dans le visage de l'homme avec le bruit de torrent que faisait l'eau en dévalant sa gorge.

— « Inutile de vous gêner ! »

D'instinct, Hornmann se rejeta en arrière, cherchant à saisir son lance-lumière. Mais un coup de pied l'atteignit à la tête et l'envoya rouler dans l'herbe, à demi assommé. Il lui vint une nausée et un brouillard rouge recouvrit ses yeux. Lentement, il se remit à genoux et redressa la tête.

Le vent soufflait à nouveau. Il soulevait en mèches grises et blanches les cheveux immenses d'un curieux personnage qui se tenait à quelques pas de Hornmann, les poings sur les hanches. Hornmann remarqua qu'il n'avait aucune arme. Il portait une simple chemise de toile bleue et délavée et un pantalon en piteux état.

— « Vous pourriez aussi bien vous relever, » dit l'homme, « et continuer à boire. »

Hornmann se remit sur pied. Son agresseur avait un certain âge. Son visage était extraordinairement tanné, avec des rides profondes. Ses yeux sombres semblaient rire en permanence sous ses sourcils touffus.

Il se massa doucement le crâne sans quitter l'autre des yeux.

— « Vous êtes fou ? » dit-il. « Que faites-vous ici ? »

— « Je ne vous ai frappé que pour éviter d'être grillé, » répliqua l'homme, impassible. « On ne sait jamais, par les temps qui courent. J'ai cru remarquer que tous les possesseurs de laser... »

— « Etes-vous du Domaine ? » coupa Hornmann.

— « Vous êtes un jeune homme têtu, hein ? Oui... Disons que j'appartiens au Domaine... »

Hornmann haussa les épaules et prit une expression glaciale.

— « Vous êtes stupide, » dit-il. « Vous n'avez jamais appartenu au Domaine. Je ne vous connais pas. J'étais certain que vous alliez mentir... » Il recula d'un pas et braqua son arme sur l'homme. « Et maintenant que ce point est éclairci, dites-moi ce que vous faites réellement ici. »

— « Têtu et rusé, » dit l'autre. Il se laissa choir dans l'herbe de façon inattendue et soupira. « Il fait bougrement chaud... Ce n'est vraiment pas le moment de bavarder, jeune homme. »

— « Vite, » dit Hornmann. Son visage se durcissait de seconde en seconde. Peu lui importait que l'homme fût ou non un simple vagabond comme il en existait tant sur les routes de Provence. Rien ne devait entraver sa mission. Surtout pas dès le début. « Allez ! Racontez ! »

Le vieil homme soupira de nouveau et tourna vers lui son regard curieusement railleur.

— « Bien sûr que je suis étranger au Domaine... Inutile de me menacer de carbonisation pour apprendre cela. Je n'ai jamais vécu ici. Seulement... »

— « Seulement ? »

Il haussa les épaules et sourit.

— « Disons que je m'y suis établi. » Il prit une expression faussement indignée. « Il n'y a plus personne. Ce serait malheureux que de si beaux appartements n'aient plus de locataire. Mais peut-être avez-vous votre mot à dire ? »

Hornmann songea que l'inconnu se moquait gentiment de lui. La situation avait un côté vaguement absurde. Ils conversaient comme deux Gentilshommes dans un salon de Paris. Il eut brusquement envie de rire.

— « Je suis de ce Domaine, » dit-il lentement. « J'aurais en effet mon mot à dire. Mon père... »

— « Delichère ? » Le regard du vieil homme s'anima. « Vous êtes ce fameux Jacques Delichère qui a participé à la Résistance ? » Il se tut brusquement, craignant visiblement d'en avoir trop dit. La Provence avait beau être le dernier bastion rebelle, il n'en existait pas moins une forte pénétration Néo-Royaliste. Et les hommes de la Prévôté ne pardonnaient jamais. Son regard se fit méfiant et craintif.

— « Je ne suis pas Royaliste, » dit Hornmann. « Mais je ne m'appelle pas Jacques Delichère. Mon père était métayer au Domaine... » Il fit un geste vague sur la gauche. « La ferme en ruines qui est à côté du pont détruit... »

— « Oh !... » Le vieil homme hocha la tête. « Et vous faites un pèlerinage, en quelque sorte. » La raillerie revenait dans son regard et dans sa voix. Mais Hornmann n'en éprouvait aucune irritation.

— « Oui, » dit-il. « En quelque sorte. Mais comment connaissez-vous si bien la famille Delichère ? »

— « Il reste toujours des objets, des paperasses, dans une maison. Même après le passage des oiseaux de proie... Et la renommée de Delichère s'était étendue bien au-delà de la Provence. Puis-je me lever sans que vous tiriez ? »

Hornmann acquiesça d'un hochement de tête.

« Après tout, » reprit l'homme, « je crois que je vais boire, moi aussi. Savez-vous que les caves sont complètement vides ? Il m'a bien fallu m'habituer à l'eau... Par les temps qui courent. »

— « Depuis quand êtes-vous installé ici ? »

— « Une semaine... Pas plus. Je ne tiens pas de compte très précis. » Il se penchait vers la source, buvait entre ses mains et mouillait ses longs cheveux gris. Il se redressa en s'ébrouant. « Vous avez un bien beau cheval... Mais vous devez avoir des difficultés pour passer les gros bourgs. »

Hornmann ne répondit pas. Il connaissait à peu près le pays, maintenant, mais ne devait pas se risquer à entrer dans les détails. Il rengaina lentement son lance-lumière et prit la bride du cheval qui avait commencé à brouter l'herbe sèche.

— « Ecoutez, » dit-il. « Je veux bien partager les lieux avec vous. Mais dites-moi donc votre nom. Je suis curieux de nature. »

— « Seyron, jeune homme. Albert Seyron... Vous voyez bien que cela ne vous dit rien. »

Hornman secoua la tête.

— « Allons-y. »

Il passa devant et reprit le chemin, tenant le cheval par la bride. Le vieil homme vint marcher à côté de lui. L'eau s'égouttait de ses cheveux qui s'étaient collés en longues mèches sur son front brun.

— « Et vous ? » demanda-t-il.

— « Hornmann... Clément Hornmann. »

Il avait guetté la réaction. Il fit encore une dizaine de pas avant de se retourner. Le vieil homme s'était arrêté et se tenait immobile au milieu du chemin. Il avait une expression joyeuse et admirative.

— « Grand Dieu, » dit-il. « Vous êtes *vraiment* Clément Hornmann, le « Barde de la Résistance » ? »

Hornmann sourit.

— « Je ne suis plus que le fils du métayer Hornmann, » dit-il lentement. « Du Domaine Delichère. Je ne crois pas que ma poésie soit encore lue... »

Il se remit en marche et le vieil homme le rejoignit.

— « Détrompez-vous... A moins que je ne sois réellement un vieux fou. Mais où étiez-vous, depuis trois ans ? Certains pensaient que vous aviez été arrêté et fusillé. »

Hornmann fit un geste vague vers le nord.

— « Je cours trop vite, » dit-il.

Le chemin fit un dernier tournant, passa entre deux rangées de cyprès, et ils débouchèrent soudain dans la cour. Hornmann fit halte, fronçant les sourcils devant le navrant spectacle.

— « Oui, » murmura Seyron après quelques secondes. « Les Royalistes sont revenus sans doute plusieurs fois. Et il faut compter aussi avec les jalousies paysannes. »

2

Une aile avait été incendiée. Quelques poutres de la charpente du toit subsistaient encore et Seyron expliqua à Hornmann que de nombreux oiseaux y nichaient. Une portion de la façade, près de l'angle, avait été arrachée, sans doute par une explosion ou un tir de mortier. L'herbe folle poussait de chaque côté du perron et l'une des deux amphores, devant la porte, était fendue. Hornmann s'avança, grimpa les marches, étonné par le bruit de ses pas. Il s'arrêta pour déchiffrer une inscription noire, au-dessus de la porte. « *Madeleine...* » Il devait y avoir eu un autre mot après le prénom mais cela avait été couvert par un trait de peinture noire.

— « Madeleine ? » dit-il. « Je me demande ce qu'ils en ont fait. »

Seyron s'effaça pour le laisser entrer.

— « Ils ne sont pas toujours cruels, » dit-il. « La déportation vers Mars est le sort le plus fréquent pour les Résistants. »

Hornmann garda une expression impassible. Il s'avança dans le hall. Cela sentait le moisi et le vide semblait encore plus total dans la pénombre.

« Je n'ai pas beaucoup aéré, » dit Seyron comme un propriétaire s'excusant de l'état des lieux. « Question de camouflage... »

Hornmann eut un sourire.

— « Vous avez bien fait. De toute façon, je ne crois pas que cela arrange les choses... »

Il entrait dans le salon. Seyron avait ouvert les volets sur le petit jardin. Hornmann se pencha au dehors. L'herbe folle et les ronces avaient envahi les allées. La statue avait disparu. Il ne restait que le socle, cube de marbre blanc insolite entre les chardons.

Seyron n'avait pas eu besoin d'ouvrir les volets. Il n'en restait en fait que les gonds et deux planches délavées à demi enterrées.

Comme tout cela m'est étranger et familier dans le même temps, se dit-il. Revenir n'est jamais une joie.

Il se retourna. Le salon n'était pas complètement vide. Il restait encore la grande armoire. Les vitres en étaient brisées mais le chêne avait toujours la même patine et, quand il s'approcha, il reconnut aussi l'odeur de cire et de pain sec. Il ouvrit une porte et découvrit des toiles d'araignée à la place de l'argenterie et des bibelots.

« Il y avait un cristal de Vénus, » grommela-t-il. « Une fortune... » Il regarda Seyron. « Les soudards de la Prévôté ont dû s'enrichir. »

— « Je n'ai pas la moindre amitié pour eux, » dit Seyron, « mais je pense que vous devriez également inclure d'autres gens dans vos soupçons. Les guerres et les révolutions ont toujours été la grande occasion pour se remplir les poches et régler les comptes... Beaucoup ont tourné leur veste... »

— « Aucune importance, » souffla Hornmann. « Après tout... »

Seyron passa dans la pièce voisine, la chambre jaune, et lança :

— « Vous savez... votre pèlerinage ne sera pas long. Ils auraient découpé les parois en morceaux s'ils en avaient eu le temps. »

Hornmann apparut sur le seuil. Une seconde, il se demanda si le vieil homme lui jouait la comédie. Il ne pouvait savoir. Pas pour l'instant. Il avait l'air sincère mais Hornmann avait appris la méfiance. Néanmoins, se dit-il, j'ai une arme... Puis il faillit se mordre les lèvres. Seyron n'avait pas d'arme sur lui mais il ferait bien de fouiller la maison.

Ses yeux pâles coururent sur les murs nus de la chambre, le sol poussiéreux.

— « Montrez-moi l'étage, » dit-il.

Sa voix était tendue et Seyron le regarda en souriant.

— « Quelque chose vous inquiète ? »

Hornmann ne répondit pas. Ils retournèrent dans le salon et prirent l'escalier. Des toiles d'araignée pendaient dans l'ombre. En

arrivant dans le couloir, Seyron dit : « Au fait... je possède un vieux fusil. »

Ses yeux étincelaient de moquerie. Il ouvrit la première porte et tendit le doigt : « Le voilà. Au-dessus de... disons de mon lit. »

Hornmann se tint sur le seuil. La fenêtre était recouverte d'une toile plastique. Le « lit » de Seyron était un matelas encombré de plusieurs couvertures défraîchies. Le fusil à canon double était accroché au mur dont le papier peint était maculé de traces diverses.

— « C'est bon, » dit-il. « Vous m'avez eu, Seyron. Gardez votre vieux tromblon. Vous n'êtes pas à la hauteur. »

— « Je tire vite et bien, vous savez ! »

Au bout du couloir, ils s'arrêtèrent devant un amoncellement de plâtre. De l'autre côté, un rayon de soleil se glissait par le trou béant de la façade jusqu'aux poutres fracassées. Hornmann donna un coup de pied dans les débris. « Une grenade ou une petite mine, » murmura-t-il.

— « Ce qui est intact me suffit, » dit Seyron. « Je ne me suis pas aventuré dans l'aile brûlée... »

Hornmann sourit. Et moi, se dit-il, la cave seule m'intéresse... Mais il n'avait pas la moindre inquiétude à ce sujet. Les braillards et les pillards qui avaient déferlé sur le Domaine n'avaient pas eu la moindre chance de découvrir ce qu'il était venu chercher. Le seul risque avait été la destruction totale du Domaine. Et encore, cela n'aurait demandé qu'un peu plus de temps. Le vieux Delichère avait été un spécialiste en miniaturisation, en dehors de ses autres talents...

« C'est fini, » dit Seyron. « Que penseriez-vous maintenant d'un repas arrosé de vin ? »

Hornmann le regarda en souriant.

— « Du gibier ? »

— « Evidemment, il faut bien que le fusil serve à quelque chose. Pour les fruits et les légumes, c'est plus facile. Quant au vin... »

— « Le fusil doit parfois être utile pour cela aussi, » remarqua Hornmann. « J'accepte votre invitation. »

Ils redescendirent.

— « Nous allons manger au salon, » dit Seyron en prenant un ton précieux, « c'est nettement plus luxueux. » Il sourit, ce qui eut pour effet de multiplier encore les rides de son visage tanné. « Après tout, aujourd'hui est un grand jour... » Hornmann le fixa,

interloqué, et il ajouta : « Oui, le retour du fils prodigue, en quelque sorte. »

Hornmann secoua la tête. Il songeait à Jacques Delichère et en éprouvait une amertume soudaine.

« Je vais mettre la table, » reprit Seyron. « Les serviteurs sont partis en vacances. Et pour longtemps... »

— « Vous semblez tout supporter avec philosophie, » dit Hornmann en le suivant des yeux. « Je vous envie. Quel âge avez-vous ? »

— « Je suis né avec la Base Doppelmayer, cher monsieur ! »

— « Doppelmayer ! Voyons... 1995. Vous vous trompez ! Nous sommes... Soixante-huit ans ! Vous en avez tout juste soixante ! »

— « Soixante-huit bien sonnés, » dit Seyron. Il disparut, revint avec deux assiettes ébréchées, un seul couteau et deux fourchettes dépareillées qu'il déposa sur le rebord de la fenêtre. « Maintenant, » dit-il, « il ne reste que la table... »

Hornmann le suivit jusqu'à la chambre verte.

Il ne restait aux murs que quelques plaques de papier fané et un cadre vide qui avait autrefois contenu une reproduction de Mathieu. Les volets de la fenêtre étaient entrebâillés sur les vitres brisées. Un grillon crissait dans la pénombre de la chambre. L'unique meuble était un guéridon dont Hornmann se souvenait très bien. Le vieux Delichère se mettait souvent là pour écrire ses notes.

— « Il se livrait parfois à des recherches, n'est-ce pas ? »

Hornmann faillit sursauter. Ses yeux se portèrent lentement sur le vieux visage de Seyron et il n'y lut qu'une vague curiosité. Il haussa les épaules :

— « C'est vrai. De temps en temps. »

— « J'ai entendu dire une fois qu'il avait occupé un poste dans la recherche officielle, au bon temps du gouvernement Mahler... »

Hornmann prit le guéridon et revint le placer au centre du salon.

— « Oui, » dit-il. « Il avait des contacts avec Paris. Mais cela ne m'a jamais beaucoup intéressé, vous savez... » Il désigna le guéridon. « Henri VIII n'aurait pas eu de quoi y poser un verre à liqueur. »

— « Le doux Sire Jean de Beaumont de Serves non plus ! » fit joyeusement Seyron en se dirigeant vers la cuisine.

— « Eh, grand-père ! » lança Hornmann. « Comment mangez-vous, d'habitude ? »

— « Ne m'appelez pas grand-père ! J'ai toujours été un affreux célibataire... » Il y eut un bruit de casserole. « En général, je ne

fais qu'un repas. Celui de midi. Le jardin est bien agréable pour pique-niquer. »

Hornmann ne répondit pas. Il s'approcha de la fenêtre. Le ciel était presque blanc de chaleur. Un bourdon raya le silence et disparut entre les chardons. Hornmann fixa le socle de la statue. De façon curieuse, cela ramena en lui une certaine impatience, une impression d'urgence.

Il alla jusqu'au seuil de la cuisine.

— « Pendant que vous préparez le festin, » dit-il. « Je vais aller m'occuper un peu de mon cheval. »

— « N'essayez pas la pompe. Il y a longtemps qu'elle ne doit plus marcher. Prenez de l'eau dans le puits. Vous connaissez. Pour la nourriture, je ne sais pas. Il n'y avait pas besoin d'avoine pour les tracteurs... »

Hornmann traversa le hall, sortit dans le soleil. La poussière se soulevait dans le vent en tourbillons pâles. Le cheval était allé se mettre à l'ombre, près du hangar.

Hornmann traversa la cour, ouvrit la porte. Il y avait encore un tracteur à l'intérieur. Il était recouvert de poussière et la rouille avait attaqué certaines parties. Mais l'ensemble semblait presque en état de marche.

Etrange qu'il n'ait intéressé personne, se dit-il. Et Seyron ? Que connaît-il en mécanique ?

Il retourna prendre son cheval et l'amena dans la pénombre, à côté du tracteur. Il jeta un coup d'œil par la porte entrebâillée. Mais la cour était déserte. Seyron était occupé à préparer le repas et cela lui laissait les quelques minutes dont il avait besoin.

Il revint à sa monture. Il y avait deux fontes en cuir fixées à la selle. Il les ouvrit et en sortit délicatement une dizaine d'objets qui semblaient en verre et un rouleau de fil métallique très souple.

Il déposa le tout sur le sol et s'occupa ensuite d'ôter la selle et la bride du cheval. Il prit le mors qu'il détacha de la bride et le plaça à côté des étranges ustensiles de verre et du rouleau de fil.

Puis il se mit au travail, avec des gestes précis et rapides. C'était le résultat de nombreux mois de pratique. Il n'avait pas le droit de se tromper. Tout au fond de lui, il y avait une peur glacée de ce qui pouvait advenir s'il commettait la moindre faute.

Il plaça quatre pièces de verre contre le mur puis relia les autres à l'aide du fil métallique qui brillait comme de l'or, par instants, dans le mince rayon de soleil qui se glissait par la porte.

Il s'interrompit pour aller inspecter la cour, toujours déserte

sous le soleil, et eut un sourire fugace en entendant un bruit de vaisselle qui venait de l'appartement.

Ses gestes se firent encore plus rapides pour fixer le réseau bizarre qu'il avait confectionné contre le mur. Puis il s'occupa du mors. Un déclic, et l'objet changea de forme, prit place au centre du réseau.

Hornmann s'arrêta enfin. Son visage ruisselait de sueur et ses vêtements semblaient collés à sa peau. Il n'avait plus l'habitude de la chaleur et n'avait pas vécu dans une telle tension depuis de longs jours.

Il se baissa pour ramasser une poignée de poussière qu'il projeta contre le mur. Il fignola le camouflage, ternissant l'éclat du fil et des diverses pièces jusqu'à ce que l'ensemble ne pût être visible au premier coup d'œil.

Et s'il vient ici, se dit-il, il n'aura pas l'occasion de regarder deux fois...

Il ne lui restait plus maintenant qu'à envoyer son premier rapport. Et il espérait bien que le prochain serait le dernier avant le retour.

Il se pencha sur l'objet qui, une fois transformé, était un mors vulgaire et entreprit l'ultime réglage. La sueur venait lui brouiller la vue et il retenait son souffle tout en prêtant l'oreille. Il ne tenait pas à user de violence contre Seyron. Il préférait donc ne pas être surpris.

Un geste de l'index et une faible luminescence parut envahir progressivement l'étrange montage fixé au mur. Le fil et les pièces brillèrent enfin du même éclat sourd.

Hornmann prononça lentement les lettres de son indicatif puis fit son rapport, en quelques mots très brefs. Il était optimiste et cita simplement Seyron pour information.

Quand il se tut, il lui sembla que ses vêtements s'étaient intimement mêlés à sa peau. Une goutte de sueur glissa sur sa joue et il la balaya d'un geste nerveux.

Le plus difficile était fini, se dit-il. Il ne restait que l'essentiel...

Il dénicha un seau près de la porte et ressortit dans le soleil éblouissant.

La margelle du puits était fendue mais l'eau qu'il remonta était toujours aussi fraîche. Il lui trouva même une saveur familière.

Il fit boire le cheval, quitta le hangar et revint lentement vers le perron. Le vieux Seyron apparut en haut des marches.

— « Encore un instant et le cuisinier vous faisait fusiller, fils prodigue. Le rôti va être trop cuit ! »

Ils prirent place l'un en face de l'autre et Hornmann sourit devant l'étroitesse de leur table improvisée. Seyron avait posé le pain sur un torchon déployé sur le plancher. Il y avait une carafe de vin rosé et le rôti qui fumait entre leurs deux assiettes semblait à point.

— « Seyron, » dit-il, « je pense que vous êtes un vieux sybarite contrarié par les événements. »

— « Les événements ne m'ont jamais coupé l'appétit, c'est vrai. J'espère qu'il en est de même pour vous. » Il sourit et ses yeux lancèrent des étincelles. « Une tranche ou un bloc, gentilhomme ? »

Hornmann se prit à rire. La méfiance se repliait tout au fond de lui, avec cette crainte glacée de l'échec qu'il voulait ne pas reconnaître. Il but une gorgée de vin, le trouva excellent et particulièrement fort, puis songea que les choses semblaient prendre un tour satisfaisant. Bientôt, il aurait terminé sa mission.

— « Au fait, Seyron, » dit-il en attaquant le rôti. « Parlez-moi un peu de vous. »

3

SEYRON vida son verre, claqua la langue d'un air satisfait et se rejeta en arrière. Des lueurs fascinantes traversaient ses yeux extraordinairement vivants, railleurs et vigilants dans son visage qui, par contraste, semblait de bois.

C'est comme une écorce brune, se dit Hornmann en l'observant. Il ressemble à un démon très ancien... A-t-il des pouvoirs secrets ?

Il éprouva comme le contact d'une aiguille. Il savait que c'était cette satanée peur qui bougeait au fond de lui.

— « Je ne suis rien, » dit Seyron. « Plus rien. Ou plutôt... comment disiez-vous tout à l'heure ? »

— « Un sybarite. »

Il leva l'index.

— « C'est cela. Un sybarite. J'ai été très riche, savez-vous ? J'habitais une villa immense avec des tas de bibelots coûteux et une vue sur la mer qui n'avait pas sa pareille à des kilomètres... »

— « Sérieusement ? »

Le vieil homme hocha la tête. « Sérieusement, » murmura-t-il.

Il était pensif, soudain. « C'était il y a bougrement longtemps, il me semble. A cette époque, on ne parlait même pas des Royalistes. Enfin... pas des nôtres. Beaumont devait encore lire la Baronne Orczy. L'Espagne et le Portugal étaient séparés et le Néo-Socialisme n'y était pas très prisé. Monaco était une principauté pas très loin de chez moi et l'idée d'une invasion par les Français était un canular usé... »

Hornmann sourit.

— « Vous croyez vraiment que Beaumont ne s'attaquait pas à plus sérieux que la Baronne Orczy dans sa jeunesse ? »

Seyron le regarda.

— « J'ai appris une chose. Le fond de la réalité n'est jamais très sérieux, Hornmann. Cette époque passera comme les autres. Beaumont n'a pas plus de culture que de sang bleu... »

— « Le sang bleu ? Je croyais que les généticiens de Mahler avaient... »

— « Tss, tss. Tenez, coupez-vous une autre tranche. Je vais vous exposer quelques-unes de mes idées. »

Seyron avait hérité de son père une petite usine d'électronique. A trente ans, il avait réussi à passer un contrat avec la Commission Internationale de l'Espace pour la fourniture des appareils destinés aux premiers vaisseaux photoniques.

« Vous rendez-vous compte des chiffres que cela impliquait ? » dit-il à Hornmann. « Rien que le lancement du *Samothrace* vers Neptune aurait pu me faire vivre, moi et mes descendants si j'en avais eu. »

Hornmann hocha la tête. Ils en étaient au légume. Des raves passablement dures.

— « Et les *Langevin* ? » demanda-t-il.

— « Vous êtes dur. » Seyron montra son assiette et eut un vague sourire. « Ce n'est pas le système électronique qui a flanché, dans le second. On a parlé d'un sabotage. »

Hornmann leva la tête, surpris.

— « Un sabotage ? A cette époque ? »

— « Je ne parle pas des Royalistes, mais des Asiates. » Seyron haussa les épaules. « Quoique je me demande l'intérêt qu'ils auraient pu avoir à provoquer cette catastrophe... Savez-vous qu'il y eut un survivant ? »

— « Non. On a toujours dit que tous les hommes étaient morts. »

— « Un seul a survécu... Quelques heures. Il était devenu fou. »

Hornmann ne dit rien. Ses pensées se réveillaient. Elles filaient à toute allure, allumant en lui une dizaine de foyers d'où irradiaient d'innombrables et nouvelles perspectives. Seyron avait-il été aussi important qu'il le disait ? Ou bien... ?

— « Comment se fait-il que vous soyiez maintenant ici, à dévorer des raves ? »

— « La Prévôté a fait sauter mon usine, Hornmann. J'ai aidé la Résistance républicaine. Et j'avais des amis monégasques, aussi. »

— « Votre villa ? »

Seyron eut un geste sec.

« Vous n'avez plus rien ? »

— « Peut-être un ou deux mandats d'arrêt, mais c'est tout... »

Le repas était fini. Le soleil entrait par la fenêtre et révélait l'état pitoyable du salon. Mais la grande armoire avait encore le même éclat de bois précieux.

« Si vous le désirez, » dit lentement Seyron, « vous pouvez poursuivre seul votre pèlerinage. Après tout, c'est maintenant votre fief, en quelque sorte. Je ne suis que votre obligé locataire... »

Hornmann se leva. Le vieil homme avait presque raison. Le Domaine croulant était devenu son fief. En fait, il recélait une richesse que Seyron, avec toute sa malice aiguë, ne soupçonnait pas.

— « Je passerai la nuit ici, » dit Hornmann. « Nous arriverons bien à nous débrouiller. »

— « L'époque nous y oblige... »

Il ne se dirigea pas immédiatement vers la cave. Il visita d'abord l'aile incendiée. Il ne restait rien de la grande bibliothèque ni des deux chambres mauves. Il poussa une porte noircie qui s'effondra avec un bruit assourdissant. Il toussota dans la poussière et la cendre et examina ce qui restait du laboratoire du vieux Delichère.

La longue table blanche était recouverte de poussière. Tous les appareils avaient disparu et les fils pendaient, inutiles. Nul n'aurait pu soupçonner que cet endroit avait vu la plus colossale découverte de l'histoire après l'énergie atomique.

Le vieux Seyron avait peut-être équipé les grands vaisseaux photoniques sous la république déchue mais il n'avait pu faire la relation entre ce laboratoire d'amateur et les étoiles, entre la venue de Hornmann et le vieux Delichère...

Hornmann ressortit et traversa la cour dans la chaleur de l'après-midi. Il s'arrêta sous la voûte de pierre grise, en haut de l'escalier presque vertical qui menait à la cave. Il guettait les bruits venant du hall. Mais Seyron paraissait continuer son rôle de maître d'hôtel.

Hornmann descendit l'escalier. La porte de la cave était entrebâillée. Les lieux avaient sans doute été explorés. Les Résistants comme Seyron arrivaient à survivre grâce à toutes les fermes abandonnées.

En trois ans, la France était devenue un désert de champs incultes, de villages silencieux, de routes coupées et de ponts effondrés. Les hommes de la Prévôté et de l'Aménagement ne parvenaient pas à contrôler le pays. Ils devaient compter avec les partis républicains organisés, les embuscades, les attaques nocturnes. Et la menace d'une coalition européenne néo-socialiste empêchait toujours Beaumont de Serves de s'occuper vraiment de l'intérieur.

Bientôt, les choses changeraient. Mais cela importait peu. Seul comptait ce qui se trouvait dans cette cave depuis la Révolution de mai 2060.

Hornmann pénétra dans l'ombre fraîche. Un rai de soleil filtrait par une lucarne poussiéreuse jusqu'à des piles de bouteilles vides, de journaux moisis. Hornmann s'avança, marchant lentement, essayant de se repérer avec certitude.

Au fond de la cave, la lucarne était obscurcie par l'herbe folle et les chardons du jardin. Il s'immobilisa, prêtant l'oreille. La maison n'était qu'une coquille silencieuse dans la rumeur des grillons qui lui parvenait du dehors, assourdie et comme modifiée.

Hornmann sortit son lance-lumière et déplaça la molette qui réglait la puissance jusqu'au minimum.

L'arme faisait ainsi office de lampe. L'étroit faisceau de lumière glissa sur le mur, se posa sur un commutateur électrique.

Tout était intact ! Il sentit sa gorge se serrer. Le vieux Delichère avait été plein d'astuce.

Il prit son arme-lampe dans la main gauche et, de la droite, démonta le commutateur. Puis, lentement, précautionneusement, il tira les fils. Le film n'occupait que cinquante centimètres, environ, mais il ne s'arrêta que lorsqu'il en eut plus d'un mètre. Il n'avait pas l'intention de recommencer l'opération plus tard.

Il remit le commutateur en place puis fit un petit rouleau du fil qu'il glissa dans une poche.

Maintenant, se dit-il, il ne reste plus qu'à l'expédier...

Il était enfin arrivé au terme de sa mission.

Lentement, il retraversa la cave. Ses yeux se posèrent un instant sur les vieux journaux moisis. Il devait y avoir là, cachés dans d'innombrables articles, le secret de l'ascension de Beaumont, l'histoire du pourrissement du gouvernement Mahler et, peut-être, quelques-uns de ses premiers poèmes...

Il fit halte au bas des marches.

Le vieux Seyron l'attendait, les yeux plus malicieux que jamais.

4

IL resta immobile, sur la défensive. Il avait son laser en main, mais celui-ci n'était réglé que pour éclairer.

— « Vous chassez les rats ? » dit Seyron.

Le ton le rassura. Il se força à sourire et grimpa les marches. Tout en rengainant son arme, il fit tourner la molette jusqu'au degré *Carbonisation.*

— « Je fais le tour de mon fief, » dit-il. « J'espérais découvrir des choses intéressantes là en bas, mais il semble que je ne sois pas le premier à avoir cette idée. »

— « Je l'ai eue aussi, » dit Seyron en clignant des yeux dans le soleil. « J'ai déniché une passionnante collection du *Moniteur d'Astronautique* de 2057 et quelques bouquins de Faure... Mais j'étais venu vous demander si vous accepteriez de prendre un café. C'est un plaisir rare, par les temps qui courent. » Il s'éloignait vers le perron. Hornmann lui emboîta le pas. Le vent avait cessé et la chaleur était plus supportable, maintenant, sans la poussière.

— « Je prendrai ce café avec plaisir, » dit Hornmann. « Que pensez-vous de Faure ? »

Seyron secoua la tête. « Il n'a pas compris grand-chose à l'expansion humaine. Son idée de colonies planétaires devenant presque immédiatement indépendantes est difficilement acceptable. »

Hornmann eut envie de rire, d'un rire triste plein de l'amertume qu'il avait souvent éprouvée devant le recul des idées. Nous nous battons pour cela, songea-t-il. Mais nul ne le sait encore...

« J'ai lu la plupart de vos poèmes, » reprit Seyron. Il s'arrêta en haut du perron et se retourna. « Pourquoi n'écrivez-vous plus, Hornmann ? Le « Barde de la Révolution » aurait-il perdu ce souffle épique qui fit sa renommée ? »

— « Non, je n'écris plus. Je recommencerai peut-être plus tard. Je ne pense pas que les mots soient une arme bien efficace. »

Ils pénétrèrent dans le salon et Seyron désigna la cafetière fumante posée sur le guéridon. « Ils ont laissé des allées/Aux pâturages de charbon, » cita-t-il. « Ils ont planté des défis/Et tressé de longues cohortes... »

Hornmann eut un sifflement admiratif.

— « Maintenant, » dit-il, « je veux bien croire que vous avez lu mes poèmes. Vous êtes bien la première personne qui puisse citer plus de deux vers. »

— « *Horde* est celui que je préfère, » dit Seyron. Il montra la cafetière. « Buvons. Les tasses sont des verres, mais... »

— « Je sais : par les temps qui courent. »

La première gorgée fut délicieuse et brûlante. Hornmann avait presque fini la tasse quand il s'aperçut que sa vue devenait floue. Il secoua la tête.

« Bon sang ! » Il tenta de se lever. « Seyron... »

Les paroles de l'autre lui parvinrent, nettes et claires, mais il ne le voyait plus.

— « J'avais oublié de vous dire. Il y avait autre chose avec les bouquins de Faure. Une espèce de carnet de bord du vieux Delichère. Très intéressant, Hornmann, très intéressant. »

Il fit un nouvel effort pour se redresser, mais ses jambes restaient rivées à la chaise. Il voulut saisir son arme, mais son bras était une masse de pierre. Pourtant, son sang courait dans ses veines. Trop vite. Il battait dans ses tempes comme dix mille tambours et lui brûlait la poitrine.

« Cela m'a aidé à agir, » continua Seyron. « De toute façon, il fallait que j'attende que vous ayez fait le travail à ma place. Je ne sais toujours pas où Delichère avait caché le film, mais l'important est qu'il me revienne finalement. Bien mal joué, monsieur le Royaliste. Mais il est vrai que vous restez un poète et cette époque n'est pas faite pour vous... Navrant. »

Hornmann eut une nausée. Il lutta désespérément, tomba de sa chaise et resta étendu sur le dos, écoutant les tambours qui battaient dans sa tête.

« Ce n'est qu'une drogue assez banale, » dit la voix de Seyron. « Lorsque vous vous réveillerez, je serai loin... »

Il voulut lui dire à quel point il se trompait, lui hurler qu'il

faisait d'une certaine façon le jeu de ses ennemis. Et, chose curieuse, les phrases étaient nettes et précises dans sa tête.

Mais la nuit s'abattit sur les mots qu'il allait prononcer.

Il entendait murmurer son nom dans un rêve obscur et poisseux. Il était dans une cave, mais loin, très loin du Domaine. Il se penchait sur un homme. Il ne voyait que son visage, brun et carré, ses yeux bleus extraordinaires qui commençaient à se ternir après des jours de souffrance. Le reste de son corps disparaissait sous une enveloppe translucide gonflée d'anesthésique.

Les lèvres blanches s'entrouvraient encore pour prononcer faiblement son nom.

Jacques Delichère ne vivrait plus longtemps. Nul n'avait jamais survécu au bagne royaliste de Mars.

« Nous ne l'avons sauvé que pour quelques heures, » pensait Hornmann. « Mais quelques minutes seulement nous auraient suffi... »

Il se pencha encore plus près du moribond et la pénombre de la cave parut se faire plus dense, comme si elle allait se refermer sur eux en une lourde vague nocturne...

...Il ouvrit les yeux.

La douleur vrillait ses tempes au rythme du sang.

Il apercevait le dessous du guéridon et, près de sa main droite, les débris du verre qu'il avait lâché en tombant de la chaise.

Lentement, très lentement, les souvenirs récents ressurgirent en lui et il se redressa.

Seyron avait été très fort. Et il s'était conduit, lui, comme un imbécile.

« Trop de risques, » se dit-il. « Jamais je n'aurais pu m'en tirer seul... » Il secoua la tête. Ses jambes étaient extraordinairement lourdes. Les premiers pas qu'il fit le laissèrent haletant. Il s'arrêta, s'appuya de la main contre le guéridon.

« Drogué comme un enfant... » Il rassembla ses forces, marcha jusqu'à la fenêtre. Le crépuscule avait tracé de longues stries roses dans le ciel. Le jardin était plein de fraîcheur, maintenant. Très haut, Hornmann aperçut un vol d'oiseaux qui se dirigeaient vers le nord.

Maintenant, il était inutile de se hâter. Seyron l'avait fouillé, bien sûr, et il avait trouvé le rouleau de fil. Il lui avait également pris son lance-lumière. Mais cela ne comptait pas... Il avait dû tra-

verser rapidement la cour jusqu'au hangar pour s'emparer du cheval. Il était entré...

En souriant, Hornmann quitta le salon. Il savait que Seyron n'était pas allé plus loin que le seuil de la porte. Il n'avait pu jeter qu'un seul coup d'œil sur le réseau de transmission. *A l'autre extrémité, les techniciens veillaient sans cesse !* Ils avaient fait le nécessaire.

Hornmann s'immobilisa sur le perron. La poussière de la cour recélait encore toute la chaleur torride de l'après-midi. Un chien aboyait dans le lointain. Le Domaine Delichère évoquait quelque statue immense dédiée à tous les siècles passés, les siècles où les hommes s'étaient affrontés en de longs combats dont les cicatrices s'étaient effacées, les unes après les autres.

Hornmann traversa la cour. La porte du hangar était entrouverte. Il la repoussa contre le mur jusqu'à ce que la lumière du soir pénètre à l'intérieur.

Seyron était étendu près du tracteur qu'il avait dû heurter dans sa chute car il portait une estafilade au front. Le lance-lumière avait été projeté à deux mètres de là, devant le réseau. Hornmann alla le ramasser et régla la molette sur le degré minimum. Puis il alluma. Des étincelles coururent sur le réseau. Chaque pièce de verre devint un énorme diamant.

Il se pencha sur Seyron. Les techniciens avaient utilisé le procédé banal mais efficace de la commotion psychique. Il avait appris les gestes à faire en pareil cas mais il lui fallut néanmoins de longues minutes avant que Seyron reprenne conscience.

Hornmann se releva et attendit que Seyron s'éveille complètement.

Au fond du hangar, le cheval remua.

Seyron bougea la tête et ses yeux se posèrent tout d'abord sur la flaque de lumière que projetait Hornmann.

Puis il s'assit et porta la main droite à son front.

— « Chacun son tour, » dit Hornmann. « Mais vous ne pouviez gagner, Seyron. Même avec un adversaire aussi imprudent que moi... »

— « Je... je ne comprends pas. »

Les mots franchissaient avec peine les lèvres de Seyron. Son visage, en cet instant, semblait encore plus ancien, recuit, comme brûlé au feu d'un soleil géant. Il évoquait le masque d'un démon aux yeux pleins de colère.

Il est dangereux, se dit Hornmann. Il a réussi à endormir ma méfiance... Mais il ne peut rien contre nous...

— « Ecoutez, Seyron, » reprit-il. « Il est grand temps de passer aux explications. La partie est terminée, si toutefois il y eut jamais une partie. »

— « Il y a une partie, Monsieur de Hornmann ! » Seyron criait presque et la haine perçait tout à coup dans chacune de ses paroles. « Et elle se jouera encore longtemps. Jusqu'à ce que vous et vos pareils soyez éliminés jusqu'au dernier de ce pays. Vous n'êtes après tout qu'une clique comme il y en eut tant au cours de notre histoire. La République reprendra sa place comme un ordre naturel. » Il eut un geste véhément vers le réseau qui évoquait une insolite décoration gravée dans le mur. « Malgré l'appui de la science. Nous aussi, nous avons des chercheurs. Delichère était des nôtres... Il avait découvert quelque chose de colossal que vous ne parviendrez pas à exploiter. Il est mort courageusement, en combattant. Et, même si vous gagnez maintenant, je ne pense pas que sa mort aura été inutile... »

— « Assez de lieux commun, » dit Hornmann d'un ton las. « Vous n'avez rien compris. »

— « Jacques Delichère a été déporté sur Mars, » poursuivit Seyron sans écouter. « Il n'avait pas la moindre chance de résister. Vous lui avez arraché le secret par des tortures auxquelles votre police excelle et on vous a envoyé ici pour récupérer le film. N'est-ce pas, Hornmann ? Mais nous avions prévu tout cela. Et je vous attends ici depuis des semaines. »

— « Pas moi, » dit Hornmann. « Qu'est-ce qui peut vous faire croire que je suis un agent royaliste ? Ne pensez-vous pas que Beaumont aurait envoyé plutôt plusieurs agents... »

Seyron eut un rictus.

— « Ridicule, Hornmann. Complètement ridicule... La Provence est loin d'être complètement occupée et les Royalistes n'aiment guère s'y aventurer. En fait, n'est-ce pas le cas de la plupart des provinces françaises ? Non, Hornmann, non. Vous êtes venu seul. »

Hornmann regarda sans répondre l'extraordinaire visage brun, et la pensée d'un soleil torride qui transformait la peau en terre cuite lui offrit soudain la solution.

— « Mercure, » souffla-t-il. « Vous avez été sur Mercure ! »

Les yeux étincelants se levèrent sur lui.

— « C'est exact, Hornmann. J'ai été électronicien sur cette boule de cendre. Et je n'ai pas soixante-huit ans. En fait, j'ai à peu près

votre âge. La Station du Terminateur use les hommes. Vous ne pouvez pas savoir... » Il s'interrompit et eut un sourire sarcastique pour continuer : « Mais vous pouvez l'imaginer, n'est-ce pas ? Vous avez écrit plusieurs poèmes sur Mercure, il y a des années. Et c'est exactement ce que vous avez entrevu. Le soleil semble parfois remplir le ciel et, même au travers des filtres noirs, il vous aveugle... »

— « Peut-être y avez-vous amassé beaucoup de haine, » dit Hornmann, « et un certain instinct de lutte. Je n'ai jamais douté de la cruauté des Royalistes. Mais vous vous trompez. »

— « Le vieux Delichère ne pouvait pas se tromper. Je vous ai dit que j'avais trouvé un carnet qui lui avait appartenu. Il y parle de votre père... et de vous. Je crois qu'il vous connaissait bien, Hornmann. Il avait senti en vous ce besoin de puissance, cette soif de pouvoir qui choisit la voie la plus facile pour se concrétiser... »

Hornmann haussa les épaules. Il se sentait las et triste, soudain.

— « Delichère n'avait rien d'un psychologue, Seyron. Vous ne pouvez vous fier à son jugement. Il avait tout juste confiance en son propre fils et j'ai pensé que c'était un miracle qu'il se soit confié à lui au sujet de sa découverte... Il suffisait qu'il soit un grand savant, c'est tout. Mais je comprends que cela ait pu vous tromper... »

— « Je ne me trompe pas ! » lança Seyron. « J'attendais un agent royaliste est il est venu. J'en suis le premier navré car j'ai *vraiment* lu vos poèmes, Hornmann. J'ai cru qu'ils chantaient la révolution et toutes sortes de choses grandes et pures. Mais je comprends maintenant que ceux qui ont « *laissé des allées aux pâturages de charbon* », c'étaient les Résistants, pour vous. Vous n'avez jamais pu admettre que votre père n'ait été que métayer et vous êtes prêt à tout pour que ce Domaine devienne votre fief. Le fief du félon, Hornmann... »

— « Ça suffit ! » La voix de Hornmann était comme une gifle. Tout à coup, il sentait monter en lui une brûlante colère. « L'enfer de Mercure vous a rendu stupide, Seyron ! Ainsi que tous les gens de ce pays, aveuglés par leur lutte. Vous êtes un vrai Français, je dois le reconnaître. Toujours en retard d'une guerre... Le monde change autour de vous mais il vous faut de longues années avant de vous en apercevoir. Mes poèmes n'ont jamais chanté la Révolution ni les Royalistes. Ils ne concernaient même pas ce monde, Seyron, mais un autre, le seul que je connaisse maintenant : Mars. Et pendant que vous conspirez contre ce pantin de Beaumont qui

s'écroulera de lui-même avant dix ans, les vaisseaux européens filent vers les étoiles. Les Asiates, les Américains et les Républiques Slaves s'installent sur Aphrodite, visent Altaïr... »

— « Nous aussi, » dit Seyron en tendant la main. « Nous aurions pu réussir. Avec la découverte de Delichère, l'Europe aurait accepté de nous aider à renverser Beaumont... »

— « Quel magnifique patriote ! » ricana Hornmann. « Mais vous vous croyez au XVIIIe siècle ? Cet endroit n'est pas Varennes, pourtant. Les choses ne sont plus ce que vous croyez. Que pensez-vous que Delichère ait découvert ? »

Il y eut quelques secondes de silence. Puis Seyron soupira et murmura :

— « La surpropulsion. Un procédé qui affranchira les vaisseaux de la vitesse de la lumière et qui mettra les étoiles à la portée de l'homme... »

D'un geste rageur, Hornmann lui empoigna le bras.

— « Donnez-moi le rouleau de fil ! » souffla-t-il. « Vite ! »

Seyron s'exécuta, le visage crispé.

Hornmann se redressa.

« Regardez ! » grinça-t-il. « Le vieux Delichère avait réussi à faire tenir tous les documents sur un film et ce film dans la gaine d'un fil. Cet objet représente tout pour vous, Seyron. Pour moi, il n'est rien. Vous ne comprenez toujours pas, hein ? J'étais venu ici pour le remporter avec moi, mais je peux aussi le détruire, *car nous savons exactement ce qu'il contient !* »

Il régla le lance-lumière, jeta le fil sur le sol et, sous les yeux effarés de Seyron, il le carbonisa d'un jet rapide de clarté bleue.

Quand il releva la tête, il vit que le jeune vieillard qui avait connu Mercure avait les larmes aux yeux.

« Il fallait que vous compreniez, Seyron, » dit-il lentement. Il avait retrouvé tout son calme. « D'ici deux ans, Mars sera un monde indépendant et vous ne saurez même pas encore que nous existons. Nous avons tiré Jacques Delichère du bagne et il est mort en nous confiant le secret de son père. Depuis, nous avons détruit le bagne. Dans un an, tout l'hémisphère nord nous appartiendra... Plus tard, nous pourrons dicter notre loi à la Terre si nous le désirons, car nous possédons ce que vous vouliez donner à l'Europe pour le prix de son aide. Nous le possédons *déjà*. Nous l'avons découvert *nous-mêmes* ! »

— « La surpropulsion, » murmura Seyron.

— « Non... Pas la surpropulsion. Mieux que cela, Seyron. Encore

une fois, vous restez en arrière... Ce que nous possédons rend les grands vaisseaux photoniques dérisoires. Nous avons la *transmission,* Seyron ! » Il lança le mot en savourant l'expression d'ahurissement total qui se lisait sur le visage de son adversaire. Puis il baissa la voix et prit un ton confidentiel : « La transmission de la matière, vous saisissez ? Des milliards de milliards de kilomètres parcourus le temps d'une pensée. Les étoiles, avec cela, vont devenir la porte à côté. Il suffira d'envoyer un seul vaisseau avec le récepteur et... » Il claqua les doigts. « Hop ! Les marchandises franchiront les années-lumière. Les vaisseaux passeront d'un système à l'autre. Et, bientôt sans doute, les humains feront de même... Et c'est Mars qui détient ce pouvoir. »

Seyron secoua lentement la tête. Il réalisait peu à peu qu'il avait devant lui, au travers de Hornmann, un ennemi infiniment plus redoutable que les Royalistes. Un ennemi avec lequel la planète entière devrait compter avant dix années. Il lui sembla qu'il s'éveillait d'un rêve mesquin pour trouver une réalité vertigineuse où il n'avait pas sa place.

— « Vous avez raison, » dit-il lentement. « Si ce que vous dites est vrai, nous sommes en retard. Et toute la Terre est à votre merci. Je peux mourir tranquille, maintenant, puisqu'il n'y a plus rien à faire. »

Hornmann le regarda.

— « Oh ! mais vous n'allez pas mourir. Du moins, je l'espère. » Il désigna le réseau de transmission. « Les aimables techniciens qui nous surveillent depuis l'autre bout du circuit, à cinquante millions de kilomètres, vont se faire une joie de procéder à un essai sur votre personne ! » Il tendit la main. « Vous ne pouvez demeurer sur Terre, Seyron. Vous seriez capable de faire assez de bruit pour alerter quelques personnes intelligentes. Pour ma part, je vais emprunter un banal astronef qui m'attend quelque part vers le sud. La transmission des humains sans lésion cellulaire n'est pas encore assez sûre, comprenez-vous ? Mais ce n'est pas tous les jours que nous disposons de cobayes. Cela vous laisse une grande chance, Seyron. Je suis certain que nous nous reverrons au Quartier Général de l'Equateur. »

Il sourit et recula jusqu'au seuil. Seyron tourna lentement la tête vers le réseau.

— « Je ne crois pas que j'aie peur, » dit-il. « Je suis curieux, Hornmann. Je me demande si ce simple... »

Il ne put achever.

Une lueur bleuâtre apparut dans chacune des pièces de verre et son intensité augmenta jusqu'à ce que Hornmann, ébloui, mette une main devant ses yeux. Quand il la baissa, Seyron avait disparu.

Il eut un soupir et attendit quelques secondes, immobile, les lèvres serrées. Il songeait au corps de l'électronicien, ex-agent de la Résistance Républicaine, traversant l'espace entre les deux planètes, simple signal au sein de l'éther.

Enfin, il marcha jusqu'au mur et appela les techniciens, à cinquante millions de kilomètres de la Provence.

Quand il se redressa, il souriait. Il sortit dans la cour et regarda le ciel. Vénus seule brillait au-dessus des cyprès. Le point orange de Mars était encore invisible. Mais l'important était que Seyron venait d'y arriver, sain et sauf, le temps d'une pensée humaine.

Un instant encore, Hornmann resta immobile devant la cour. Puis il regagna le hangar et démonta rapidement le réseau. Le mors redevint un simple morceau de métal et les pièces de verre regagnèrent les fontes.

Un instant après, il monta en selle et s'éloigna au trot du Domaine Delichère, silencieux, désert et sombre dans la nuit qui venait.

Pas une seule fois, il ne se retourna pour jeter un dernier regard. Il retrouva le chemin de poussière et de chardons et le reprit en direction du sud. Les grillons crissaient dans l'ombre violette.

Loin au-devant de la route, quelque part au-dessus de la Méditerranée, le petit vaisseau clandestin attendait l'heure du rendez-vous pour plonger vers le croissant de nuit terrestre.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offre entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuite et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Vends numéros *Galaxie* ancienne série : nos 2, 8 et 13 à 65. Faire offre à M. WASSERMAN, 25 rue du Poteau, PARIS (18e).

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail *sérieux*. Prix réduit aux lecteurs de *Fiction*. Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique. La Chesnaye, Le Blanc (Indre).

JACK SHARKEY

Le cerveau assassiné

Jack Sharkey s'est déjà signalé dans *Fiction* par plusieurs histoires fantastiques pleines de saveur (et dans *Galaxie* par ses remarquables nouvelles dans la série de la zoologie spatiale). Voici un conte où il nous entretient, avec humour, des dangers des cerveaux électroniques trop bien programmés.

MERILL HUNNECKER se fraya un chemin à travers la foule de badauds qui s'amassait rapidement, devant l'édifice aux flammes crépitantes qu'il venait de quitter peu d'instants avant l'explosion. Arpentant la spacieuse avenue comme un homme perdu dans un rêve souriant, il prit la direction du quartier général de la police centrale. Une jeune femme vêtue d'un fringant uniforme bleu marine lui indiqua où se trouvait le service qu'il recherchait et il s'y rendit d'un pas de somnambule, bien que son regard fût très éveillé. Il entra dans un bureau et s'arrêta face à une vieille table de bois, derrière laquelle un homme en civil, au visage massif et sympathique, tripotait un jeu de patience. L'homme leva les yeux et sourit. « Qu'y a-t-il pour votre service ? »

— « Je viens déposer au sujet d'un crime, » répondit Merill.

Les yeux de l'homme se voilèrent légèrement, mais il garda son sourire.

— « Prenez un siège, » indiqua-t-il, tout en rangeant, un peu à regret, le jeu de patience dans un tiroir de son bureau. Puis il dégrafa un stylo de sa poche de chemise, le décapuchonna et, posant la pointe sur un bloc d'épais papier jaune, attendit poliment que Merill se fût assis. « Maintenant racontez-moi ce qui s'est passé, le plus simplement possible. »

— « Je le voudrais bien, » dit Merill, essayant de répondre par un fantôme de sourire à celui de son interlocuteur. « Mon crime, toutefois, n'est rien moins que simple. »

Le regard de l'homme se voila davantage. « Vous dites *votre* crime ? » s'enquit-il doucement, tout en faisant d'un trait de plume

© 1964, *Mercury Press, Inc.*

une brève annotation sur son bloc. « Pouvez-vous me donner votre nom et votre adresse, je vous prie ? »

— « Je m'appelle Merill Hunnecker. Jusqu'à ce jour, j'étais employé à la Société de Cybernétique Jefferson. » Merill vit les sourcils de l'homme se soulever, bien qu'il gardât les yeux fixés sur son bloc. « Oui, » fit-il en réponse à la question informulée, « c'est bien le bâtiment de recherches scientifiques, celui qui a sauté il y a moins d'une demi-heure, déchaînant ces gémissantes sirènes que l'on entend d'ici, malgré votre fenêtre fermée. »

— « Continuez, Mr. Hunnecker, » fit l'homme, la plume en suspens. Cette fois-ci, pourtant, il leva ses yeux bleu pâle et croisa le regard de Merill, le temps d'une rapide et muette estimation, avant de les baisser à nouveau vers le bloc.

— « Il me faudra remonter à quelques mois en arrière, » dit Merill. « Sinon vous ne comprendriez pas. Et même alors, je ne suis pas sûr que... »

— « Je suis payé pour écouter, Mr. Hunnecker, » fit l'homme, sans une ombre d'ironie. « Allez-y. »

— « Eh bien, comme vous le savez probablement... Et puis, non, réflexion faite, il n'y a aucune raison pour qu'une personne en dehors des milieux scientifiques soit au courant... Quoi qu'il en soit, je suis l'inventeur d'une machine calculatrice perfectionnée, du type communément désigné sous le nom de cerveau électronique. Cette machine fut achevée il y a un peu plus de deux ans, dans le building Jefferson. J'étais entièrement responsable de son fonctionnement et de son éducation. »

— « Son éducation? » demanda l'autre d'un ton intrigué.

— « C'est une expression commode, » répondit Merill, avec moins de patience que son interlocuteur. « Eduquer une machine est beaucoup moins fastidieux que de rabâcher perpétuellement les mêmes faits à de jeunes écoliers. Les connaissances que la machine doit acquérir sont enregistrées en code sur des cartes perforées qui approvisionnent sa banque mémorielle. Par conséquent elle « possède » ces connaissances et ne peut les oublier. Si l'on disposait d'assez de cartes perforées, la machine pourrait apprendre toute la Bible en une heure. »

— « Je comprends, » acquiesça l'homme derrière le bureau. « Continuez. »

— « Eh bien, » reprit Merill, « après une deuxième année de fonctionnement ininterrompu...

Un de mes collaborateurs lui enseigna les échecs. Les noms, la valeur et la marche des pièces, les règles et le but du jeu, telles étaient toutes les notions nécessaires. A partir du moment où la carte perforée l'approvisionna, la machine sut jouer aux échecs. Elle avait appris tous les coups possibles et les défenses adéquates. A l'encontre de plus d'un joueur novice, on ne pouvait pas la tromper de façon vexante au départ en la mettant échec et mat par le Fou en trois coups. Elle jouait en marquant ses coups sur le clavier chiffré de son panneau et son adversaire — d'abord l'homme qui lui avait enseigné les échecs, puis, plus tard, tel ou tel de ses collègues qui trouvait amusant de mesurer sa science avec celle de la machine — jouait à son tour, suivant le coup qu'elle indiquait. Toutefois, ce passe-temps ne tarda pas à devenir lassant. Car, dès le début, la machine gagna toutes les parties.

En raison des goûts dépravés du monde, ce talent mineur — l'art de jouer aux échecs — devint une sorte de sujet de reportage accrocheur pour une presse avide de nouvelles à sensation. On ignora ses nombreux autres talents. Mais une machine imbattable au jeu, ça c'était de l'*information* ! En fait, les échecs étant un jeu intrinsèquement mathématique, ce talent n'était pas plus spectaculaire que celui d'une machine à calcul qui additionne correctement deux plus deux. J'étais hostile à l'invasion du building par une foule de pisse-copie et de rédactrices de feuilles de chou familiales, mais les hommes qui finançaient le projet (comme la plupart des inventeurs, je suis, quant à moi, impécunieux, et je dois recourir à ceux qui ont un plus petit esprit mais un plus grand sens des affaires pour réaliser mes créations) ces hommes-là étaient très favorables à ce qu'ils appelaient « de la bonne publicité ».

Je protestai en vain contre cette interruption de mon travail. On me pria — d'un ton poli mais péremptoire — d'« être aimable » avec la presse. Je mis le minimum de bonne grâce à y consentir. Ainsi donc, ce matin, je fus assailli par les reporters. J'eus de la peine, au début, à leur faire bonne figure. Toutefois, après avoir répondu à un certain nombre de question ineptes, je commençai à oublier ce qu'ils étaient et ce qui les avait amenés dans nos laboratoires, tandis que je m'échauffais en traitant mon sujet. La machine, leur expliquais-je, avait été mon projet favori durant presque toute mon existence d'adulte, elle avait mûri dans mon cerveau au cours de nombreuses années avant sa vraie naissance. En dépit de mon aversion naturelle pour le troupeau jacassant des

folliculaires aux yeux ronds, dès lors que je commençai à parler de ma création, je ne pus m'empêcher de me monter un peu en épingle. J'ose dire que je fis étalage d'un enthousiasme au-dessus de la moyenne en renseignant ces esclaves aux cervelles d'oiseaux de la toute-puissante « Dernière Heure ».

Leur enquête, évidemment, était surtout axée sur le fait, stupéfiant pour eux, que la machine était incapable de faire la moindre fausse manœuvre dans une partie d'échecs, d'où il résultait qu'elle était toujours, immanquablement, gagnante. Je leur donnai des explications dans les termes les plus simples qui fussent à ma disposition, en espérant que leurs notes hâtives retiendraient quelque chose de sensé pour les lecteurs des éditions du soir.

— « Elle est infaillible, » leur expliquai-je, « parce qu'elle est — au sens littéral du terme — inconsciente. Elle ne sait pas qu'elle existe. C'est uniquelement là que réside la différence entre son cerveau et celui d'un être humain, qui possède en outre l'esprit, la volonté d'exercer sciemment un contrôle sur son cerveau physique. Et c'est parce qu'elle ignore son existence en tant qu'entité que la machine n'éprouve aucune fierté de réussir. C'est pourquoi elle n'a pas la hantise de perdre. Car, avec un peu de réflexion, vous vous rendrez compte que c'est seulement *l'intérêt* d'un homme — ou si vous préférez son inquiétude — à l'égard de l'issue d'une partie, qui le fait perdre — à moins, bien entendu, qu'il ne soit totalement dépourvu de l'esprit joueur. »

Je m'arrêtai pour remplir ma pipe, en tassant le tabac avec soin, afin — je dois l'avouer — de paraître le prototype du docte savant aux yeux de ces crétins qui brûlaient d'impatience, à la pensée de servir à leurs lecteurs l'histoire d'une mécanique valant plusieurs millions de dollars et imbattable dans un jeu sans importance. Une pipe, je le savais, me faisait paraître intelligent à leurs yeux (comme si la puissance du cerveau était un complément de la physionomie) !

Mais on m'avait ordonné d'être aimable, aussi me montrai-je aimable, bien que l'attitude de « profond penseur » que j'avais prise fût motivée — en partie seulement, soyez-en sûr — par la crainte excessive que l'éclat de ma propre invention ne me fît passer au second plan. En tout cas, j'avais produit l'effet que je souhaitais sur les cameramen, puisque deux d'entre eux me prirent en photo sur-le-champ. J'exhalai une mince colonne de fumée bleu pâle vers le plafond de mon bureau, arborai un sourire aussi sagace que possible et...

(« Excusez-moi, » intervint le policier. « J'avais l'impression que vous vous trouviez dans le local de la machine. »

— « Oh ! non, » répondit Hunnecker. « Il est interdit de fumer près d'un cerveau électronique ; il doit être conservé dans une pièce dont l'air est constamment purifié, car ses rouages sont sensibles à la poussière, à la fumée et à toutes sortes de particules en suspens dans l'air. »

— « Je comprends, » fit l'autre, et Hunnecker continua son récit :)

— « Etant donné que les manœuvres d'une partie d'échecs, » leur déclarai-je, « ne sont pas familières à la majorité de vos lecteurs, peut-être pourrai-je mieux illustrer le fonctionnement de la machine en prenant pour exemple un jeu plus communément connu, qui s'appelle le « Buzz ». Dans ce jeu, comme vous le savez, des gens assis en cercle commencent à compter les nombres cardinaux à partir de 1, dans un sens qui ne varie que lorsque l'énumération arrive soit à un multiple de sept, soit à un nombre comportant le chiffre sept, comme dix-sept. La personne dont c'est le tour d'annoncer un de ces nombres doit dire « Buzz » et alors l'énumération se poursuit dans le sens *inverse* du cercle. Quand on y joue à toute vitesse, quelqu'un est presque sûr de se tromper dans les nombres-« attrapes » tels que vingt-sept et vingt-huit, ou même soixante-dix ou bien — si le jeu arrive à dépasser quatre-vingt quatre — dans des nombres tels de quatre-vingt onze, quatre-vingt dix-huit, cent cinq, etc., car la plupart des gens ne connaissent pas leurs tables de multiplication au-delà des douze et les multiples de sept deviennent difficiles à reconnaître. »

Ils s'empressèrent de noter mes propos avec application. Aussi, très content de moi, je repris : « Or, un être humain, en jouant au « Buzz », devient nerveux. Son émotivité gêne le travail de son esprit, d'autant plus qu'il est contraint de rester sans cesse en haleine, mentalement parlant, dans la crainte de l'instant où il commettra une erreur. Au contraire, ma machine ne pourrait éprouver une telle difficulté, pour la simple raison qu'elle serait codée en retirant tous les sept de sa mémoire et en les remplaçant par le mot « Buzz ». Autrement dit, elle prononcerait le mot « Buzz » à chaque septième terme de l'énumération, à chaque septième nombre dans chaque groupe de dix et à chaque dizaine de nombres dans les septièmes groupes de dix, au lieu des termes arbitraires de « sept, quatorze, dix-sept » et ainsi de suite. De cette façon elle ne pourrait *pas* commettre d'erreur. Elle n'aurait pas de choix,

elle *devrait* inscrire « Buzz » aux moments appropriés, dès lors que le seul mot « Buzz » serait disponible dans ses circuits sélecteurs. »

— « Professeur Hunnecker... » interrompit un journaliste.

J'accordai à l'homme mon sourire le plus bénin, juste à peine protecteur, symbole de la Sagesse bienveillante attendant patiemment d'aider à l'édification des masses. Bien que je ne lui aie rien dit, il crut lire une approbation sur mon visage et poursuivit : « Cherchez-vous à prouver que l'esprit humain est inférieur à votre cerveau électronique ? »

Apparemment, cet homme n'avait pas assimilé ma précédente explication de la différence entre un « cerveau » et un « esprit ». Je fus tenté un moment par l'idée amusante de lui rafraîchir la mémoire de la manière la plus sarcastique, mais je me souvins à temps de mon obligation d'être aimable et je résistai à cette impulsion.

— « Pas précisément, » lui répondis-je en souriant. « Ce que j'essaye, c'est simplement de vous montrer que ce qui différencie les deux, c'est la possibilité pour une personne de faire un *mauvais* choix. Tout ce que fait cette machine — y compris la multiplication instantanée de deux nombres de dix chiffres — pourrait être réalisé par un être humain, aussi bien sinon mieux qu'elle, si son esprit n'était pas « encombré » d'émotions, de réminiscences désordonnées surgissant sans y être conviées dans sa mémoire, et s'il n'était interrompu par des sons extérieurs (qui, même si l'on ne s'en rend pas compte, influencent et affectent le subconscient). Pour se tromper, il suffit d'un mauvais goût dans la bouche — ou même d'un goût *agréable*, pour la même raison — ou d'un prurit à l'aisselle... Il existe une infinité de motifs de distraction qui, même s'ils échappent à notre conscience, parviennent à entraver les fonctions du cerveau. Bien sûr, en astreignant, pendant des années, son esprit à se concentrer, un homme *peut* apprendre à reproduire les performances de cette machine. Mais, pour y arriver, il doit sacrifier progressivement ses qualités humaines. Il n'est plus rien qu'un vivant computeur électronique. »

— « Entendez-vous par là qu'il devient, lui-même, une sorte de machine ? »

— « Oui, dans un certain sens, » répondis-je, en constatant avec un léger ennui que ma pipe était éteinte. « Ce qu'il devient exactement dans ce cas, c'est... » (je clignai de l'œil à l'avance pour que mon auditoire à l'esprit lent se préparât à rire) « c'est un assom-

mant casse-pieds ! » Je les laissai s'esclaffer à leur aise, en signe d'approbation, puis j'entrai dans le détail : « Une certaine tournure d'esprit l'inciterait à *analyser* chaque nouvel élément d'information. Si vous lui demandiez : « Pourquoi le poulet traverse-t-il la route ? » il réfléchirait un instant, puis vous annoncerait que, pour répondre à votre question, il lui faudrait une documentation exacte sur l'âge et les dimensions du poulet, la saison de l'année, la largeur de la route, la densité annuelle de la circulation, etc. Ce n'est que par juxtaposition de ces données qu'il pourrait vous fournir un motif plausible du brusque déplacement de la volaille d'un côté de la route à l'autre. Je le répète, ce serait un assommant casse-pieds ! »

— « En conclusion, la machine n'aurait aucun sens de l'humour ? » s'enquit une femme aux vêtements étriqués, dont les traits ingrats arboraient une expression de déception rêveuse et de sympathie.

— « Elle ne *peut* en avoir ! » prononçai-je, sans doute avec un peu d'irritation, car ils étaient bien lents à saisir les concepts les plus simples. « L'humour dépend d'une faculté de l'esprit apte à reconnaître une rupture dans l'ordre habituel des choses. Un homme qui glisse sur une peau de banane n'est risible que parce qu'un bipède vertical a été obligé de prendre, contre sa volonté, une position horizontale. Ma machine, dans la chambre contiguë à ce bureau, ne peut admettre un tel fait comme une anomalie. Vous ne pouvez pas inculquer à une mécanique faite pour être toujours irréprochable la notion supplémentaire que les choses sont — en certaines occasions — *non* correctes. Quand un enfant affirme avec conviction que un plus un font trois, sa réponse peut sembler risible pour un homme ; pour ma machine, « un plus un font trois » est simplement inadmissible. Si j'insérais en elle cette outrageante solution d'arithmétique, la machine ne rirait pas. Elle vomirait simplement la carte. Elle ne peut — comme le peut un homme — connaître à la fois le vrai et le faux ; elle ne peut apprendre, par exemple : « Les fées sont des êtres qui n'existent pas », parce que si ces « êtres » n'existent pas, le mot « fées » est dès lors incompréhensible pour la machine. En bref, elle ne peut concevoir la désignation d'une chose qui n'est pas. »

— « Quelle est la *raison* de cette éjection de la carte, professeur Hunnecker ? » demanda la femme, puis, comme je ne pouvais m'empêcher de me renfrogner, elle se hâta d'ajouter : « Je veux dire que je comprends parfaitement la psychologie des *exemples* que vous avez donnés — un et un font trois et la non-existence des

fées — mais ce que j'aimerais connaître, ce sont les raisons *électroniques.* »

— « Oh ! je comprends, » répondis-je, en retrouvant mon sourire. « C'est fort simple : il n'y aurait pas de *place,* dans les circuits de la machine, en l'état actuel des choses, pour *superposer* cette nouvelle information à celle établissant sans équivoque un fait contraire. Si la machine sait, par exemple, que « un et un font deux », toute autre notion est carrément rejetée. »

— « Mais, » reprit la femme en fronçant les sourcils, « n'est-ce pas précisément ainsi que réagit un *homme,* quand on lui donne une fausse indication ? Je veux dire que, *son* esprit sachant que « deux » est la réponse correcte, lorsqu'il entend « trois », ne réagit-il pas — d'une manière physique — de la même façon que la machine ? »

Je me rendis compte, au bout d'un long moment, que je dévisageais cette femme. Que je la dévisageais stupidement. « Je vous demande pardon ? » lui demandai-je.

— « Il me semble seulement — bien entendu, je ne suis pas experte en électronique — mais il me semble vraiment que, si l'esprit d'un homme incite ses cordes vocales à faire « Ha ! Ha ! » ou si la machine provoque le rejet de la carte perforée, les deux réactions sont comparables. La machine ne possédant pas de cordes vocales, eh bien, elle fait... » Elle n'acheva point sa phrase et son silence morose refléta un profond embarras, que ce fût au sujet de *sa* théorie ou non, je n'aurais pu le dire.

— « Est-ce que vous insinuez, » lui déclarai-je, tandis que mes yeux papillotaient étrangement et que je me sentais pâlir, « que ma machine, après tout, pourrait bien avoir le sens de l'humour ? Mais cela impliquerait qu'elle possède un *esprit,* madame ! » Je hochai la tête avec une énergie farouche. « Elle n'en a pas. Elle ne peut en avoir. C'est un simple *cerveau,* l'outil — l'instrument — de cette force que nous appelons « esprit ». Elle est privée de cette faculté primordiale pour l'intelligence véritable : la conscience de soi-même ! »

— « Pourtant elle *doit* l'avoir, » affirma la femme, qui parut presque séduisante dans sa jolie confusion et sa gêne. « Si elle ne l'avait pas, comment saurait-elle qu'elle *possède* ces circuits d'un-plus-un-égale-deux, dans lesquels le système codé un-plus-un-égale-trois ne pourrait... euh... *s'ajuster* ? »

Je ne voulus pas répondre tout de suite. Puis je décidai de ne pas répondre du tout. Au lieu de cela, je consultai ma montre —

avec une excessive ostentation, j'en ai peur — et annonai : « Mais le temps passe ! » Je m'efforçai de pousser un soupir et leur dis : « Je regrette, mais je dois retourner à mon travail. Je vous remercie de votre attention. » Sur ces mots, je m'éclipsai rapidement de mon bureau par la porte qui communiquait avec la chambre du cerveau électronique. Je laissai les reporters ébahis replier leurs blocs-notes et sortir lentement à la queue-leu-leu, déconcertés et mécontents de l'ennuyeuse hypothèse que cette femme avait émise. Hypothèse à laquelle je n'avais pas répondu.

A laquelle je ne *pouvais pas* répondre — avant de l'avoir vérifiée.

La chambre derrière mon bureau est haute et large, afin de pouvoir loger le bloc massif du cerveau. Je me plantai devant la face métallique du cerveau, cette face culminante et inexpressive, me bornant à la toiser longuement — ou peut-être seulement une ou deux minutes, je ne m'en souviens plus très bien. Puis je m'assis à la table basse qui se trouve devant elle et je tapai la question suivante : « Combien font quatre à la puissance cinq multipliés par cinq à la puissance quatre et divisés par six à la puissance trois ? »

La question apparut sur la feuille devant moi ; la carte perforée se montra dans la fente à la base de la machine à écrire. Je plaçai la carte dans l'orifice de la machine et abaissai le bouton de la mise en marche. Les relais cliquetèrent, les rouages du computeur se mirent à bourdonner, à souffler et à siffler, après quoi la machine à écrire — engrenée de manière à traduire automatiquement les indications codées du cerveau — tapa sa réponse :

— « Puis-je avoir un crayon et du papier ? »

Hunnecker ajouta : « Je quittai aussitôt la pièce. Mais j'y revins peu après avec une grande sacoche contenant des explosifs, des prises et du fil électrique, un chronométreur et un petit détonateur. Je savais où les charges causeraient le plus de dégâts et je les disposai soigneusement.

» Alors j'ai fait sauter la machine, je l'ai réduite en débris fumants ! Et ensuite je suis venu ici. »

L'homme assis au bureau demanda : « Et combien de personnes, à votre connaissance, se trouvaient-elles encore à ce moment-là dans l'immeuble ? »

Réponse de Hunnecker : « J'avais pris soin de m'en assurer...

Il n'y avait personne dans l'immeuble à ce moment-là... personne d'autre que la machine. »

Son interlocuteur cligna des yeux, ouvrit la bouche une ou deux fois, mais sans émettre aucun son. Ses mains se crispèrent sur le téléphone, ses sourcils remuèrent. Puis il se ressaisit. « Mais... euh... professeur, » fit-il doucement. « Vous ne vous êtes pas adressé au service compétent. Ici c'est la Division des Homicides. Le saviez-vous ? »

Hunnecker soupira, eut un petit sourire. « Oh ! oui, » répondit-il en élevant la voix. « Oh ! oui... »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Breakthrough.

Un périple à travers l'espace
vous est offert chaque mois par



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité** d'en examiner d'autres. Nous prions les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de s'abstenir de tout envoi.** Nous regrettons de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

MIRIAM ALLEN DeFORD

Le passage de Vénus

Que deviendront les concours de beauté dans l'avenir ? Miriam Allen DeFord nous le suggère, tout en nous montrant les effets, dans cette époque lointaine, d'une tare funeste, souvenir des temps arriérés : l'amour.

PERSONNE ne sait vraiment à quelle époque de l'histoire ou de la préhistoire a été instauré le rite du C.U.B. (Concours Universel de Beauté). Certains archéologues le font remonter au XXe siècle, ce qui semble peu probable. Mais, de toute façon, c'est un rite très ancien. En revanche, nous avons la certitude qu'à l'origine ce rite n'avait pas le caractère semi-religieux qui lui est attribué aujourd'hui. Si l'on en croit les mythes et les légendes, on peut penser qu'à l'origine il s'agissait seulement d'une présentation comparative et que le critère du choix était uniquement la beauté plastique — tandis que les épreuves subies par les concurrentes dans d'autres domaines restaient à peu près symboliques. D'ailleurs, le nom de l'institution elle-même confirme qu'il n'était question, initialement, que de beauté.

Personne n'ignore actuellement que le C.U.B. tient, dans notre civilisation, une place comparable à celle que tenaient dans l'ancienne Grèce les jeux olympiques. (Il est intéressant de noter que nos lointains ancêtres avaient tenté de faire revivre ces mêmes jeux olympiques, au moins sur la planète Terre, avec participation d'hommes et de femmes : mais ces jeux ayant tourné au fétichisme du corps, au détriment des qualités intellectuelles, une civilisation ultérieure, plus avertie, décida de les supprimer.)

Les gens informés savent bien que les considérations de diplomatie et de politique interplanétaire ont leur importance, tant dans le choix des concurrents sélectionnés pour le C.U.B. que dans l'attribution des prix. Si l'on ne donnait pas systématiquement des chances aux candidates des planètes coloniales, une Terrienne serait chaque fois couronnée reine. La Terre a une population beaucoup

© 1962, Mercury Press, Inc.

plus dense que n'importe quelle autre planète : le choix est donc plus grand. Sauf dans le cas où la loi des mutations brusques, en matière de génétique, aurait abouti à un produit de qualité exceptionnelle, celle des grands nombres devrait donner chaque fois la victoire à la Terre. Et si les candidates de Mars, Vénus, Cérès, Ganymède, Titan et de la Lune étaient obligées de concourir sur un pied d'égalité, elles finiraient par être écœurées : en fin de compte, les Colonies se verraient évincées et le C.U.B., un des plus éclatants symboles de la solidarité interplanétaire, en perdrait tout intérêt, toute valeur. Il n'en reste pas moins que le C.U.B. est régi par des principes traditionnels et sévères, s'appliquant à tous les concurrents sans exception : la violation d'un de ces principes entraîne la disqualification immédiate.

C'est pour le même motif de solidarité interplanétaire que le C.U.B. n'est organisé que tous les cinq ans — et non plus annuellement comme c'était le cas dans les temps anciens. Les distances sont trop grandes : il faut trop de temps pour mener à bien les élections locales, il en faut trop, également, pour le voyage interplanétaire que doit accomplir obligatoirement la reine nouvellement élue.

Le lecteur n'ignore aucune des conditions dans lesquelles se déroule le C.U.B. : les enfants en bas âge en sont même avertis et toutes les petites filles ont rêvé, un jour ou l'autre, d'être sélectionnées pour les épreuves finales. On peut donc se demander pourquoi nous revenons aujourd'hui sur ce sujet avec quelques bobines de magnétophone. C'est que les enfants ne savent pas — et fort peu d'adultes ont jamais su (car l'affaire a été étouffée et classée dans les archives officielles depuis plusieurs siècles) — qu'il y eut un scandale lors de la finale du Concours en l'an 2945.

La zone terrestre chargée d'organiser la compétition était, cette année-là, la zone américaine. On sait que la colonie jumelée à la zone américaine est la planète Vénus, tandis que la colonie jumelée à la zone eurasienne est la planète Mars, etc. La candidate de Vénus soulevait donc, cette année-là, un particulier intérêt — bien qu'assurément nul ne pût prévoir à coup sûr sa victoire.

Or, la candidate de Vénus fut effectivement élue... Mais, le surlendemain, le scandale éclata comme un coup de tonnerre. Dès le second jour de son règne, on apprit : 1° que Miss Vénus était en réalité Terrienne de naissance — et, ce qui était pire, née en Amérique du Nord — et qu'elle n'avait vécu que quelques mois sur Vénus ; 2° que son diplôme de docteur en physique nucléaire

était un faux ; 3° qu'elle ne s'était pas présentée sur le podium entièrement nue, comme l'exige impérativement le règlement du Concours, mais vêtue d'un maillot très ajusté en matière synthétique, qui ne modifiait en rien ses mesures mais pouvait dissimuler une imperfection de son épiderme.

Bien entendu, c'est ce que l'on appelle (selon un terme désuet) un journaliste qui révéla cette information sensationnelle. « *Imposture de Miss Vénus révélée par une lettre anonyme* » : telle fut la nouvelle qui courut bientôt sur les ondes du réseau interplanétaire de télévision, lors du dernier bulletin d'information. Le correspondant particulier du réseau, Kitsayo Okamura, annonçait en outre : « *Le Concours est annulé.* » Suivaient d'autres détails : « *La délicieuse Aletta Braun, Miss Vénus, élue Reine par le jury du C.U.B. quinquennal, fait des aveux complets en sanglotant à Tubaj Mgambo, président du jury.* « *J'ai triché. J'ai triché par amour...* » *reconnaît-elle.* » Etc., etc.

Les archives officielles n'en disent pas davantage. L'affaire fut étouffée, les discussions se turent, un nouveau Concours fut organisé comme prévu et bientôt le scandale fut oublié. Si tel ou tel posait la question de savoir ce qu'était devenue la reine déchue, il ne rencontrait que suppositions et gestes évasifs. Officiellement, elle avait disparu, elle s'était évaporée.

La véritable histoire, la voici :

Aletta Braun naquit — comme déjà indiqué — dans la partie nord de la zone américaine de la planète Terre, en 2927. Si l'on néglige les quelques incidents qui marquèrent son enfance, on peut dire qu'elle se révéla très tôt remarquable par sa beauté et son intelligence. Elle fut successivement un bébé, un enfant, une fillette délicieuse et brillante.

Mais, très tôt aussi, il apparut à ses parents (qui en étaient très préoccupés) que son caractère demeurait bizarre. Elle portait le poids d'une hérédité qui prenait presque la gravité d'une mutation brusque. Elle n'était jamais d'accord. Le psychologue, spécialiste de la surveillance infantile, déclarait qu'il n'avait jamais rencontré un enfant aussi opposé à tout conformisme social. Elle ne voulait jamais faire ce qu'on lui disait : ce qu'elle voulait, c'était tout ce qui était inouï, dangereux, malsain et même subversif.

Par exemple, dès le jardin d'enfants, elle rejeta tout ce qui était physique, biophysique, chimie, biochimie. Ses parents la surprenaient lisant en cachette des poèmes ou de très vieux romans.

Quand elle fut nutile, elle refusa de se soumettre à l'épreuve

de compatibilité sexuelle. Au contraire, elle déclara tout haut — pour le plus grand chagrin de ses parents — « qu'il devait bien y avoir quelque part un homme qu'elle aimerait et qui l'aimerait » sans qu'il y ait lieu de se soucier de leurs antécédents et de leur quantité respective de globules rouges.

Un peu plus tard, devenue adulte, elle se rendit ridicule et fut en butte aux sarcasmes de ses camarades, en refusant de se dévêtir entièrement en pénétrant dans les bâtiments à atmosphère conditionné. Même l'été, elle tenait à porter un vêtement lui descendant du cou jusqu'aux genoux. Elle fut renvoyée de trois établissements scolaires pour une telle obscénité. Le psychanalyste chargé du contrôle psycho-physiologique de l'école émit le vœu qu'elle soit placée dans un institut de rééducation : mais tous les instituts contactés refusèrent de la prendre en charge, prétextant qu'ils n'avaient pas été prévus pour des sujets présentant des cas aussi extrêmes d'anormalité.

Dans de telles conditions, le devoir des parents était clair : ils devaient la signaler à l'Administration des Asociaux, exactement comme si elle était née avec une tare physique ou mentale. Ils ne s'y décidèrent pas — par faiblesse, par respect humain, par crainte de ce qui pourrait arriver. (Cela tendrait à prouver que les parents eux-mêmes étaient doués d'un psychisme anormal et qu'ils étaient probablement responsables — tout au moins partiellement responsables — des difficultés de leur fille. »

Quand elle atteignit l'âge de voter, c'est-à-dire dix-huit ans, elle ne put se faire inscrire sur les listes électorales, étant incapable de justifier d'un diplôme, d'un emploi ou d'un certificat d'inscription sur les registres de l'Office de Reproduction Sélective.

Que pouvait-on faire d'elle ? Poussant l'inconscience jusqu'au crime, ses parents, qui craignaient de voir sanctionner leur coupable indulgence, l'emmenèrent avec eux dans un voyage touristique sur Vénus... et l'y abandonnèrent.

Les Colonies sont encore plus strictes et conformistes que la mère-patrie, surtout dans certains détails législatifs. Il n'y avait certainement aucune chance pour que la pauvre Aletta, avec toutes ses tares, puisse se refaire une vie décente par ses propres moyens. Ses parents avaient lâchement fui comme des corbeaux, la laissant avec ses problèmes sur les marches du palais du gouvernement de Vénus... On sut plus tard qu'ils avaient pris la précaution d'administrer à leur fille un somnifère, dénommé Narcosin, et qu'ils avaient disparu pendant son sommeil. Auprès de son lit d'hôtel, ils

laissèrent une bobine de magnétophone sur laquelle ils avaient secrètement enregistré quelques paroles d'adieu, ainsi qu'une somme assez importante en monnaie locale. Ils avaient retenu, en grand mystère, leurs places d'astronef pour leur retour à la Terre. Avant même qu'elle ouvre les yeux, ils étaient sur la trajectoire...

Ayant regagné leur planète d'origine, les Braun s'empressèrent d'adopter une identité d'emprunt et ils s'arrangèrent pour ne pas reparaître dans cette zone américaine où ils avaient précédemment résidé. Dans la région où ils se fixèrent, ils prirent la précaution de raconter qu'ils n'avaient jamais eu d'enfant — que l'Office de Reproduction Sélective les avait classés dans la catégorie N-3 (autorisés à s'accoupler mais non à reproduire). Tous ces détails furent reconstitués par les détectives chargés d'une enquête exhaustive par le comité de direction du C.U.B., à la suite du scandale de l'élection truquée, et soigneusement consignés dans le dossier secret qui vient seulement d'être ouvert.

La conduite des Braun était répréhensible, à n'en pas douter : mais à l'égard d'Aletta, elle n'était pas sans excuse. Depuis sa naissance, cette fille n'avait été pour eux qu'une source permanente d'ennuis et une préoccupation de chaque heure. Comment pouvaient-ils garder leur affection à une enfant qui était, en quelque sorte, possédée par le mal ? Et, bien entendu, Aletta ne pouvait répondre à leur froideur que par l'indifférence. De fait, quand elle s'éveilla ce matin-là et écouta la bande enregistrée, sa réaction fut assez originale : elle se sentit libérée et débordante de gratitude pour ses père et mère. Elle appela la direction de l'hôtel et apprit avec plaisir que sa chambre était payée d'avance pour un mois : elle avait un mois devant elle pour réfléchir et décider de son avenir personnel !

Aletta ne pouvait postuler à aucune fonction exigeant un diplôme : elle fut obligée d'accepter un emploi de correctrice d'épreuves à l'Office vénusien du microfilm (ce fut là d'ailleurs qu'elle eut l'occasion de dérober des imprimés qu'elle utilisa ensuite pour se fabriquer un faux acte de naissance et un faux diplôme de doctorat ès sciences nucléaires). Ce n'était pas un travail très passionnant : elle se sentait abandonnée, elle s'ennuyait, elle était furieuse contre les autres et contre elle-même... Aussi anormale et inéduquée qu'elle ait pu être, Alette Braun devait quand même reconnaître qu'elle était la première responsable de sa mésaventure. Rien de tel ne lui serait arrivé si elle avait bien voulu se soumettre aux lois de son époque.

Dans un semblable état d'esprit, Aletta était une proie toute désignée désignée pour l'aventure. Et l'aventure vint sous l'apparence d'un homme, lui aussi « en marge » de la société, mais par contre authentiquement Vénusien de naissance. Jonny Velanco avait trois ans de plus qu'Aletta. Il était d'allure séduisante mais d'un type plutôt démodé — par exemple, il n'arborait pas cette calvitie distinguée qui fait le cachet de notre présente jeunesse. Sa peau sombre avait un reflet verdâtre qui indiquait qu'une mésalliance avec quelque aborigène vénusien avait très vraisemblablement entaché sa généalogie. (On se souvient que, dans les premiers temps de la colonisation, les lois de la Fédération Solaire n'ont pu être mises en vigueur que d'une façon progressive et que leur application a subi des « éclipses ».)

Les parents de Jonny avaient péri l'un et l'autre dans les flots de la grande inondation de 2925, alors qu'il n'avait qu'un an. Il avait dû être confié pour son éducation à l'Assistance Publique — ce dont il faut tenir compte pour évaluer son degré de culpabilité. Son destin n'avait pas eu la fantaisie de celui d'Aletta : ainsi, il était réellement ingénieur diplômé et il avait une situation intéressante dans l'industrie d'Etat des plastiques. Bien que figurant sur la liste A-1 des registres de l'Office de Reproduction Sélective, il avait réussi jusqu'alors à éluder toutes propositions matrimoniales. A vingt-et-un ans, il demeurait peut-être le seul célibataire de toute la planète Vénus.

Comment cet ingénieur vint-il à rencontrer cette modeste correctrice d'épreuves, on ne l'a jamais su. Qu'il se soit agi d'une simple rencontre (comme les choses se passaient effectivement dans l'ancien temps) demeure difficile à croire : quoique, si l'on tient compte du caractère des deux êtres en présence, cette explication reste dans le domaine des possibilités. Mais ce qui fut découvert ultérieurement, et qui ne laisse subsister aucun doute, c'est que ces deux individus (que l'on pourrait presque qualifier de criminels) nouèrent instantanément des relations intimes, pompeusement évoquées dans la confession d'Aletta sous les termes de « relations amoureuses », de « passion amoureuse », ou tout simplement d'« amour ».

Le dossier d'archives récemment ouvert rapporte en détail cette confession d'Aletta. Nous y relevons les particularités suivantes, spécialement intéressantes :

1° A contre-cœur, la candidate disqualifiée reconnut que l'idée de participer au C.U.B. était initialement due à Velanco. Elle ajouta,

sans exprimer le moindre regret, qu'elle y avait adhéré d'enthousiasme et avait accepté cette suggestion comme « une bonne farce et un moyen de se venger de tous ces vieux fonctionnaires qui sentaient le moisi ». Elle reconnut avoir fabriqué elle-même le faux acte de naissance et le faux diplôme de doctorat. De son côté, Jonny, en tant qu'ingénieur en matières plastiques, lui avait fourni la pellicule parfaitement adhérente à son épiderme qu'elle avait porté au cours de la compétition, en violation du règlement qui imposait une nudité intégrale.

2° Selon ses propres termes : « Je ne vous dirai rien. Sachez seulement que Jonny est en sûreté en un lieu où vous ne pourrez ni le découvrir ni le châtier, et que vous n'obtiendrez jamais de moi que je révèle sa cachette. »

3° Troisième point : qui avait fait parvenir aux autorités la bande enregistrée anonyme ayant conduit à l'arrestation d'Aletta ? Celle-ci prétendit l'ignorer. « Je ne pensais pas avoir un ennemi sur la surface de la planète Vénus. Tout ce que je peux croire, c'est que cette dénonciation est l'œuvre d'une fille qui cherchait à me prendre Jonny. Comment cette fille et ses complices ont-ils pu obtenir les détails qu'ils donnent sur l'affaire, je n'en ai aucune idée. Nous étions tous les deux seuls à avoir manigancé la supercherie. On a dû nous espionner. »

C'est sans aucun plaisir que le comité a dû écouter la déposition d'Aletta. Contre Velanco, il avait des griefs suffisants pour l'inculper de complicité, ne fût-ce qu'en raison de la fourniture de la pellicule plastique qu'il avait assurée en connaissance de cause. Malheureusement, Jonny avait disparu et les autorités avaient complètement perdu sa trace.

Il était également exact que les enquêteurs n'avaient trouvé aucune piste pouvant les conduire à l'auteur de la dénonciation anonyme. Ils étaient tentés de croire, comme Aletta, que c'était l'œuvre d'une femme jalouse — ce qui les préoccupait d'ailleurs plus que n'importe quoi, car cela signifiait que les jeunes générations sur Vénus, comme sur la Terre et peut-être dans tout le système solaire, étaient bien plus profondément infestées du virus de cette hérésie nommée « amour » que les autorités responsables n'avaient pu l'imaginer. Ces enquêteurs auraient volontiers conclu qu'Aletta Braun, et à un moindre degré Jonny Velanco, étaient des cas d'espèce. Comme le savent tous ceux qui étudient l'Histoire, une telle conclusion n'allait pas à l'encontre des faits : à toutes les époques, les lois bien connues de l'hérédité et de la statistique

permettent l'apparition de « cas » extraordinaires. Ces « cas » demeurent cependant l'exception rare : aucune « nouvelle vague » de jeunes gens anormaux n'a jamais été effectivement constatée, comme on paraissait le craindre.

Le premier rapport contenu dans le dossier d'archives secrètes en restait là. Il fallait cependant statuer sur le sort de la malheureuse délinquante. Aucune jurisprudence n'existait : aucune condamnation n'avait eu l'occasion d'être prononcée pour une fraude aussi audacieuse.

La réaction initiale des autorités avait été d'étouffer le scandale : car la brusquerie avec laquelle le drame avait éclaté les avait pris au dépourvu. Lorsque la bande enregistrée leur parvint et qu'aussitôt après le correspondant particulier Kitsayo Okamura télévisa son reportage, elles se trouvèrent dans l'indécision la plus complète : tout ce qu'elles purent faire, ce fut de prier Miss Vénus de venir s'expliquer. Elles espéraient vivement que Miss Vénus rejetterait vigoureusement les accusations du journaliste : mais elles furent complètement déçues. Très rapidement, elle passa aux aveux — de fait, ses premiers mots furent : « Comment a-t-il pu savoir ? »

Comment il l'avait su ? Ce fut assez facile à déceler. Descendant d'une nation de pionniers en matière de nudisme, son œil exercé avait remarqué une ride infime dans la pellicule plastique. Il communiqua son observation à un collègue résidant dans la zone nord de l'Amérique, qui lui retransmit dans les moindres délais les renseignements sensationnels qu'il avait pu obtenir sur l'adolescence orageuse d'Aletta. Un secrétaire-robot de l'Administration, qu'il subornait systématiquement en lui graissant quotidiennement les articulations, lui apprit l'existence de la lettre anonyme (à titre de sanction, ce robot fut démonté sur-le-champ).

Les autorités durent donc prendre en hâte un certain nombre de mesures pour redresser la situation. Elles annoncèrent que le C.U.B. de 2945 devait être considéré comme n'ayant jamais été organisé. Le prochain Concours aurait lieu, non en 2950, mais en 2946 : les mêmes candidates y seraient confrontées, à l'exception d'Aletta Braun. Il fut précisé, pour donner un coup de chapeau aux principes, que chaque concurrente serait soumise à un examen physique très sérieux et qu'une enquête serait préalablement faite pour s'assurer qu'elle réunissait bien toutes les conditions requises d'éligibilité.

La seconde bobine conservée dans les archives secrètes contient le rapport des enquêteurs mentionné plus haut. La retraite des

parents d'Aletta avait été découverte ; mais ceux-ci refusèrent de reprendre la garde de leur fille. Comme Aletta avait atteint sa majorité, on ne pouvait pas les y contraindre. Bien entendu, le séjour d'Aletta sur Vénus ne pouvait plus se prolonger, les autorités l'ayant déclarée indésirable : de toute façon, l'exercice d'une profession lui était désormais interdite. La Terre ne voulait pas la reprendre. Les autres planètes, dûment interrogées, lui refusèrent le visa d'immigration. Un des membres du comité du C.U.B. commit même l'imprudence de laisser enregistrer, sur la bande du compte rendu de séance, sa réflexion où un accent d'exaspération était perceptible : « Je regrette que nous n'ayons plus à notre disposition ces nettoyeurs de rues qui s'appelaient autrefois les gangsters ; nous aurions loué les services de quelques-uns d'entre eux pour la liquider sans douleur ! »

Pourtant, il fallait bien faire quelque chose d'elle. La seule solution envisageable était de remettre la jeune fille à l'Administration des Asociaux. Aletta Braun reçut donc l'ordre de se présenter le lendemain matin au service compétent pour y subir un « lavage de cerveau ». Cette méthode radicale — qui aurait dû lui être appliquée dès sa première adolescence — était la seule capable de transformer le psychisme d'Aletta et de permettre à cette égarée de redevenir une citoyenne normale.

Si, dans ces temps pourtant lointains de l'année 2945, il avait encore existé ce que dans la nuit des âges on appelait « des prisons », il n'y aurait pas eu de problème. Mais les autorités sous-estimèrent la gravité de l'anormalité dont Aletta était atteinte : il ne leur vint même pas à l'esprit qu'à la suite de leur décision prise à l'unanimité, la jeune fille aurait l'audace suprême de ne pas déférer à l'ordre qui lui avait été donné.

Effectivement, le lendemain matin, Aletta Braun avait disparu — disparu aussi totalement que Jonny Velanco lui-même.

Et maintenant, j'ai le mérite et l'honneur d'annoncer, en qualité d'archéologue dont la réputation n'est assurément plus à faire, que j'apporte une contribution non négligeable à l'Histoire, en fournissant une explication qui suscitera un intérêt majeur chez mes collègues et qui excuse, à coup sûr, le rappel détaillé que je viens de faire d'une anecdote assez généralement connue. Pour l'archéologie et pour l'Histoire, aucun détail n'est banal ou inutile, car il contribue à la restauration intégrale et véridique d'un passé qui est à l'origine de notre civilisation présente. Aveugler une brèche,

même s'il s'agit d'une lacune d'importance mineure dans la continuité de l'explication du passé, est une œuvre digne de respect.

Au cours des deux dernières années, une expédition a exploré sous ma direction les ruines de la cité connue sous le nom de Vénus Nord-Ouest, qui fut détruite par la seconde inondation en 3102. Dans la zone déterminée techniquement par le sigle SX 74, qui avant l'inondation était une réserve pour les indigènes vénusiens, mes robots mirent au jour, parmi des objets de fabrication artisanale, une bobine de magnétophone, datant du XXX[e] siècle, et encore en bon état de conservation.

Cette découverte était en elle-même assez remarquable, puisque les indigènes vénusiens — bien que fort humanisés et même relativement civilisés — ne possédaient aucune connaissance technique. Ces indigènes ne vivaient que dans des réserves. Le dernier indigène pur-sang mourut, comme le sait n'importe quel étudiant, il y a cinq cents ans. Ces réserves étaient constituées à peu près comme des musées d'êtres vivants, ces êtres n'ayant de fait aucun contact avec notre civilisation mécanique et électronique.

On peut imaginer avec quel intérêt passionné je mis la bande enregistrée sur un magnétophone. Et je pus difficilement contenir ma joie quand je me rendis compte que le texte était celui du récit que je publie aujourd'hui (après en avoir donné la primeur à une séance secrète de l'Association Interplanétaire pour l'Avancement des Sciences) — c'est-à-dire l'explication définitive et complète du mystère demeuré absolu depuis les incidents hors-pair qui avaient marqué le C.U.B. de 2945.

Pendant 90 ans, après leur disparition fracassante, Jonny Velanco et Aletta Braun menèrent la vie des indigènes vénusiens dans cette réserve.

Après la mort de Velanco, Aletta, qui était restée l'arrogante rebelle qu'elle était déjà à dix-huit ans, enregistra cette bande et cacha la bobine avec l'idée « qu'un jour ou l'autre, dans un avenir éloigné, elle serait découverte et qu'elle révélerait comment Jonny et elle avaient réussi à tromper les autorités et à vivre libres leur propre vie ». Ce récit sera donc d'un intérêt certain pour les criminologistes, les psychologues spécialisés dans l'étude des déviations caractérielles, comme pour les archéologues et les historiens.

Velanco était un spécialiste des matières plastiques. Il n'était pas impossible qu'il ait eu — je l'ai déjà indiqué — un indigène vénusien parmi ses ancêtres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il avait toujours porté intérêt aux indigènes et à leurs mœurs, et

que leur apparence, leurs habitudes de vie, leur langage lui étaient familiers.

Lorsqu'Aletta eut adopté sa suggestion de concourir pour le Concours Universel de Beauté et d'améliorer frauduleusement ses chances, il l'avait prévenue de l'éventualité toujours possible d'une découverte de la supercherie. Elle lui rit au nez, mais du fait qu'elle était, selon ses propres termes, « amoureuse » de lui, elle voulut bien consentir, pour lui complaire, aux précautions qu'il préconisait.

Il réalisa pour l'un et l'autre une combinaison plastique parfaitement ajustée — il est dommage que l'une des combinaisons ne nous soit pas parvenue au travers des siècles ; ce garçon devait être un génie méconnu et surtout mal utilisé ! L'adoption de cette tenue, jointe à l'habitude qu'il fit prendre à Aletta de certains gestes, de certaines attitudes — jointe aussi à l'emploi du langage indigène qu'il lui enseigna — transforma la jeune fille en une « primitive » impossible à distinguer de ses nouvelles compagnes. Comme la présence de certains indigènes « civilisés » était courante en ville et qu'un va-et-vient permanent en résultait, ils purent accomplir le trajet jusqu'à la réserve sans être remarqués. Aletta précise dans son récit qu'ils revêtaient fréquemment leur déguisement et qu'ils passaient ainsi des heures merveilleuses, l'un avec l'autre, parfaitement tranquilles et ne courant véritablement aucun risque d'être soupçonnés.

Dès qu'Okamura eut lancé sur les ondes son information stupéfiante, ils prirent toutes leurs précautions. Jonny aurait voulu qu'Aletta disparaisse immédiatement avec lui : mais Aletta ne voulut pas renoncer au plaisir de comparaître devant les autorités, de faire sa confession publique en l'agrémentant de faux sanglots, sans parler du scandale cosmique que l'affaire ne pouvait manquer de provoquer. Ce ne fut qu'à la suite de la sentence la priant de se livrer à l'Administration des Asociaux qu'elle rentra chez elle, revêtit sa tunique plastique et se mit en route avec son ami vers la réserve vénusienne de Vénus Nord-Ouest. Ils avaient d'ailleurs visité les lieux préalablement — revêtus de leur déguisement — et cela à plusieurs reprises, et s'étaient déjà fait admettre par les indigènes comme des compatriotes. Ils n'eurent donc aucun mal à s'y faire accueillir à titre permanent ; et ils n'eurent (paraît-il) aucune difficulté non plus à adopter l'existence non-civilisée de ces primitifs. Dans le secret de leur propre hutte, il leur était toujours loisible d'ôter leur combinaison plastique... Pourtant, il ne semble pas qu'ils aient pris le risque d'avoir un enfant.

On peut se demander ce qu'il serait advenu du « roman d'amour » de Jonny et d'Aletta, si les tricheries de cette dernière n'avaient été révélées aux autorités au lendemain de la proclamation des résultats du Concours. En qualité de reine de l'univers, Aletta se serait sans doute manifestée dans des sphères sociales et politiques fort éloignées du monde quotidien d'un modeste ingénieur.

Jonny Velanco l'avait prévu. Dès le début de leur complot, il avait pris toutes dispositions pour organiser leur étrange fugue, prélude à une vie amoureuse en tête-à-tête... Il lui fit cet aveu avant de mourir : et cette page constitue le point culminant du récit qu'Aletta a transmis à la postérité.

Jonny, qui avait eu l'idée de faire participer Aletta au Concours, dans des conditions spécialement favorables, était en même temps l'auteur de la lettre anonyme qui avait anéanti sa victoire.

Traduit par Gersaint.
Titre original : The transit of Venus.

Ce numéro de

Fiction

pourrait ne vous coûter que

2 F. 50

si vous souscriviez un abonnement couplé

(voir page 160)

EDGAR PANGBORN

La corne d'or

Edgar Pangborn, auteur distingué de science-fiction britannique, n'est apparu qu'une fois dans **Fiction,** avec un récit sensible et poétique intitulé **Les collines rouges de l'été** (en mars 1962). **Sensible** et **poétique** sont également les termes qui conviendraient pour qualifier la remarquable évocation qui suit. Utilisant un sujet traditionnel (un monde futur où la civilisation a régressé), Mr. Pangborn est arrivé à le renouveler à force de fraîcheur narrative et de tendresse pour ses personnages. Et il a su également, grâce à ce cadre de référence, donner un relief original à cet autre thème qui est en fait à la base de l'histoire : le passage de l'enfance à l'âge d'homme.

MOHA, où je suis né, est une nation essentiellement agricole. Les fermiers s'y groupent autour de villages que protègent des palissades, dispersés à flanc de collines, au bord des lacs et dans les régions boisées. J'ai passé mon enfance à Skoar, une des trois cités de Moha — Skoar qui se niche dans un bassin entouré de montagnes, non loin de la frontière de Katskil. Même là, dans ma ville natale, la vie quotidienne dépend des saisons et du cours des céréales. Le vent des mauvaises terres vient souffler jusque sur les faubourgs, sauf là où les deux routes, celle du nord-ouest et celle de l'est, voient couler un double flot de voyageurs à pied, de chariots, de soldats, d'artisans ambulants et de vagabonds.

A Moha, comme partout ailleurs, le travail de la terre reste pénible, voire décourageant. Le bétail donne trop souvent naissance à des monstres. Les longues journées de sueur et de labeur vieillissent un homme à trente-cinq ans, et rares sont les fermiers qui peuvent se procurer un esclave. Malgré tout, chacun s'accroche comme je l'ai vu faire dans des pays encore plus déshérités que Moha. J'ai pris de l'âge, j'ai voyagé, et bien que ce soit là un mystère réservé aux prêtres, je sais maintenant lire et écrire. Mais quand j'évoque le temps passé, je me demande si, après tout, Moha n'était pas le plus heureux pays qu'il m'a été donné de connaître.

Les autres villes (où je ne suis jamais allé) sont Moha City et

© 1961, *Mercury Press, Inc.*

Kanhar, toutes deux sur la rivière, au nord-ouest. Ce sont des ports dont les bassins peuvent recevoir de gros vaisseaux de trente tonnes, des vaisseaux qui vont faire le commerce avec le Levannon et les comptoirs de Katskil sur la mer d'Hudson. Moha City est la capitale, mais Kanhar a beaucoup plus d'habitants. Vingt mille au moins, sans compter les esclaves. A cent kilomètres au sud de Kanhar, se trouve Skoar. C'est là que je suis né, braillant et roux de poil, dans une de ces maisons que l'on tolère sans leur reconnaître d'existence officielle. Ce n'est certes pas l'endroit où l'on a le temps de s'occuper d'enfants ! Et comme j'étais un solide rejeton d'homme, les policiers me prirent à ma mère dès que je fus sevré pour me confier à l'orphelinat de Skoar. J'y atteignis mes neuf ans, âge où un gamin est censé pouvoir gagner sa vie.

Ce que je veux vous raconter maintenant commence certain matin de la mi-mars, à l'époque où j'avais déjà presque quinze ans. C'était un peu avant l'aube et je quittais furtivement l'auberge du *Taureau à la Banderille* où je peinais comme valet d'écurie (valet engagé, naturellement) pour deux dollars par semaine, vêtu et nourri. Autant le dire : je cherchais à tirer au flanc. Nous avions passé un hiver plus rigoureux, avec épidémies de variole et de grippe (à peu près tout excepté la peste, quoi) et une couche de trois centimètres de neige en janvier, comme je n'en avais encore jamais vu. En février, même, il s'était mis à geler, fait sans précédent, de l'avis général.

Dans la soupente où je couchais, au-dessus de l'écurie, je trouvais qu'il faisait un vrai froid de loup. Je me souviens d'une fois, en janvier, alors que je regardais par ma lucarne : des glaçons pendaient à l'enseigne accrochée au-dessus de la porte de l'auberge. Une belle enseigne, exécutée pour le vieux Jon Robson par quelque peintre de passage qui avait sans doute ainsi gagné le lit et le souper, en plus des piètres propos que mon maître réservait pour de telles occasions. Un beau taureau rouge, armé de cornes terribles. Et on voyait la banderille plantée dans son garrot, ce qui ne semblait pas le gêner le moins du monde.

Cet hiver-là, les loups vinrent rôder très près de Skoar. Des gris pour la plupart, mais on racontait qu'une bande de grands loups noirs avait dévoré toute une famille de fermiers au village de Wilton, pas loin de la cité. Le vieux Jon ne tarissait pas de détails sur le massacre, à chaque voyageur qui se présentait. Il continue peut-être encore à l'heure actuelle, et je suppose qu'il doit y ajouter des anecdotes plus ou moins vraies sur le jeune rouquin un

peu fou qui travaillait chez lui naguère. Ça se comprend : il connaissait pas mal de gens au village de Wilton — entre autres, la famille que les loups avaient massacrée. Alors, n'est-ce pas ? c'était plus fort que lui : et patati, et patata ! Je ne l'ai jamais vu rester muet plus de deux minutes... si, une fois : le jour où il a eu un mal de gorge à ne pas sortir du lit. Même en dormant, il ne pouvait pas se taire. Lui et Maman Robson avaient leur chambre en face de ma soupente, de l'autre côté de la cour. En plein hiver, malgré les fenêtres closes, j'avais droit à ses ronflements.

Donc, ce fameux matin de mars, avant le jour, je donnai à manger aux mules et aux chevaux. Je me tins ce raisonnement que quelqu'un d'autre devrait bien se former le caractère en ôtant le fumier à ma place. De toute façon c'était un vendredi, jour où c'est péché de travailler — à moins de prétendre que manier la fourche est un acte de piété, et là, je ne suis pas d'accord. Je me faufilai donc dans la grande cuisine de l'auberge, où un misérable valet comme moi ne devait jamais en principe se montrer. Mais je ne risquais pas grand-chose. Tout le monde allait jeûner avant l'office religieux — et de la façon la plus confortable, c'est-à-dire en restant au lit. Judd, l'esclave, seul maître à la cuisine, n'était pas encore levé, et au pis aller, il n'aurait guère pu faire que quelques pas sur sa jambe boiteuse pour me chasser. Je dénichai une tarte aux pêches dont je décidai de me régaler sans tarder. Vous comprenez, j'avais déjà plus d'une fois coupé au jeûne et à l'office du vendredi (ce qui n'était pas bien difficile, car personne ne se souciait d'un pauvre valet d'écurie) et la foudre divine n'était pas encore venue m'anéantir. Après cela, j'allai rafler dans la réserve un reste de porc salé et un pain d'avoine. Puis je réfléchis à la possibilité que j'avais de m'enfuir pour de bon.

Qui irait s'en inquiéter ? Emmia, peut-être, la fille du vieux Jon. Elle pleurerait. Un peu. Elle regretterait de ne pas s'être montrée plus gentille avec moi. Je donnai libre cours à mon imagination tout en me glissant hors de l'auberge pour descendre Kurin Street, une bonne demi-heure avant l'aube. Je brodais dans le genre lugubre sur cette idée de fuite, et pas seulement à moitié. Je me vis d'abord tué par un loup noir, après quoi le loup se transforma en rôdeurs de grands chemins, car une telle bête féroce n'aurait pas laissé un seul de mes os derrière elle, et il fallait bien un vestige du drame pour que quelqu'un rapporte la chose au pays. Quelqu'un qui dirait : « C'est tout ce qu'on a retrouvé du pauvre Davy, mademoiselle Emmia... ça et son grand poignard katskil. Il disait tou-

jours qu'il faudrait vous le donner dans le cas où il lui arriverait malheur. » Oui, mais des brigands n'auraient pas laissé perdre un poignard, surtout pas un poignard katskil comme le mien ! Il fallait trouver autre chose.

Emmia était plus âgée que moi (seize ans), grande et rose comme son papa — avec cette différence que ça lui allait très bien, à elle, le rose. Quel bonheur pour moi d'évoquer cette peau si douce, si fraîche, quand je me retrouvais seul dans ma soupente, innocent d'ailleurs comme un coquelet qui ne sait rien encore !

J'en avais la gorge serrée au moment où je longeai le beffroi, mais quand je fus près du marché aux grains, dans le quartier nord, et plus très loin de l'endroit où je savais pouvoir escalader la palissade sans être repéré par le guet, toutes ces balivernes me sortirent de la tête. Je pensais bel et bien à m'enfuir, et non à paresser dans la nature comme il m'était maintes fois arrivé de le faire.

Simple valet engagé (autrement dit, à peine mieux loti qu'un esclave) je désobéissais à la loi en m'enfuyant et de ce fait, je risquais la servitude, probablement pour une durée de dix ans. Mais j'avais du lard et du pain dans le sac que je portais sur mon dos ; mon poignard katskil était dans sa gaine sous ma chemise, et toutes mes économies de l'hiver — cinq dollars d'argent — précieusement serrées sous mon pagne. Là-haut, dans les montagnes du nord, où j'avais découvert une caverne en pleins bois durant une équipée de l'année précédente, d'autres trésors étaient jalousement cachés : dix dollars, un grand arc en frêne, des flèches à pointe de cuivre et deux lignes avec des hameçons en véritable acier. Et je me disais que j'allais peut-être, cette fois-ci, me décider pour de bon.

Je n'eus aucun mal à escalader la palissade et pris la direction des montagnes. Au vrai, je me sentais encore tiré de deux côtés opposés. L'Emmia qui parlait en mon cœur ne se laissait pas aller à de vaines pleurnicheries. J'évoquais la fille aux lèvres si douces — la vraie, celle qui désirait probablement me voir revenir, prendre en patience mon temps d'engagement, acquérir des manières moins frustres, bref, devenir quelqu'un. Voilà pour une direction. Dans l'autre, il y avait la forêt qui m'appelait.

Finalement, tout en gravissant les premières pentes au sortir de la ville, je décidai de rester un jour ou deux sans reparaître à l'auberge. Ce ne serait pas la première fois, mais dans le passé,

j'avais habituellement profité du congé mensuel qui m'était accordé. Habituellement — donc, pas toujours ! J'avais déjà risqué de sérieuses punitions auxquelles je coupais en donnant des raisons plus ou moins valables. Ce coup-ci, je serais absent plus longtemps (disons, jusqu'à ce que le lard soit fini) et j'aurais tous loisirs de préparer l'énorme mensonge qu'il me faudrait bien débiter pour célébrer mon retour et adoucir les effets cinglants du fouet du vieux Jon sur mon postérieur. La décision prise acheva de me ragaillardir. Dès que je me trouvai en plein bois et que ce fut l'heure, je grimpai dans un érable pour contempler le lever du soleil.

Les premières lueurs de l'aube étaient déjà passées, mais l'embrasement n'avait pas encore surgi à l'horizon. J'avais manqué les trilles lancées par les oiseaux pour saluer l'aurore, et leurs appels se répercutaient maintenant dans la nature. J'entendis la note claire d'un passereau à gorge blanche. Partout ailleurs, le rouge-gorge et la grive, les plus délicieux chanteurs, s'en donnaient à cœur joie. Un cardinal s'envola sous mon nez, tel un jet de flammes pourpres, et deux perroquets cendrés surgirent d'un sycomore pour filer au ras des frondaisons. Parmi les branches d'un eucalyptus voisin, j'aperçus deux singes à face blanche que mon voisinage ne parut pas troubler outre mesure. Quand je cessai de les regarder, je vis les flammes dorées qui commençaient à embraser le ciel.

Autant que je puisse me rappeler, c'est à cet instant que, pour la première fois, j'éprouvai le désir de savoir. D'où venait-il, le soleil ? Que se passait-il, tout là-bas, à l'endroit où, chaque matin, on le voyait apparaître ? Pourquoi Dieu prenait-Il tant de peines, pourquoi faisait-Il appel à tant de merveilles pour nous réchauffer ?

Il faut bien se dire qu'à cette époque, je n'avais pratiquement aucune connaissance du monde. C'est tout juste si j'avais entendu parler d'objets appelés livres — et encore, pour comprendre qu'ils étaient interdits aux hommes (les prêtres exceptés), car ils avaient été une des causes du Péché de la Créature. A mes yeux, le vieux Jon Robson était le personnage le plus extraordinaire qui fût au monde pour la façon dont il faisait ses comptes à l'aide du boulier accroché au-dessus des tonneaux de l'estaminet. Je croyais (comme nous l'enseigne l'Eglise Amérienne) que la Terre est un rectangle de cinq mille kilomètres carrés, autrefois jardin de délices que Dieu et les anges partageaient avec les humains jusqu'au jour où,

quatre cents ans auparavant, les hommes péchèrent et perdirent tout. Ce qui explique le châtiment que nous subissons depuis, à la sueur de notre front. Après quoi Abraham, le porte-parole de Dieu, qui souffrit sur la roue à Nuber en l'An 37, reviendra juger son peuple. Il récompensera un petit nombre d'élus et enverra le reste rôtir à jamais dans les fosses de la Géhenne. Et tout autour de ce rectangle de terre ferme s'étend la mer immense. Selon les prêtres, le Livre d'Abraham ne donne aucun détail précis sur les distances auxquelles se situent les limites du monde, car c'est là une des choses que Dieu ne veut pas laisser connaître aux hommes.

Des doutes, j'en avais. Je trouvais étonnant que la foudre ne m'eût jamais frappé, quelle que fût la gravité de mes péchés — non, pas même le vendredi. Doutes véniels, bien sûr, semblables à ces jeunes pousses qui essaient de pointer à travers la couche morte laissée par la saison froide.

Naturellement, j'avais fort bien compris (comme le comprenaient d'ailleurs les enfants sans attendre d'avoir quatorze ans) que si l'on peut nourrir des idées coupables en son for intérieur, il faut accepter à haute voix, sous peine de mort, tout ce qu'enseigne l'Eglise. J'avais neuf ans quand j'ai vu brûler des hérétiques pour la première fois. A Moha, ces exécutions avaient toujours lieu lors de la Fête du Printemps. Seuls, les enfants de moins de neuf ans n'étaient pas tenus d'y assister.

Je contemplais l'aube du haut de mon érable. A coup sûr, je n'analysais pas ce qui se passait alors dans mon esprit. L'idée vivait en moi, sans que je sache comment elle pouvait bien m'être venue. Cette idée était la suivante : et si quelqu'un voyageait, toujours plus loin, pour suivre l'embrasement du soleil ?

Aujourd'hui, je sais que les idées ne viennent pas en nous de l'extérieur. C'est nous qui les formons, c'est en nous qu'elles se développent, jusqu'au moment où nous devons forcément en prendre conscience.

Puis je descendis de l'érable et continuai à travers les fûtaies profondes qui couvraient ce versant de la montagne — là où la forte chaleur se fait toujours moins sentir. Je progressais lentement, ne voulant pas me mettre en sueur, car l'odeur peut être captée à des distances suprenantes par le loup noir ou le tigre brun, et ceux-ci risquent de s'y intéresser. Contre le loup, j'avais mon poignard katskil. Il n'aime pas particulièrement l'acier. Le tigre, lui, se soucie peu des poignards — un coup de patte et tout est dit. Mais on assure qu'habituellement il se tient à distance

respectueuse des flèches, des lances et des flammes. Habituellement... car j'ai entendu des histoires de tigres franchissant d'un bond un feu de camp pour dévorer des chasseurs. Ce qui n'a rien d'invraisemblable. En une mauvaise saison où l'élan, le cerf et le buffle deviennent rares, la faim inassouvie du tigre peut le pousser à toutes les audaces. Mais je ne m'inquiétais pas outre mesure de ces vieux ennemis alors que je gravissais la montagne. L'idée me hantait toujours, sous forme de question personnelle : supposons que moi, Davy, j'aille jusqu'au-delà de l'horizon, vers ces régions où le soleil s'allume ?

Ma caverne se présentait sous forme de fissure dans une falaise, une fissure qui s'élargissait progressivement à l'intérieur pour donner un espace large d'un mètre vingt et profond de six. La faille continuait d'ailleurs en se perdant dans le noir. Elle devait traverser la montagne, car un léger courant d'air, semblable à celui d'une cheminée, maintenait une agréable fraîcheur dans mon domaine. Je regrettais parfois que l'entrée ne fût pas plus étroite. Un loup aurait pu s'y introduire, peut-être même un tigre. J'avais été déjà obligé de débusquer deux trigonocéphales et il me fallait faire bonne garde contre eux ou contre les serpents à sonnette pour le cas où ils voudraient en reprendre possession. On y accédait par une saillie rocheuse qui devenait plus large devant l'entrée, avec suffisamment de terre pour permettre à l'herbe de pousser. Et comme la caverne était située au-delà du contrefort est de la montagne, la ville se trouvait hors de vue. Le soir, je pouvais donc en toute tranquillité faire du feu derrière les rochers à l'entrée — et je n'y manquais jamais. Le feu est indispensable à votre sécurité nocturne, à condition de savoir se réveiller au bon moment pour le ranimer. J'avais depuis longtemps chipé un briquet à silex dans la cuisine de l'auberge, où il n'avait vraiment rien de très décoratif. D'ordinaire, j'étouffais mon feu avant l'aube : pas de danger que je laisse la fumée dessiner des volutes dans un ciel clair pour attirer l'attention des curieux !

Ce matin-là, mon premier soin fut de vérifier mon arc, mes flèches et mes lignes. Or, bien qu'ils fussent toujours à leur place, j'éprouvais une sensation étrange. Pas de serpents, pas trace d'intrus, un rayon de soleil éclairant ma caverne, il y avait là tout ce qu'il fallait pour me rassurer. Et cependant, quelque chose m'agaçait. Je restai un long moment immobile, à remuer seulement les yeux. Puis je m'humectai les narines, mais ne décelai aucune odeur suspecte.

Quand je découvris enfin ce qui n'allait pas (c'était tout au fond, sur une des parois, à un endroit que le soleil n'atteignait pas, et mon regard avait dû l'effleurer auparavant sans que je m'en rendre compte), je ne fus guère plus avancé. Un simple dessin linéaire tracé à l'aide de quelque roche rougeâtre plus tendre que celle des murs. J'écarquillai les yeux, essayant de me persuader qu'il avait toujours existé. Mais c'était impossible. La caverne m'appartenait. Je la connaissais déjà dans ses moindres recoins. Ce dessin avait été fait depuis ma dernière visite, en décembre, avant l'hiver.

Deux bonshommes simplifiés — un cercle pour figurer la tête, des bâtons pour le corps, les bras et les jambes, et des organes mâles nettement indiqués. J'avais entendu parler de dessins laissés par des chasseurs en guise de messages, mais je ne voyais vraiment pas ce que celui-ci aurait bien pu signifier en l'occurrence. Les bonshommes ne tenaient aucun objet, aucune arme, leurs membres ne suggéraient aucun geste. Ils étaient simplement dessinés dans la position debout.

Celui de droite avait des proportions humaines : coudes et genoux au bon endroit, doigts et orteils au complet. L'autre était de même taille, mais ses jambes apparaissaient bien trop courtes, sans flexions pour indiquer les genoux, et ses bras démesurément longs pendaient presque jusqu'à ses pieds. Et il n'avait que trois orteils, un gros et deux petits. Quant à ses doigts, ils se réduisaient à de courts moignons, tandis que l'artiste avait pris grand soin d'en dessiner cinq, bien humains, pour l'autre personnage.

A part cela, pas la moindre trace d'un visiteur quelconque, ni dans la caverne, ni sur la saillie rocheuse. Rien.

Je renonçai à comprendre. Quelqu'un était venu là depuis décembre. Un visiteur honnête, en tout cas, puisqu'il n'avait absolument pas touché à mon attirail, et qui ne me voulait manifestement aucun mal. L'année précédente, j'avais apporté un vieux fer à cheval pour le glisser dans l'amas de roches situé devant la caverne. Je m'assurai qu'il se trouvait toujours à sa place — et il y était bien. Quand même, je n'avais jamais entendu dire que les sorcières ou les revenants se livraient à d'inoffensives fantaisies de ce genre.

Je me mis à l'ouvrage. J'allai ramasser des branches de sapin fraîches pour m'en faire une couche, et du bois sec en prévision du feu que j'allumerais le soir. Puis je me déshabillai — mais sans abandonner mon poignard, naturellement — et m'allongeai tout nu sur l'herbe ensoleillée, où je m'abandonnai à une douce somno-

lence. Je rêvais, sans plus me soucier de mon visiteur inconnu, car je le supposais depuis longtemps reparti. Je laissais mes pensées dériver, flotter au loin, en plein ciel, bien au-delà du jour où je me trouvais.

Voyager...

Un rectangle de cinq mille kilomètres carrés, avec la mer tout autour. Mer d'Hudson, mer de Moha, mer de Lorenta, et la grande mer d'Ontare au nord-ouest... Et toutes ces mers, nous disaient les prêtres, étant seulement les ramifications de l'océan qui divise le monde connu en une multitude d'îles. Les propos tenus par certains voyageurs (car, ma foi ! je devais le meilleur de mon instruction à ces longues soirées durant lesquelles j'entretenais le feu dans la salle d'auberge, ou bien lorsqu'on avait besoin de moi pour aider à servir — et alors, inutile de dire que j'ouvrais les oreilles) les propos tenus, donc, m'avaient appris qu'en divers endroits, la mer d'Hudson est large seulement de trois ou quatre kilomètres. Par beau temps, les embarcations de moindre tonnage la traversent sans risques. Je savais également que les gros navires cinglant de Levannon suivent les côtes de Moha, atteignent la mer de Lorenta, puis mettent cap au sud pour transporter leur fret jusqu'à Nuin — la cité ancienne où finit la terre ferme, qui se trouve à l'extrême pointe orientale du monde connu, si l'on excepte le groupe isolé des îles Cod. Long et dangereux, ce passage du nord, surtout quand on se trouve dans la mer de Lorenta, car les tempêtes y sont terribles, et à d'autres époques c'est la brume qui reste des jours sans se dissiper, cachant la terre de toutes parts. Et pour ce qui est des rivages eux-mêmes, mieux vaut ne pas chercher à y aborder, car ce ne sont que forêts où rôdent l'ours rouge et le tigre brun, bref, un pays qui n'a jamais été destiné à l'homme. Pourtant, d'après les voyageurs, cet itinéraire restait beaucoup plus sûr que le passage du sud, par la mer d'Hudson et la côte du Conicut, car au bout, il fallait craindre les pirates des îles Cod avec leurs diaboliques petits voiliers de chasse, qui trouvaient toujours le moyen, une fois sur trois, de dépister un vaisseau dont la prise valait le coup. Et les pirates ne s'embarrassaient pas de prisonniers, sauf s'il y avait des femmes à bord.

Et moi, je pensais : si les gros navires de Levannon prennent par le nord pour les besoins du commerce, qu'est-ce qui les empêche d'aller plus loin, beaucoup plus loin ? Qu'est-ce qui les arrête ?

Bien sûr, je n'étais qu'un ignorant. Je n'avais encore rien vu, pas même la mer d'Hudson, et j'aurais été fort en peine de me la représenter. Je n'avais jamais non plus entendu le mot « navigation ». J'étais loin d'imaginer la terreur qu'on peut ressentir à se trouver en pleine mer, quand le rivage a disparu et que l'on n'a plus aucun repère pour se diriger, sauf si quelqu'un à bord connaît les secrets qui permettent de deviner la position en observant les étoiles. Mais un gamin ignorant a toujours la possibilité de réfléchir, de raisonner. Si personne n'ose s'aventurer hors de vue des côtes, et si le Livre d'Abraham ne dit rien, comment peut-on, même si on est prêtre, prétendre savoir ce qu'il y a tout là-bas ? Est-on tellement sûr qu'il n'existe pas d'autres terres avant d'atteindre la limite ?

Et sait-on même s'il y a une limite ? Si le monde ne se continue pas à l'infini ?

Supposons que je puisse naviguer vers l'est, vers l'endroit où le soleil se lève...

Non, ce n'était pas possible. Mais si j'allais au moins jusqu'à Levannon, où un jeune homme déluré peut signer son engagement à bord d'un grand navire de trente tonnes. Admettons que je parte dès maintenant...

Soudain, l'image d'Emmia chassa toutes les autres.

Un soir, j'avais surpris Emmia à sa fenêtre. Elle était nue comme l'enfant qui vient au monde, et plus jolie qu'une fleur nouvellement éclose. J'étais sorti de ma soupente, fou de rage après une correction administrée par le vieux Jon. Une mule échappée avait commis des dégâts dans le potager. Ce n'était pas ma faute, mais le vieux ne voulait rien entendre. Ce soir-là, oui, j'avais juré que je filerais en envoyant l'auberge et ses habitants à tous les diables. Mais une fois dans la rue, j'aperçus la petite lueur d'une bougie au second étage. Je savais que la fenêtre éclairée était celle d'Emmia. La tige solide d'une vigne vierge montait le long du mur et le feuillage entourait plusieurs des fenêtres, dont la sienne. A travers la verdure qui masquait en partie la croisée, je voyais bouger sa silhouette gracieuse. Je la vis dénouer ses cheveux qui croulèrent sur ses épaules. Puis elle se mit à les peigner, sans doute en face d'un miroir que je ne voyais pas. Mais elle dut se rendre compte que le rideau était resté ouvert, car elle vint le tirer. Oh ! sans la moindre hâte dans ses gestes. Elle ne pouvait pas m'avoir vu, tant je me faisais petit dans l'ombre de la maison voisine. Elle resta un moment à la fenêtre, regardant la nuit, suffisamment longtemps

pour m'ensorceler, comme si je n'avais encore jamais vu cette lenteur gracieuse des gestes, ce bras dodu levé vers le rideau, cette taille bien cambrée, ce creux séparant les deux seins fermes, et dessinant une ligne d'ombre et de douceur...

Une femme nue n'était pas un spectacle nouveau pour moi, même si je n'en avais jamais encore approché une seule. Comme dans toutes les grandes cités, on trouve à Skoar, au coin des rues, de ces appareils où il suffit de mettre un sou — la seule chose que je pouvais m'offrir. Mais c'était Emmia que je voyais à la fenêtre, Emmia qui m'apparaissait chaque jour en robe ou en pantalon, Emmia qui travaillait sans relâche, gourmandée par sa mère qui la taxait de fainéantise une fois sur deux — Emmia qui fabriquait les chandelles, ravaudait le linge, astiquait les meubles, surveillait l'esclave quand Maman Robson était malade, servait à table et m'aidait de temps en temps à ramasser les œufs, ou même à nourrir les bêtes et à traire les chèvres. Oui, c'était Emmia, et dans un coin d'ombre, je sentis l'amour m'envahir comme un flot de musique.

Après cela, il n'était plus question pour moi de partir. Elle tira le rideau, la chandelle fut soufflée et je regagnai ma soupente, oubliant la correction que m'avait donné le vieux Jon. Quand je m'endormis, j'imaginais la douce pression du corps d'Emmia reposant dans le foin à mes côtés. Je me voyais héritant l'auberge et le magot du vieux Jon, et ses dernières paroles, sur son lit de mort, avec une bénédiction suprême pour notre prochain mariage, auraient fait pleurer un rocher. Par la suite, je me risquai plus d'une fois à sortir le soir pour regarder la fameuse fenêtre, mais il n'y eut pas d'autre apparition. N'importe, son image demeurait en moi. Elle était là, avec moi, sur l'appui rocheux devant ma caverne, tandis que la matinée tirait déjà à sa fin.

Ce furent mes oreilles, je crois, qui réagirent en premier, puis ma main droite qui se referma sur le manche du poignard, tandis que mon cerveau demeurait obnubilé par les jeux de l'imagination. Attention ! Réveille-toi ! J'ouvris les yeux, tournai lentement la tête, comme une créature dont le sommeil est interrompu de façon naturelle...

Mon visiteur était là, à quelques pas de moi. Il souriait.

Du moins, je pense qu'il souriait, ou voulait sourire. Sa bouche se réduisait à une pauvre fente qui ne devait être plus large que

mon doigt, dans un visage aplati, entièrement dépourvu de poils. Il était d'une saleté incroyable, et monstrueusement gros, avec un ventre qui ballonnait. En voyant la longueur de ses bras énormes et ses petites jambes qui se réduisaient presque à des moignons, je compris de quel genre d'être il s'agissait.

Il avait bien des genoux, mais c'est à peine si on les distinguait, car ses jambes étaient aussi épaisses que ses cuisses — deux piliers massifs gonflés de bourrelets graisseux. Chauve comme un œuf, on ne lui voyait pas le moindre poil jusqu'à la taille, mais à partir du nombril, une véritable toison noire, tout embroussaillée, lui recouvrait le bassin, les jambes et ses pieds difformes munis seulement de trois orteils. Quant aux vêtements, le pauvre être n'en avait pas — et cela ne faisait guère de différence, car telle était l'épaisseur de son système pileux qu'il me fallut regarder à deux fois pour reconnaître en lui un individu mâle. Il n'avait pas non plus d'oreilles, sinon deux minuscules ouvertures à l'endroit où auraient dû se trouver des pavillons. Et pas de nez — mais là, ce qui s'appelle rien, vous m'entendez ? Juste deux fentes sous ses petits yeux noirs dont le regard inquiet rencontrait le mien avec une expression qui dénotait un certain courage. « Moi partir ? » articula-t-il.

Vraiment, j'avais été sur le point de sortir mon poignard et de lui crier de décamper. Pourtant, je n'en fis rien. Je me levai en m'efforçant de n'y mettre aucune brusquerie. Quel que fût l'aspect de mon visage, il ne devait pas lui causer plus de crainte qu'il n'en ressentait déjà.

Malgré ses jambes atrophiées, sa taille correspondait à la mienne — un peu plus d'un mètre soixante. Tel quel, debout en plein soleil, il était une vivante incarnation de la misère et de la solitude, avec toute la hideur d'un fléau redouté.

Un monstre.

A Moha, comme dans tous les pays où j'ai séjourné depuis, les lois sont draconiennes sur ce point : *Aucun monstre né d'une femme ou d'une bête ne survivra.*

Certes, les lois ne valent que dans la mesure où on les applique. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de certaines histoires au sujet des monstres. Telle femme, avec l'aide d'un démon, arrivant à soudoyer un prêtre, celui-ci acceptant de l'aider à cacher l'enfant. La mère espère (contre toute raison, paraît-il) que le monstre pourra triompher de ses mauvais instincts et que l'aspect humain l'emportera sur le côté bestial. A ce propos, du reste, je

crois que Nuin et Katskil sont les deux seuls pays où la loi exige la mise à mort de toute femme ayant eu un monstre pour enfant. A Moha, je le sais, les textes expliquent que tout démon chargé de semer la mauvaise graine pénètre la femme durant son sommeil (donc à son insu) et qu'on ne saurait la tenir pour responsable, sauf si plusieurs témoins peuvent prouver qu'elle a eu des rapports avec le démon en toute connaissance de cause. A l'auberge, j'avais entendu quantité de récits de ce genre, de monstres mis au monde en grand secret, n'ayant qu'un œil, ou une queue, ou la peau violette, ou quatre bras, et tous, obligés de se réfugier dans les forêts ou dans les montagnes. Des monstres qu'il appartenait à tout citoyen d'abattre sitôt aperçus. Entreprise dangereuse, d'ailleurs, même si le monstre paraissait sans défense, car tous les récits s'accordaient à dire que les démons procréateurs veillaient toujours sur leurs rejetons — peut-être sous la forme d'un animal sauvage, serpent, loup, ou tigre.

— « Moi partir ? » répéta-t-il.

Sa voix était profonde. Il s'exprimait lentement, avec une sorte de mâchonnement qui le rendait difficile à comprendre. Il ne faisait pas un geste. Seuls, ses bras se balançaient. Des bras énormes qui, je ne mens pas, auraient bien mis un taureau en pièces.

— « Non, ne t'en va pas. »

— « Homme, » dit-il. « Enfant homme. Beau. »

Beau ? Il aurait pu trouver autre chose ! J'ai le nez écrasé, des muscles noueux et une taille des plus modestes. Sur le moment, il ne me vint pas à l'idée que le pauvre être parlait de moi. Mais ses petits yeux saillants à l'expression triste m'observaient avec avidité. J'étais maintenant debout devant lui, sans rien sur le corps, sinon mon poignard dans sa gaine, et il ne pouvait guère faire qu'allusion à ma personne. Aujourd'hui, je crois que n'importe quelle silhouette humaine offrant un aspect normal lui aurait semblé belle. Je me rendis compte qu'il devait voir les battements de mon cœur. Du reste, baissant les yeux, je vis moi-même les pulsations qui soulevaient ma poitrine, comme les battements d'ailes d'un oiseau captif. Tel était le tumulte de mes pensées, que je ne trouvai rien à répondre, sinon : « Je te remercie pour le dessin. Je l'aime beaucoup. » Mais je m'aperçus qu'il ne comprenait pas le mot « dessin ». « Les lignes, » repris-je en tendant le bras vers la caverne. « Belles. »

Cette fois, il esquissa un pauvre sourire, suivi d'une sorte de

gloussement. « Toi venir avec moi, » dit-il. « Moi montrer toi choses belles. »

Aller avec lui ? Grand Abraham, non ! Au risque de rencontrer son père ? Je devais bien plutôt... Mais j'étais incapable de raisonner sainement. Je me rhabillai à la hâte, tout en m'efforçant de surveiller d'un même coup d'œil mon visiteur, l'appui rocheux et le secteur auquel je tournais le dos. « At...attends-moi ! » lui dis-je, et je pénétrai dans la caverne.

Dès que je ne le vis plus, je fus saisi d'un tremblement convulsif accompagné par une sensation de nausée, et je me sentis flageoler. Enfin je pus dégainer mon poignard, avec lequel je taillai une bonne moitié du pain d'avoine. J'avais la vague idée de me débarrasser du monstre en lui offrant quelque chose. Je me souviens de m'être dit que si son père avait la forme d'un loup, le lard serait peut-être une offrande propitiatoire. Finalement, je n'y touchai point. Je le rangeai avec le reste de la miche près de mon arc et de mes flèches, puis je portai la main à mon cou pour caresser mon talisman. Il n'y était pas. Je me rappelai alors l'avoir fourré dans mon sac, parce que le fil s'était cassé la veille. Je retrouvai quelque assurance en sentant à travers la toile, contre mon dos, la bosse que faisait l'amulette, une petite statue de dieu homme-femme.

Une simple babiole d'argile cuite. Je sais maintenant que les artisans de Penn en sculptent par centaines pour les vendre aux voyageurs en guise de souvenirs. La mienne venait probablement de là-bas. Elle m'avait été donnée par ma mère, ou par quelqu'un de cette maison où j'étais né, car on m'a dit qu'elle se trouvait déjà à mon cou lorsque je fus confié à l'orphelinat. Emmia ne cachait pas sa curiosité, de tels souvenirs étant rares à Moha. Une fois, alors que nous cherchions des œufs dans la grange, elle saisit l'amulette pendue à mon cou et, la figure un peu rouge, me demanda si je savais ce que cela voulait dire. J'avais treize ans. C'était avant l'épisode de la fenêtre. En tout cas, je me doutais plus ou moins de ce qu'Emmia, elle, voulait dire. J'eus un peu peur en voyant sa figure toute drôle, et en sentant son corps si près du mien, tiède et parfumé. Nous en restâmes là — mais si mon esprit avait été un peu plus averti, nous aurions pu connaître une heure inoubliable. Oh ! je ne crois plus depuis longtemps aux talismans. La chance vient comme elle vient, bonne ou mauvaise. Personne n'y peut rien, et vous aurez beau essayer les amulettes ou les incantations, le résultat sera le même. Mais moi, j'y croyais alors pour

de bon, et cette confiance m'aida à dominer ma peur quand je lui présentai cette moitié de miche. Oui, j'offris au monstre une part de mon pain, tout en sachant parfaitement ce que je devais faire — ce que la loi m'ordonnait de faire.

Il n'eut pas l'air de vouloir prendre le pain, mais les fentes qui lui tenaient lieu de narines s'ouvrirent davantage et son regard éloquent suivit chaque geste de mes doigts, attentif comme celui d'un chien, quand je rompis un morceau pour le manger. Cette fois, il accepta la part offerte et la porta à sa bouche minuscule. Je distinguai ses dents, petites et noirâtres, et qui ne semblaient guère redoutables. Il mordit la mie maladroitement. Il mâcha sans me quitter du regard, reniflant et bavant tout à la fois. « Bon, ça, bon ! » répétait-il en essayant de sourire malgré sa bouche pleine. Du vulgaire pain d'avoine, je vous demande un peu ! Et gras comme il était, il ne devait pas avoir bien faim.

Pouvais-je comprendre, à quatorze ans, que ce n'était pas du manque de pain qu'il souffrait ? Cela, je l'ai compris plus tard.

Quand il eut fini, il s'essuya la bouche et insista encore : « Toi venir maintenant ? Choses belles. Montrer toi choses belles, moi. » Il fit quelques pas vers l'extrémité de mon appui rocheux, sans cesser de me regarder. Comme un chien.

Eh bien, oui. Je l'ai suivi.

Il se déplaçait avec beaucoup plus d'aisance que je n'aurais cru. Ses pauvres jambes atrophiées fléchissaient à peine aux genoux, mais elles étaient suffisamment puissantes pour supporter tout le poids du corps et décrivaient de courtes enjambées extraordinairement rapides. Sur le plat, cela donnait un dandinement grotesque, mais en terrain escarpé, tandis que nous décrivions des zigzags pour gravir le versant nord de la montagne, ses bras monstrueux touchaient le sol devant lui, et cette marche à quatre pattes le faisait progresser presque aussi vite que moi. Et tout cela sans bruit, exactement comme j'avais appris, de mon côté, à me glisser en silence dans la forêt. Il connaissait bien la région, et puisqu'il en tirait sa subsistance, il devait être payé pour se montrer prudent. Mais je n'avais aucune idée de son âge — et à vrai dire, je ne m'en souciais guère.

Le monstre des monts du nord... C'est le seul nom que je lui ai jamais donné. Il n'en possédait certainement pas d'autre. Pas plus que j'en ai jamais eu moi-même, comme tous les gosses qui

ont grandi à l'orphelinat. Je suis Davy tout court. Et qu'importe ?

Mais ne croyez pas que ma bonté (si le fait d'avoir partagé le pain pouvait s'appeler ainsi) procédait d'un sentiment charitable. Bien au contraire : c'était la peur qui me poussait — la peur, et aussi une sorte de préméditation. L'enseignement donné par les prêtres, d'après lequel chaque enfant de Moha doit être élevé à la dure tant qu'il n'a pas atteint ses douze ans, joint aux conversations tenues par les voyageurs, m'avait appris que les monstres restaient inférieurs aux démons, aux spectres et aux lutins. Bien que possédés par l'esprit du mal, ils demeuraient des êtres de chair et de sang. Ils ne pouvaient ni disparaître, ni passer à travers les murs, ni jeter le mauvais sort. Si on approchait l'un d'eux on le voyait, on le sentait, mais sans qu'il puisse faire usage de sorcellerie contre vous (alors que son procréateur, lui, le pouvait) car Dieu n'aurait jamais permis cela à un misérable monstre, et celui-ci succombait purement et simplement quand on le frappait d'une arme quelconque. La loi disait bien « quand », et non pas « si ». C'était une obligation, dès l'instant qu'on en avait la possibilité. Autrement, il fallait en référer sur-le-champ à l'Eglise pour qu'une battue soit organisée par des hommes bien équipés et sous la protection d'un prêtre.

Je progressais toujours derrière lui, à travers les bois, plus épais maintenant, qui couvraient le flanc nord de la montagne. Plus j'allais, plus je sentais croître ma haine et mon dégoût à l'égard du monstre. Je maudissais le hasard qui m'avait fait le rencontrer, j'imaginais son démon de père aux aguets derrière chaque arbre, et n'importe qui, je pense, aurait eu comme moi la nausée auprès de cet être hideux qui inspirait la terreur et dégageait une odeur infecte.

Nous atteignîmes ainsi une étendue plate, sorte de crête longeant le flanc nord, couverte d'arbres géants dont la hauteur disait l'âge, et beaucoup plus espacés les uns des autres malgré leurs frondaisons entrelacées qui donnaient une demi-obscurité. La plupart étaient des pins. Leurs aiguilles, d'année en année, avaient formé un tapis moelleux sur lequel on marchait sans bruit. C'était tout juste si mes oreilles (et elles sont fines, pourtant !) percevaient le trottinement ridicule du monstre, à deux ou trois pas devant moi. Du reste, on sentait nettement qu'il n'aimait pas cet endroit. Il était plus à son aise en terrain escarpé. Là, entre ces grands arbres, n'importe quel fauve pouvait le surprendre. Il clopinait tant bien que mal sur ses bouts de jambes, sans cesser de regarder

à droite ou à gauche, et c'était vraiment comme si les ombres de la forêt lui inspiraient la même inquiétude qu'à moi.

En fait, aucun récit ne spécifiait qu'il y avait toujours un démon pour veiller sur un monstre.

La chose me serait beaucoup plus facile, je le savais, sur ce genre de terrain plat. Quinze centimètres de bonne lame à deux tranchants, bien aiguisée, pénétraient immanquablement dans n'importe quel être de chair. Je repérais déjà le meilleur endroit où frapper — à gauche, sous la dernière côte... Et puis, ma foi, si je ne réussissais pas à le tuer du premier coup, j'aurais au moins le temps de repousser son bras monstrueux et de courir plus vite qu'il ne pourrait lui-même le faire. Et il perdrait son sang, ce qui l'affaiblirait. Sang de monstre. Sang du diable.

Je dégainai mon poignard, mais le tins caché sous la pattelette du sac. J'avais peur que le maudit vienne à se retourner inopinément, peur aussi que ses yeux rencontrent les miens. Je pressai le pas pour laisser moins de distance entre nous deux, tout en évaluant le meilleur angle possible et la fermeté du sol. Le mieux était de me baisser légèrement, pour frapper de bas en haut.

Il toussa, et ce bruit avait une résonance si parfaitement humaine que je ressentis en moi une sorte de gêne mêlée d'irritation. De quel droit cherchait-il à imiter les hommes ? Au surplus, j'avais tout mon temps, et une vaste étendue de futaie où rien ne me serait plus facile d'agir. Je pouvais attendre encore un peu, jusqu'au moment où je me trouverais fin prêt. L'affaire de quelques minutes, pas davantage...

Je me voyais déjà de retour à l'auberge, en train de raconter ma grande aventure. Sans vaine forfanterie, oh ! non ! mais avec une attitude détachée que je pouvais certes me permettre, car j'étais le petit valet qui avait tué un monstre.

Naturellement, on enverrait des prêtres, des chasseurs et des soldats pour vérifier que je ne mentais pas. Je les accompagnerais et ils retrouveraient le corps. Le corps... c'est-à-dire le squelette dont les os des jambes suffiraient à faire la preuve, car le temps que tout le monde se soit mis d'accord et ait gagné la montagne, les fourmis auraient terminé le travail commencé par les nécrophores, ce travail continuel et nécessaire assigné par la nature à certains insectes. On hausserait les épaules, on rirait de moi pour commencer. Mais devant le squelette, je verrais plus d'un rieur pâlir. Je serais un héros.

Et l'idée me vint qu'il ne s'agissait plus là de rêves puérils

comme ceux où je me complaisais auparavant. Finis, les contes bleus ! Cette fois, je partais de faits réels. Les choses se passeraient bien telles que je les imaginais. Après la découverte du squelette, je serais questionné, examiné par les prêtres, peut-être aussi par l'Evêque, le Maire, voire le Colonel commandant le fort. Qui sait même si les Kurin, la plus riche famille de Skoar, n'allait pas entendre parler de moi ? Les Kurin chercheraient peut-être alors à en apprendre davantage sur mon compte, et si je leur plaisais, je ne resterais pas longtemps simple valet engagé. Avec leur appui, autant dire que ma fortune serait faite.

Je partirais pour Levannon, monté sur un cheval rouan. J'aurais deux hommes à mon service — ou plutôt, non, trois, car il y en aurait un qui me précéderait toujours pour s'assurer de mon gîte à l'étape, quelle que soit la qualité du voyageur qu'il faudrait déloger ! Et une jeune servante pour préparer mon bain et bassiner le lit. Une fois à Levannon, je m'achèterais mon navire, un bon navire de trente tonnes. Et je me promettais bien d'avoir un chapeau vert avec une plume d'aigle, une chemise en soie rouge de Penn, sans parler du pagne, en soie lui aussi, bien sûr, pas cette sale tiretaine qui vous écorche la peau. Et des mocassins en vrai cuir, avec des boucles dorées.

J'imaginais encore le vieux Jon, tout honteux de ses brutalités passées, mais pas le dernier à s'attribuer une part de gloire. Bah ! Je le laisserais jacasser. Ma dignité ne ferait qu'y gagner. Et patati, et patata ! Il se doutait bien, lui, et depuis longtemps, que le gamin avait du cœur au ventre. Seulement, n'est-ce pas ? comme il l'avait toujours dit, il ne manquait à Davy que l'occasion de faire ses preuves... Tandis que je l'écouterais sans broncher, d'un air amical, mais quelque peu blasé de tant de louanges. Pauvre vieux Jon !

Sans oublier Emmia, naturellement. « Tu n'avais donc pas peur, Davy ? Oh ! mon chéri ! Et si c'était lui qui t'avait tué ? » Mais elle ne se contenterait peut-être pas du mot « chéri ». « Fripon », plutôt, ce terme qu'aucune fille de ma ville natale n'emploie jamais, sinon pour faire comprendre à un garçon qu'il peut tout oser. « Davy, fripon ! As-tu songé que j'aurais pu te perdre ? ». « Et alors, Emmia ? Ce n'était pas n'importe quel fauve qu'on est libre d'éviter. Il fallait que j'aille jusqu'au bout. » Puisqu'elle me disait « fripon », ce n'était plus dans l'estaminet que nous nous trouvions, mais dans sa chambre. Elle défaisait ses longs cheveux moirés pour les laisser retomber sur son visage et sa poitrine en un geste de pudeur plus ou moins sincère. Et moi, je mettais mes mains sous son

menton (des mains très douces, vous comprenez, mais qui n'en avaient pas moins tué un monstre) afin d'écarter cette douceur soyeuse et laisser pointer deux boutons roses...

Brusquement, le monstre fit halte. « Mauvais ici, » dit-il en se retournant. Il me montrait les arbres géants, comme pour me rappeler le danger qui pouvait nous guetter, à l'affût derrière l'un de ces énormes troncs. « Pas peur, enfant homme. Si chose mauvaise venir, moi aider toi. » Il tapota son bras droit, où les muscles saillaient en bosses. « Toi et moi, forts. Toi et moi... toi savoir dire ? Abis... anis... »

— « Amis, » répondis-je — ou du moins, ce furent mes lèvres qui répondirent à ma place.

— « Amis. » Il eut un hochement de tête satisfait et repartit. Je rengainai mon poignard katskil. Ce jour-là, je ne devais plus m'en servir une seule fois.

Nous atteignîmes enfin la limite des grands arbres, après lesquels nous descendîmes un certain temps à travers des bois de moindre importance, où la végétation était plus serrée. Çà et là, une brèche dans les frondaisons me laissait voir au passage une succession de sommets arrondis qui ondulaient vers l'est et vers le nord. Puis vint le moment où ce ne furent plus les arbres qui dominèrent, mais des lianes monstrueuses dont les spirales enlaçaient avec une lenteur impitoyable tout un ost de chênes et d'érables. Les troncs, que la pression incessante avait tordus dans des attitudes de suppliciés, étaient morts pour la plupart, mais offraient encore de solides colonnes servant d'appui aux étrangleuses. Tout en haut, parmi les ombres où se fondaient les frondaisons, je voyais des taches éclatantes qui n'étaient pas des oiseaux, mais ces fleurs nommées orchidées, dont les racines naissent sur les branches, si bien qu'elles ne touchent jamais le sol. La mousse pendante ne manquait pas non plus, et ces longs festons grisâtres constituaient pour moi un spectacle étrange, car il n'y en avait que très peu sur le versant qui faisait face à Skoar. Devant une telle profusion, je songeais à de grands rideaux poussiéreux remuant mollement au gré d'une brise dont on ne sentait même pas le souffle.

Ce fut au cœur de cette végétation exubérante, en ce lieu ignoré de l'homme, que mon guide s'arrêta. Il leva la tête, lorgna les branches où s'enroulaient les étrangleuses, puis reporta son attention sur mes bras et mes jambes, qu'il examina d'un air perplexe. « Toi

pas pouvoir, » dit-il, et il me montra ce à quoi il songeait en saisissant une liane dont la longue boucle pendait comme un lasso jusqu'à terre. Il s'enleva à la force des poignets, monta d'une dizaine de mètres, fit balancer son support, plongea à travers une trouée dans les frondaisons, attrapa une autre liane, et ainsi de suite. Volte-face trente mètres plus loin (le mouvement de ses bras fut si prompt que je n'y vis que du feu) pour revenir au-dessus de moi. Alors, hein ? J'ai beau être à l'aise dans lès arbres, mes muscles ne sont jamais que ceux d'un homme. Il s'en fallait peu pour que je puisse l'imiter ! Il m'appela à mi-voix. « Marcher, toi pouvoir ? Pas loin. Si chose mauvaise venir, moi descendre vite. »

Je marchai donc, ce qui n'avait rien de réjouissant, croyez-moi. Ronces, lianes rampantes, branches tombées, rien ne manquait. Surtout pas le bois mort, où s'installent les fourmis géantes. Sans oublier ces grosses araignées noires qui trouvent dans la brousse leur séjour d'élection. Leur morsure ne tue pas, mais vous feraient presque souhaiter le contraire. Enfin, il me fallait prendre garde aux serpents et aux scorpions et prêter l'oreille à chaque bruit, à chaque glissement dans les fourrés, dont je n'étais pas la cause. Tant bien que mal, je parcourus ainsi trois ou quatre cents mètres. Je savais le monstre tout près de moi, mais j'aurais été bien incapable, le plus souvent, de le voir ou de l'entendre. Soudain, je me trouvai face à un véritable entrelacs de ronces géantes. Je dus m'arrêter.

Des tiges élastiques atteignant trois mètres de hauteur, plus dures que du tendon d'élan, hérissées d'épines tous les deux centimètres, et si serrées qu'elles opposaient à l'homme une sorte de treillage végétal. Le tigre brun lui-même, malgré son cuir et son pelage épais, ne s'y serait pas hasardé. J'étais donc là quand, de l'autre côté de cette barricade, je vis un arbre qui devait être le géant de toutes les forêts de Moha.

Un tulipier. Son tronc, je ne mens pas, faisait au moins douze mètres de tour à la base. Les lianes s'en étaient depuis longtemps emparé, mais ne pouvaient guère tuer le géant avant une centaine d'années. Le monstre se trouvait maintenant perché sur une des premières branches. Il m'appelait pour me désigner, juste à côté de moi, une tige grosse comme mon poignet. Elle montait toute droite jusqu'à neuf ou dix mètres du sol avant de rejoindre celles qui enlaçaient le tulipier. Là, je pouvais y arriver. Je grimpai lentement, puis gagnai le grand arbre grâce à une liane horizontale dont le balancement avait de quoi donner le vertige. Mon compa-

gnon m'attrapa par le pied et le guida pour que je prenne appui sur la branche.

Une fois assuré de ma sécurité, il se mit à grimper et je le suivis. Je ne sais pas au juste quelle hauteur nous atteignîmes. Vingt-cinq ou trente mètres à partir de la branche, probablement. C'était du reste assez facile, comme les barreaux d'une échelle. Les feuilles des lianes devenaient plus denses à mesure que nous montions vers le soleil, quand nous rencontrâmes un obstacle constitué par des perches disposées en croix et des lianes tressées serré. Pas un nid d'aigle, comme je le crus d'abord, ce qui était ridicule, car aucun oiseau n'aurait pu transporter des morceaux de bois de cette grosseur.

Le monstre s'écarta du tronc par la branche qui se trouvait immédiatement sous cet échafaudage, puis atteignit la branche supérieure. Quand je m'y fus hissé à mon tour, je compris ce dont il s'agissait. C'était bien un nid, large d'un mètre cinquante environ, bâti sur une double fourche, aussi habilement tressé que les paniers dans lesquels on met le blé à la Halle aux Grains, et l'intérieur garni d'une bonne épaisseur de mousse. Mon guide y pénétra et ses pauvres lèvres grimacèrent un sourire. Je le lui rendis (ce fut vraiment malgré moi) et me décidai à le suivre. Mais je n'avais pas besoin de tant de précautions pour me risquer. C'était aussi solide qu'une maison. Du reste, c'était bien une maison.

Il me parla.

Je n'avais pas du tout cette impression de rêve qu'on ressent quelquefois, dit-on, dans certains moments insolites. Mais n'avez-vous jamais, étant gosse, joué au pays imaginaire ? Décidé en vous-même, par exemple, que si vous passiez entre les deux troncs d'un arbre fourchu, vous vous retrouveriez dans un autre monde ? Et si cela vous est arrivé, vous avez dû vous apercevoir que vous étiez toujours obligé de « faire semblant », n'est-ce pas ? Un vrai crève-cœur, pour beaucoup. Une aile brisée à cet oiseau merveilleux qu'est l'imagination d'un enfant. Mais supposez maintenant que de l'autre côté de l'arbre, vous vous soyez trouvé face à face, pour de bon, avec... disons un gnome, un dragon, ou une belle princesse... En fait, ce n'était pas tout à fait le cas pour moi. J'avais quatorze ans. J'étais déjà presque un homme. Mais là, dans le nid du monstre, le temps ne coulait plus comme avant. Toute ma vie intérieure — pensées, vision, ignorance, stupéfaction — était celle de quel-

qu'un qui n'aurait pas existé avant ce jour. En vérité, je crois que nous ne connaissons pas mieux hier que demain.

A présent, le monstre palpait ma chemise. « Toile ? » demanda-t-il. Je hochai la tête. « Beau. » Vous pensez ! Une vraie loque, crasseuse à souhait, que j'avais bien dû vingt fois recoudre moi-même. Mais il aimait ce mot : « beau », et je suppose qu'il avait pour lui une foule de sens auxquels ni vous ni moi n'aurions pensé. « Voir toi avant, » reprit-il. « Longtemps avant. »

Il voulait évidemment m'expliquer qu'il m'avait déjà épié en secret lors de mes précédentes escapades dans la montagne, du haut d'un arbre, ou tapi à l'abri d'un fourré. En aurais-je eu l'idée, je serais mort de peur. Mais à l'apprendre maintenant, après coup, je me sentais parfaitement nigaud. Moi et ma vue perçante, et mon flair, donc ! Avoir été si souvent observé sans que je m'en fusse douté le moins du monde !

Puis il me raconta sa vie. Je n'essaierai pas de vous rapporter ses paroles exactes, ce jargon impossible de mots à moitié mangés, ses interruptions quand il ne trouvait aucun terme pour s'expliquer. Du reste, je ne comprenais goutte à certaines phrases, malgré les questions maladroites que je lui posais, et qui restaient sans réponses.

Il était né quelque part au nord-est. Un geste vague dans la direction approximative. Là-bas. Ce n'était qu'une immense mer verte, du point élevé où nous nous trouvions. « Dormir dix nuits, » ajouta-t-il, mais allez donc savoir la distance qu'il pouvait parcourir en un jour à l'époque probable où il aurait quitté son lieu de naissance ! Sa mère, une femme de la campagne évidemment, l'avait mis au monde en secret, dans une grotte au milieu des bois. « Homme de ma mère mourir avant. » Là, je crois qu'il parlait de son père, ou plutôt, de l'homme qu'il aurait eu pour père s'il n'avait été procréé par un démon.

Pour me décrire sa mère, il ne trouvait que deux mots : « Grande, belle. » Mais d'après les récits entendus à l'auberge, je m'en faisais une idée plus précise. Ce devait être une de ces femmes vigoureuses, solidement bâties, capables de dissimuler leur état durant les premiers mois. La loi ordonne que toute grossesse reconnue soit signalée immédiatement, qu'aucune femme enceinte ne soit jamais laissée sans surveillance après le cinquième mois, et qu'un prêtre assiste à l'accouchement pour faire le nécessaire si l'être mis au monde est un monstre. Comment échappa-t-elle à tout cela,

je n'en ai pas la moindre idée. La mort du mari rendit peut-être les choses plus faciles. En fin de compte, elle mit son petit au monde, l'allaita et l'éleva jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, sans autre aide que celle d'une grande chienne.

Il s'agissait probablement d'un de ces molosses au pelage gris, dressés contre les loups, dont ont besoin les fermes situées en dehors des villages. La chienne veillait constamment sur le bébé lorsque sa mère ne pouvait rester avec lui. Gardienne, bonne et amie, elle fut tout cela pour l'enfant.

Sa mère lui apprit les quelques rudiments de langage qu'il pouvait retenir — encore étaient-ils maintenant très amoindris, après tant d'années au cours desquelles il n'avait parlé à âme qui vive. Mais surtout, elle lui fit comprendre qu'il était un être à part, qu'il serait obligé de rester toujours dans les bois et de fuir les humains, sans quoi ceux-ci le tueraient. Elle lui apprit à trouver sa subsistance dans ce cadre sauvage. Chasser, piéger, pister, faire la différence entre plantes comestibles et espèces vénéneuses. Et le plus important : se cacher. Puis, à une époque située entre sa huitième et sa dixième année, d'après ce que je crus comprendre, « elle plus venir ».

Longtemps, il l'attendit. La chienne resta, naturellement, chassant avec lui et pour lui, sans jamais le laisser s'aventurer hors de sa vue. Cela dura jusqu'au jour où, devenue vieille, mais encore fidèle, car telle est la nature de ces grands chiens gris, elle fut tuée en repoussant l'attaque d'un sanglier.

Après cela, il comprit ou pressentit que sa mère avait dû mourir elle aussi, et qu'il lui fallait s'en aller. Un besoin obscur, que le pauvre être était incapable d'expliquer. « Moi partir, obligé. » Et il fit ce voyage au cours duquel il dormit dix fois. J'essayai de le questionner sur le nombre d'années écoulées depuis lors. Mais le mot n'avait pour lui qu'une signification assez vague, et il n'avait jamais songé à tenir le compte des époques où les forêts deviennent plus froides sous les pluies hivernales. Si je calcule à peu près, je pense qu'il n'avait guère plus de vingt-cinq ans.

Durant son voyage, il avait été aperçu par un chasseur qui l'atteignit d'une flèche dans le dos et lâcha un chien après lui. « Moi tuer le chien, obligé. » Il leva ses mains, les doigts repliés contre la paume pour me montrer comment il avait fait. Une dure expérience, dont le souvenir lui était pénible. Une preuve justifiant l'enseignement de sa mère — que les chiens sont parfois aussi dangereux que les humains. « Alors, homme courir vers moi avec

bâton pointu. Homme beau. » Le mot, encore une fois. Et encore une fois ses doigts serrés, chassant la vie d'une gorge soudain présente à ses yeux. Puis il se mit à trembler et il se cacha le visage, mais je crois qu'il m'observait par une fente laissée entre ces mêmes doigts.

— « Je ne veux pas te tuer, » dis-je.

Quand ses mains retombèrent, je crus lui voir un air perplexe, comme si c'était une chose qu'il savait depuis le début, et sur laquelle je n'avais donc pas besoin d'insister.

— « Moi montrer toi chose belle, » continua-t-il gravement. Il se hissa hors du nid et commença à descendre de branche en branche. Je pris le même chemin mais, cette fois, nous atteignîmes directement le pied de l'arbre. Là, une sorte de dallage recouvrait le sol, formant un cercle dont la surface faisait à peu près un mètre tout autour, entre le tronc et la barrière inextricable que dressaient les ronces géantes. Une vraie petite forteresse. Les pierres utilisées avaient en gros les mêmes dimensions chacune (trente centimètres) et la plupart présentaient un côté plus mince, de sorte qu'elles s'imbriquaient comme des tuiles, et que les ronces ne risquaient pas de se forcer un chemin entre elles. Jamais la nature n'aurait pu faire un tel travail. L'auteur, je le connaissais, et je mesurais le labeur que cela représentait, les centaines de pierres qu'il avait fallu trouver, dans les dimensions et formes voulues, puis faire passer une à une par-dessus la barricade !

Il m'observait avec une insistance accrue, mais sa confiance n'était peut-être plus aussi grande. « Toi attendre ici. » Il passa derrière l'arbre, et j'entendis un bruit de pierres que l'on déplace précautionneusement. Son corps restait caché, mais je vis ses mains réapparaître sur la gauche et déposer une dalle grosse comme ma tête, une roche rougeâtre sur laquelle je remarquai la petite étincelle produite par un cristal de quartz. Sans la moindre intention mauvaise, simplement parce que je raisonnais comme tout le monde l'aurait fait, et non avec sa lenteur de pauvre esprit borné, je songeai que cette pierre facile à repérer devait indiquer une cache. Un instant plus tard, il me rejoignit. Il tenait un objet dont je n'ai jamais vu le pareil depuis, nulle part au monde.

Non, pas même à Nuin, la cité ancienne où j'ai séjourné plus tard, où j'ai appris à lire et à écrire. Où j'ai lu, sur les temps

lointains, plus de livres qu'il n'est bon pour un homme d'oser le faire.

Sur le moment, quand je vis cet objet qui brillait comme de l'or entre ses doigts noirs, je crus que c'était une trompe de chasse ou de cavalerie, ou ce genre d'instrument bon à vous écorcher les oreilles (on appelle ça des cornets) dont j'avais fait naguère la pénible expérience lorsque des baladins passant par Skoar nous donnaient leurs minables exhibitions sur la grand-place. En fait, il s'agissait de bien autre chose.

L'extrémité largement évasée, le tuyau qui présentait un double enroulement sur lui-même et deux sections droites entre cette corolle et l'embouchure, les trois chevilles mobiles dans leurs alvéoles, dont le travail sans bavures dénotait une perfection inégalable (je dis « cheville », mais ce mot ne convient pas tout à fait pour les décrire) — tout cela, et la dureté du métal contrastant avec la finesse de sa surface miroitante, en faisaient une chose que personne chez nous n'aurait pu fabriquer.

Les vieilles pièces de monnaie, les couteaux, les cuillers, les récipients qui ne rouillent pas, ces objets en métal magique des temps lointains, on les retrouve un peu partout sous le soc des charrues, même encore aujourd'hui. Je le sais. Si l'objet n'a rien de mystérieux, si l'usage auquel il était destiné paraît évident, celui qui l'a trouvé peut le garder. C'est du moins la coutume à Moha, sous réserve que l'intéressé puisse payer le prêtre qui aura prononcé les formules d'exorcisme contre les influences néfastes. Maman Robson possédait un objet de ce genre. Un récipient qui ressemblait à une marmite profonde de dix centimètres. Le métal était gris, léger et très dur en même temps, et ne prenait jamais une seule tache de rouille. C'était le grand-père de Maman Robson qui l'avait trouvé dans son champ, et il le lui avait offert pour son mariage. La bonne femme ne s'en servait pas, mais le sortait quelquefois de sa chambre pour le montrer aux voyageurs. Elle disait que sa mère, elle, y faisait cuire la soupe sans qu'il lui soit jamais arrivé le moindre mal. Alors le vieux Jon intervenait pour raconter comment le grand-père avait trouvé la marmite — et patati, et patata, à croire qu'il était derrière la charrue ce jour-là ! Et Maman Robson le lorgnait du coin de l'œil, sa longue figure morose exprimant l'opinion que ce n'était pas lui qui aurait jamais découvert ce genre d'objet, pas lui, non, qui faisait croire au miracle quand il décollait ses fesses du fauteuil pour se gratter ! Bref. Qui trouve garde. Mais s'il s'agit d'une chose dont personne ne voit

l'utilité possible (et il n'en manque pas, à ce qu'on dit) le prêtre va l'enfouir quelque part, là, suppose-t-on, où elle ne peut provoquer aucun dommage.

Malgré mon ignorance, et avant même que le monstre eut consenti à me l'abandonner, je sus que j'avais sous les yeux un objet venu du passé, un de ceux, peut-être, auxquels les hommes faisaient bien de ne jamais toucher. Ce n'est pas de l'or, évidemment, mais (je l'ai déjà dit) un métal des temps lointains qui n'a plus de nom aujourd'hui. De l'or, du vrai, j'en ai vu à Nuin. Il pèse beaucoup plus lourd et donne une impression totalement différente au toucher. Pourtant, je l'appelle toujours ma corne d'or, parce que je suis resté de longues années à le croire. Et si j'ai davantage d'expérience aujourd'hui, c'est quand même ce nom qui, sans raison définie, me semble seul lui convenir.

— « Chose homme de ma mère avant, » expliqua mon compagnon quand il consentit enfin à me la confier. Il ne semblait pas tranquille du tout, tandis que je la tournais et retournais machinalement, saisi d'une stupeur admirative où entrait de la crainte. La corne recueillait de la lumière dans cette jungle ombreuse et se transformait en soleil. « Elle apporter à moi. Moi petit. Elle dire moi garder. » Une ou deux fois il fit mine de me la reprendre, mais sans achever son geste, et j'étais bien trop captivé pour la lâcher. Un instant après, il me dit : « Toi souffler. » Donc, il savait au moins que c'était un instrument pour faire de la musique.

Je gonflai mes joues, soufflai — et rien ne se produisit. Le monstre éclata de rire. Oui, un vrai rire humain ! Il s'attendait à ma déconvenue. Il reprit vivement possession de la corne. « Maintenant moi souffler. » Ses pauvres lèvres minuscules disparurent presque dans l'embouchure et il fit quelque chose d'imprévu avec ses joues. Au lieu de les gonfler, il les contracta, à tel point, même, que son visage plat se creusa de rides. Alors, j'entendis la corne parler.

Une voix comme la sienne, il n'en existe pas. Avez-vous jamais vu une aiguille de glace fragmenter le soleil en mille pierres précieuses, et ne vous est-il pas arrivé, par une sorte de rêve éveillé, d'imaginer cette aiguille vous pénétrant jusqu'au cœur ? Aucune souffrance ne l'accompagne, mais une transfiguration qui fait que la lumière va vivre en vous et ne s'éteindra qu'avec vous, à l'heure de la mort... Eh ! oui, il est vain de vouloir... J'ai appris la musique, depuis mon enfance. Un peu. Beaucoup, si l'on considère la parcimonie avec laquelle elle est mesurée aux humains. Et j'en arrive

toujours à cette constatation : les mots ne vous communiqueront jamais ce que je sais. J'ai entendu jouer ces violes que l'on fabrique à Nuin, des instruments conçus, paraît-il, d'après un modèle des temps lointains. Des chanteurs, aussi — et quelques-uns, peu nombreux, avaient ces voix que les hommes prêtent aux anges. Mais une voix comme celle de ma corne d'or, je dis qu'il n'en existe pas. Et plus je vais, moins je me sens capable de vous expliquer la musique, sinon dans son propre langage. Les mots ? Pauvres mots, oui ! Sauriez-vous décrire les couleurs à un aveugle de naissance ? Ai-je compris l'océan avant le jour où je me suis trouvé sur une plage, avant le jour où j'ai vu de mes propres yeux l'azur et l'or du ciel, la blancheur de l'écume, le vert profond des vagues qui s'estompe progressivement jusqu'à l'horizon ? Aurais-je compris, sans les avoir jamais entendus, ces longs soupirs et ces bruits de tonnerre, et la joie des vagues roulant sur le sable, et la plainte du vent rasant leurs crêtes ?

La première note que le monstre produisit — une seule note, longue et grave, très douce d'abord, puis plus forte, puis douce à nouveau — souleva en moi l'incrédulité. Comme si, par une belle nuit chaude, le rideau de velours étoilé s'ouvrait soudain tout grand pour laisser apparaître... mais peut-on avoir la moindre idée de ce qu'on verrait ? Puis il enfonça une des chevilles, et ce fut une autre note. Une autre cheville — nouvelle note. Deux chevilles à la fois... Oh ! leur pureté, leur clarté, à mesure qu'elles s'amplifiaient et s'affaiblissaient avant de mourir ! Elles venaient une par une car, sans notions de mélodie, il ne pouvait songer à les combiner, et même, je doute fort qu'il se fût jamais avisé d'appuyer sur une autre cheville pendant qu'il soufflait. Malgré ma propre ignorance, je compris que ce pauvre être ne possédait rien de la chose qu'il tenait dans ses mains. Comment aurait-il pu ? « Chose homme de ma mère... » Son père en avait-il su davantage ? Cette merveille, ce miracle qui venait des temps lointains, où, dans quel champ l'avait-il trouvé ? Où l'avait-il caché ? Caché, certes, car imaginait-on un homme jouant de cette corne-là où d'autres pouvaient l'entendre, sans être aussitôt reconnu possesseur d'un instrument magique, amené devant les prêtres et les princes pour expliquer sa provenance et son usage, et obligé sans doute de l'abandonner à leur convoitise ? Une merveille, dont on avait tu l'existence pour en faire le jouet d'un enfant-monstre vivant hors la loi dans les montagnes...

— « Elle dire moi garder. Bon ? »

— « Bon. Oh ! oui, bon. »

— « Toi souffler maintenant ? » Il me demandait cela sans trop d'enthousiasme.

— « Je n'ose pas. »

Ce qui le rasséréna aussitôt. Il gloussa et partit en clopinant derrière l'arbre, la corne serrée contre lui. Je restai sur place à l'attendre. Un feu intérieur me brûlait, et la seconde d'après, j'étais glacé. Je ne quittai pas des yeux la dalle rouge jusqu'au moment où ses mains la saisirent, puis j'entendis le bruit sec quand elle reprit sa place habituelle. Et je compris qu'il fallait que la corne d'or m'appartienne.

Il le fallait.

Il souriait, se frottait les lèvres, délivré de toute inquiétude pour son trésor, alors que moi, je n'avais plus que cette idée en tête. Pourtant, un souci de précaution dont je mesure la bassesse me fit m'abstenir de lui en parler davantage. Et il y avait encore de la bassesse, du calcul, dans les marques d'amitié que je lui prodiguai. Presque certain de ce que je voulais faire, poussé en quelque sorte par une force indépendante de moi (vous voyez où je me cherchais des excuses) je sus jouer mon rôle. Je riais, j'approuvais de la tête, j'imitais ses propres gloussements, je regardais partout avec admiration, comme si ce nid avait été la merveille des merveilles, tandis que j'imaginais le moyen d'accéder à la surface dallée en son absence.

Il est une chose, cependant, une seule, pour laquelle je prétends m'accorder un peu d'honneur. Je n'envisageais plus de le tuer. Certes, l'idée était toujours là. Elle s'imposait encore par moments avec une insistance pénible, quand le pauvre être confiant me tournait le dos ou regardait ailleurs. Je songeais alors à la détente rapide de mon bras, à la vitesse que j'atteignais à la course, aux louanges que je recevrais pour avoir abattu un monstre. Mais je comprenais peut-être déjà, plus ou moins consciemment, qu'il n'y avait pas en moi cette prédisposition à supprimer une autre vie, sinon pour manger ou par souci de légitime défense. Je ne l'ai du moins jamais fait, et rares sont les fois où la tentation m'en a pris, au cours de mes voyages. Bref, je me refusai à le tuer, et non pas seulement par couardise. Prenez-le pour ce que ça vaut, mais c'est ma petite part de vertu.

Tout de même, je ne me sens pas le cœur léger à l'idée des

deux ou trois pages qui vont suivre. Je pourrais tout changer, imaginer une autre fin à mon récit. Comment sauriez-vous la différence ? N'importe qui peut mentir sur son propre compte. Nous le faisons tous, tous les jours, essayant ainsi d'offrir au monde une image dont les laideurs sont soigneusement effacées. Mais là, je ne déguiserai pas la vérité. L'avouer dans ces lignes, purement et simplement, c'est pour moi comme si vous preniez ces laideurs à votre compte. Je ne me représenterai donc pas sous les traits d'un saint, d'un héros ou d'un sage. Dites-le vous bien, mes amis : en beaucoup d'occasions, je me suis comporté presque aussi mal que vous. Ni plus ni moins.

Nous grimpâmes de nouveau dans le tulipier, et il me vint une idée ingénieuse. Je lui demandai où il trouvait de l'eau.

Son bras indiqua un point éloigné dans la jungle. « Eau boire ? Moi montrer. »

— « Pour boire... et aussi pour me laver. » Ce disant, j'espérais bien l'intéresser à quelque chose de tout nouveau. Pas bête, hein ? Si jamais il mordait à l'idée de se laver, il en avait pour un certain temps. « Bon, se laver, » continuai-je, et je passai ma main sur mes bras et ma figure qui, justement, se trouvaient à peu près nets. « Dans l'eau, la saleté s'en va. Bon, très bon, se laver. »

Je pense qu'il avait dû connaître ce mot autrefois, bien que ce ne fût évidemment pas un de ses préférés. Il lui consacra néanmoins tous ses efforts de raisonnement, ne perdant pas un seul de mes gestes et marmottant des choses inintelligibles. Puis il regarda sa propre peau, ou ce qu'on en voyait à travers la couche de crasse, et tout à coup, ce fut pour lui l'illumination. « Laver ! » cria-t-il, et il se mit à glousser, au point que la bave lui coula de la bouche. « Laver ! Moi laver tout, être comme toi ! »

Etre comme moi... J'eus la pudeur de ne pas me sentir fier. Il s'imaginait, j'en suis sûr, que je connaissais une façon magique d'utiliser l'eau pour lui ôter sa laideur et le transformer en « homme-beau ». Or, je ne voulais pas du tout lui faire croire cela, mais je ne voyais pas comment le ramener à une autre idée.

Et il ne voulait pas attendre ! Il me poussa littéralement tout le long de son chemin de lianes et m'entraîna à travers la jungle. Cette fois, il marcha à mes côtés, au lieu de se balancer d'arbre en arbre. Je suppose qu'il ne voulait plus me lâcher d'un centimètre pour mieux me rappeler, par ses sourires et ses gloussements, notre merveilleux projet.

Nous descendîmes presque tout le temps, comme je l'avais prévu. Ce fut pour moi une progression pénible, jusqu'au moment où il me fit suivre une piste de cerf qui sortait peu à peu de la jungle. Nous trouvâmes bientôt une végétation plus clairsemée, ce qui me convenait à merveille. Je voulais mettre une grande distance entre lui et le tulipier, la plus grande possible. Moins d'arbres, plus de lianes pendantes, un terrain suffisamment dégagé, tout cela était parfait. Je pourrais filer comme un oiseau dans le vent. Nous étions déjà assez loin, quand nous tombâmes sur le ruisseau auquel il avait pensé, et nous couvrîmes encore une bonne traite avant de choisir un bassin dont la largeur et la profondeur permettaient à un homme de se baigner. Un endroit délicieux où l'eau claire chantonnait sous le soleil filtrant à travers les feuilles. Nous examinâmes les traces laissées par les bêtes qui venaient y boire. Aucune n'était inquiétante. Cerf, daim, renard, porc-épic, singe, mais pas de grands carnivores. J'ôtai mes hardes et me glissai dans l'eau. Il m'observait avec une expression apeurée. Il semblait difficilement croire qu'une telle chose fût possible.

Je l'encourageai du geste et de la parole, faisant mine de me frotter pour lui montrer comment il fallait s'y prendre. Il se décida enfin. Progressivement, un pied devant l'autre. Nulle part, la profondeur du bassin n'excédait un mètre. Je suis heureux de me rappeler que je ne cherchai pas à le faire nager : avec ses moignons de jambes, il se serait probablement noyé. Au contraire, je lui fis voir qu'il pouvait marcher ou rester debout dans l'eau tout en gardant la tête émergée. Il me rejoignit et commença à y prendre goût.

Je barbotais autour de lui, dévoré d'impatience. Quand je fus sûr que l'eau lui plaisait vraiment et qu'il voulait pour de bon se laver — cette chose merveilleuse ! — j'affectai de paraître inquiet en regardant tout à coup le soleil. Il comprit que je songeais à l'heure, au soir qui approchait. « Je suis obligé de partir, » dis-je. « Reste, toi, tu finiras de te laver. Moi, il faut que je me dépêche. »

Cette perspective ne sembla pas lui plaire. En me voyant remonter sur la berge il voulut d'abord me suivre, piétinant lourdement dans l'eau où ses gestes demeuraient maladroits. « Non, » insistai-je. « Finis de te laver. » Je montrai la crasse qui recouvrait encore son dos et fis le geste de m'asperger à deux mains. « Saleté, chose mauvaise. Laver bon, très bon. Toi finir laver. Moi revenir ensuite. »

— « Moi finir laver, et alors moi être... »

— « Finir laver, » coupai-je, de sorte que je n'ai jamais su (d'ailleurs, je ne voulais pas le savoir) s'il s'imaginait vraiment se transformer en « homme-beau ». « Soleil descendre. Moi obligé partir maintenant. »

— « Toi aller fumées, gros bâtons plantés ? » Il voulait dire Skoar et sa palissade.

— « Oui. » De mon ton le plus naturel, le plus amical (et le plus fourbe aussi), je répétai : « Moi revenir. »

J'ignore s'il me suivit des yeux tant que je n'eus pas disparu. Il m'aurait été impossible de regarder une seule fois en arrière. Je courais, comme je n'avais jamais couru de ma vie, sans perdre la bonne direction, me rappelant instinctivement les repères successifs. On aurait dit que j'étais tiré par une chaîne dont les maillons me reliaient à la corne d'or.

Je trouvai du premier coup la dalle rouge. La corne était là, dans sa cache, enveloppée de mousse grise qui ressemblait à un tissu grossier. Un simple coup d'œil — ne pas m'attarder trop longtemps — et je la fourrai telle quelle dans mon sac. L'instant d'après je réescaladais le tronc, passais au-dessus des ronces, me laissais glisser par la grosse liane et disparaissais. Même s'il m'avait suivi en allant le plus vite possible (et je suis sûr qu'il ne l'a pas fait) je serais depuis longtemps sur mon chemin de retour avant qu'il aperçoive seulement le tulipier. Ah ! pour ça, j'avais bien joué !

Et cependant je continuais à courir, moi qui n'avais plus rien à craindre de lui. Toujours plus vite, comme une bête traquée, sans observer la moindre précaution. Le loup ou le tigre aurait eu la partie belle avec moi. Mais il faut être vivant, bien vivant, pour tracer des mots sur le papier : vous voyez donc que je suis toujours de ce monde. Cette hâte qui me talonnait, je n'y échappai que lorsque j'eus atteint le versant est, franchi l'appui rocheux par où l'on accédait à ma caverne et aperçu au loin les clochers de Skoar. Alors je m'effondrai hors d'haleine sur un arbre abattu.

Un élancement atroce, au-dessus de la ceinture... J'ouvris ma chemise. La peau était toute rouge et je vis la marque laissée par la morsure. A un moment donné, durant ma fuite insensée, j'avais dû traverser la toile d'une araignée noire. Sans même que je m'en rende compte. Ce n'était pas mortel. Une fois déjà, j'avais été mordu au bras. Les milliers d'aiguilles m'entraient dans les chairs et mon ventre me faisait affreusement mal. Je savais que je ne dormirais guère cette nuit-là. Le lendemain, les élancements feraient

place à de fortes démangeaisons pendant quelques heures, puis ce serait fini.

Dormir... Et soudain, comme si quelqu'un avait exprimé cette pensée à haute voix pour m'en poignarder, je me demandai quand je retrouverais jamais un sommeil sans cauchemar.

Mes mains tremblaient pour sortir la corne du sac et ôter la mousse qui l'enveloppait. Oh ! la splendeur lumineuse, l'éclat rayonnant du métal ! Le soleil qui baignait les bois se déversait en lui, et c'était déjà comme une musique silencieuse. Et la corne m'appartenait. N'était-elle pas maintenant bien à moi ?

Frémissant de tout mon être, j'appuyai l'embouchure contre mes lèvres. Je fus stupéfié (et je le suis toujours) de la facilité avec laquelle l'instrument trouvait appui contre ma poitrine, tandis que ma main droite, sans l'aide de la pensée, effleurait les chevilles l'une après l'autre. Faut-il supposer que le fabricant de l'objet merveilleux avait laissé jadis en lui un pouvoir magique grâce auquel, malgré tant d'années écoulées depuis les temps lointains, tout possesseur de la corne trouvait immédiatement les gestes nécessaires ?... Mais non, trêve de sottises ! Il avait tout bonnement tenu compte de la forme du corps humain, comme un coutelier façonnant le manche destiné à une lame d'après les dimensions de la paume et des doigts. Et pourtant... L'idée même d'observer pour établir des rapports, mais aussi de rêver dans l'impossible jusqu'à ce que l'impossible se change en réalité palpable — n'est-ce pas déjà de la magie ? Et beaucoup d'entre nous ne seraient-ils pas, précisément, des magiciens sans le savoir ? En tout cas, c'est une supposition que vous êtes libre de rejeter.

Je n'osais toujours pas souffler. Quand je le fis, ce fut presque malgré moi. Je ne gonflai ni ne crispai mes joues, me bornant à expirer l'air doucement. Soudain, par pur hasard je pense, mes lèvres se tendirent d'une façon qui se trouva être la bonne. Et la corne me parla.

Elle était bien à moi.

Une seule note. Bien faible, si léger avait été mon souffle. Mais une note claire, parfaite. Le soleil et ses reflets traduits en un son, et je compris alors que les bois recélaient une musique à laquelle ni le monstre, ni personne peut-être depuis les temps lointains, n'avait jamais songé. Personne, non, jusqu'à ce qu'elle vienne entre mes mains. Et j'avais beau être là, douloureux, misérable,

je savais que ce serait à moi de révéler cette musique, ou de mourir.

Je connus un instant de peur animale. Si faible qu'elle eût été, la note produite avait peut-être le pouvoir magique de se faire entendre jusque sur l'autre versant de la montagne, là où son légitime possesseur... ?

Mais le légitime possesseur, maintenant, c'était moi. C'était à moi qu'elle appartenait.

Je la remis dans le sac et commençai à descendre vers Skoar. Les effets de la morsure se traduisaient par des vertiges accompagnés d'une légère fièvre. Le moment vint où je dus même m'arrêter pour vomir. Tout fut noir autour de moi. N'importe quelle bête carnassière aurait pu m'attaquer sans le moindre risque. Cette faiblesse passée, je continuai tant bien que mal. Je ne refis halte qu'en vue de l'orée des bois, à cent mètres à peine de la palissade. Je me terrai parmi les broussailles. Je restais suffisamment lucide pour comprendre qu'il fallait attendre la nuit et l'heure où les hommes de guet iraient souper.

Pour moi, ce fut abominable. J'étais là, à croupetons, la corne serrée contre mon ventre que des lances de feu transperçaient. Deux fois encore, je vomis. Mais le plus terrible, c'était de ne pouvoir échapper au souvenir du monstre, de son amitié, de ses gestes, de ses rires humains, car je commençais à me demander quelle espèce d'être, moi, j'étais.

Il existe, dit-on, des hommes dont seul le cerveau est monstrueux. Ce sont les pires de tous, car ils naissent et grandissent sous un aspect parfaitement normal. Personne ne peut soupçonner en eux une origine démoniaque avant qu'ils atteignent l'âge adulte. Leur cerveau subit alors une transformation qu'on appelle folie. Les uns hurlent, mordent comme des bêtes sauvages, d'autres ne se souviennent plus ni de leur nom ni de leur famille, d'autres encore s'imaginent voir ou entendre des choses effrayantes. A la fin, quand la preuve est faite qu'ils ont été procréés par des forces impures, ils sont abandonnés à la décision des prêtres. Et si j'allais, moi... ?

Je me cabrai. Je n'aurais pas pu continuer. Mais la chose resta embusquée tout au fond de ma conscience, telle un grand loup noir à l'affût.

Minutes abominables, oui. Et aussi, peut-être, minutes durant lesquelles je me transformais déjà en homme.

La morsure de l'araignée se faisait encore cruellement sentir quand l'obscurité fut suffisante pour que je puisse me risquer. Je n'ai qu'un souvenir confus de la peine que j'eus, avec mon ventre tuméfié, à franchir la palissade. Le sommet atteint, je fus obligé de rester pendu à bout de bras, dissimulé derrière les pointes noircies, le temps de laisser passer un guetteur faisant sa ronde — et l'envoyer à tous les diables quand il rencontra presque aussitôt un autre guetteur avec lequel il bavarda cinq minutes. Mais tout cela prit fin. Je me retrouvai du bon côté de l'enceinte ; mon précieux fardeau intact, et je n'eus pas grand mal à regagner l'auberge du vieux Jon en rasant les murs.

Je vis la fenêtre d'Emmia éclairée. Ce n'était pourtant pas l'heure tardive à laquelle elle se couchait d'habitude, et quand je me faufilai sur la pointe des pieds dans l'écurie, je l'aperçus devant moi, en train de faire mon travail à la lueur d'une lanterne. Elle venait de donner à boire aux mules. Elle se retourna aussitôt pour m'avertir, un doigt sur les lèvres. « Ils croient que je suis dans ma chambre. Et c'est la dernière fois que je me charge de cacher tes escapades, Davy, je le jure. Ah ! ça, est-ce que vous ne feriez plus partie de cette maison, monsieur l'indépendant ? » Je ne trouvai rien à répondre. Il me fallait déjà tout mon courage pour affronter ses yeux et garder bonne figure en posant mon sac sur le sol. Mais le mouvement d'épaules que je fis déboutonna ma chemise, et même dans la faible clarté de la lanterne, elle vit la tache rouge au-dessus de ma ceinture. « Oh ! Davy, que t'est-il arrivé ? » Elle lâchait le seau pour se précipiter vers moi, oubliant ses griefs et ne songeant plus qu'à me réconforter. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Une araignée noire... »

— « Davy ! Tu vois, espèce de bouge-tout-le-temps, avec ta façon d'aller courir dans les endroits où il y a ces affreuses bêtes ? Je te jure que si tu n'étais plus d'âge à recevoir une bonne fessée... » Et ainsi de suite... le genre de gronderies maternelles dont l'apparente sévérité n'a jamais trompé personne.

— « Je ne voulais pas couper au travail, Emmia. J'ai cru que c'était mon jour de... »

— « Ah ! non, Davy, pas avec moi ! Tu n'as rien cru du tout ! Mais ça va bien, j'ai accepté de cacher ton escapade et je ne dirai rien, seulement, pas de danger qu'on m'y reprenne, tu entends ? Tu as de la chance que c'était vendredi, que personne n'ait eu

besoin de toi dans la journée. Maintenant, tu vas monter tout de suite te coucher. Je t'apporterai un cataplasme de feuilles de menthe pour cette vilaine morsure. Vrai ! Quand on pense où tu vas te fourrer ! Tiens, prends ma lanterne, je n'en ai plus besoin. Et puis... »

— « D'accord, » dis-je. Elle était comme ça, Emmia. La gentillesse même, mais si on voulait placer un mot, il fallait faire vite ! Je voulus ramasser mon sac sans qu'elle le voie, mais elle n'avait pas les yeux dans sa poche, et le poids de la corne me gênait.

— « Bonté divine ! Qu'est-ce que tu ramènes là, Davy ? »

— « Rien. »

— « Rien ! Alors que ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! Ecoute, Davy, si tu as pris quelque chose qui... »

— « Je te dis que ce n'est rien ! » hurlai-je. Et je courus vers l'échelle de la soupente. « Puisque tu veux savoir, c'est un morceau de bois que j'ai ramassé... un bois qu'on ne trouve pas partout, et je vais le sculpter pour... pour ta fête. Là, tu le sauras, maintenant. »

— « Davy ! Petit fripon ! » Et la voilà qui me rejoint toute bouleversée au pied de l'échelle. J'eus le temps de rejeter le sac derrière moi avant le premier baiser. Un baiser qui se posa, non sur ma bouche comme je l'aurais voulu, parce que j'avais instinctivement courbé la tête, mais tout de même sur mon front. Et puis enfin, c'était un baiser, bien qu'il y ait une notable différence de signification entre « petit fripon » et « fripon » tout court. « Pardon, Davy ! Tiens, tu vois, je te demande pardon ! Ça me va bien, de ronchonner pendant que cette morsure te fait si mal. Davy... ? » Je levai les yeux et elle m'embrassa de nouveau. En plein sur la bouche, cette fois.

Quand j'essayai de la serrer entre mes bras, elle s'écarta brusquement. Elle me regardait avec des yeux tout brouillés. Elle semblait sidérée, comme si elle n'avait jamais songé à pareille chose. « Oh ! Davy... » On aurait dit qu'elle sortait d'un rêve. « Mon petit Davy... » Mais elle se ressaisit. « Au lit, maintenant. Je t'apporterai le cataplasme dès que j'aurai pu le préparer et m'esquiver sans éveiller l'attention. Ce n'est pas l'heure pour moi d'être ici, tu le sais. »

J'atteignis péniblement la soupente. Je pensais aux autres choses qu'Emmia allait m'apporter en haut de cette échelle. J'avais peine encore à y croire, et cependant mon cœur battait pour d'au-

tres raisons que les effets de la morsure et le souvenir de ce que j'avais osé faire à un ami.

Je cachai le sac dans le foin, près de ma paillasse, sans avoir le goût de fignoler, car les vertiges provoqués par la morsure de l'araignée avaient augmenté. Du reste, je souhaitais plus ou moins montrer cette corne à quelqu'un et lui raconter mon aventure. Et qui choisir, sinon Emmia ? Parmi les garçons que je connaissais dans le quartier sud (je ne faisais partie d'aucune bande, donc ils étaient peu nombreux) il n'y en avait pas un, à mon avis, qui pouvait comprendre ou simplement garder le silence. Je serais traité de capon pour n'avoir pas tué le monstre, et de mauvais citoyen pour ne pas le signaler...

Un froid glacial me pénétra lorsque je quittai mes hardes. Je remis ma chemise avant de me glisser sous l'unique couverture, après quoi, il y eut une sorte de grand vide. Je divaguais pour de bon. Puis je me souviens que j'essayais de replier la couverture en deux afin d'avoir plus chaud, mais je ne réussissais qu'à la bouchonner. A cet instant, une seconde couverture fut jetée sur moi. Emmia avait fait si peu de bruit en arrivant, que je n'avais rien entendu. Une couverture de belle laine fine, qui sentait bon. Une couverture qu'elle avait prise dans son propre lit, pour moi qui n'étais qu'un petit valet crasseux, et un voleur. « Emmia... »

— « Chut ! Tu as un peu de fièvre, Davy. Allons, tu vas te tenir bien tranquille pour que je puisse te mettre le cataplasme, n'est-ce pas ? » Oh ! non, je n'allais certes pas me débattre, ni empêcher ses mains aux gestes si doux d'appuyer sur ma peau douloureuse le linge dans lequel elle avait mis les feuilles de menthe dont je sentis tout de suite l'effet rafraîchissant. « De quoi parlais-tu, Davy ? J'ai compris quelques mots au sujet d'un endroit où le soleil se lève... mais tu sais, maintenant, on n'est que le soir... » Elle me borda jusqu'au menton et m'obligea à rentrer mes bras. Je la laissais faire, comme un bébé dans son berceau. « Après, tu as parlé de voyages, et toujours dans des pays où le soleil se lève... et de choses qui ne voulaient rien dire. Ce soir, tu as vraiment la tête folle, Davy. Tu ferais mieux de dormir. »

Je répondis : « Et si, précisément, un homme voulait aller jusque là-bas, où le soleil se lève, pour se rendre compte par lui-même ? » Oui, j'avais peut-être la tête folle, mais mes idées s'éclaircissaient. Je savais où j'étais, et je savais aussi que je voulais dire et deman-

der une foule de choses. « Tu vas plus souvent que moi à l'église, Emmia... enfin, je crois que tu ne manques jamais... Alors, y a-t-il un commandement qui défend aux hommes de voyager, de chercher d'autres pays, tu comprends ? De partir sur la mer, loin, très loin ? » Je pense que je continuai longtemps de la sorte.

Ce n'était pas bien dangereux. Emmia mit presque tout sur le compte de la fièvre (dont je ne me ressentais plus, à présent) et pour le reste, elle y voyait ce besoin d'escapades propres à tous les garçons. Elle était à côté de ma paillasse, la main posée sur la couverture à hauteur de ma poitrine, et me répondait de temps en temps par de petites phrases comme celle-ci : « Pour ça, tu as raison, Davy. » Ou encore : « Ce doit être agréable, de voyager... Moi, j'ai toujours regretté... »

Je me trouvais beaucoup mieux rien que de parler. Quand j'eus fini, la fièvre provoquée par le venin m'avait abandonné. Restait l'autre, celle que je comprenais passablement bien malgré mon jeune âge — assez, du moins, pour me rendre compte que quelque chose n'était pas normal.

Je savais ce que les hommes font avec les femmes. Aucun gamin du quartier sud n'ignore ces détails. Et c'était cela que je désirais faire avec Emmia. Elle le savait tout comme moi, et ne s'en formalisait pas. Mon malaise venait d'ailleurs, de la peur que j'éprouvais. Une peur glacée. Pas à cause d'Emmia, bien sûr. Qui aurait eu peur d'Emmia, dont la douceur évoquait certains soirs de printemps et dont les joues, éclairées par la faible lumière de la lanterne, prenaient une teinte rose ? « As-tu assez chaud maintenant, Davy ? »

— « J'ai chaud, oui. Je voudrais... je voudrais... »

— « Quoi donc, Davy ? »

— « Je voudrais que tu restes toujours avec moi. »

Si prompt fut son mouvement que je la trouvai soudain allongée à mes côtés, les couvertures entre nous deux. Elle pesait sur mon bras droit, ce qui m'empêcha de le glisser autour d'elle, et quand je voulus essayer avec l'autre, elle me retint un moment le poignet. Mais ses lèvres vinrent caresser mon front et je l'entendis respirer à grands coups. « Davy, fripon, je ne devrais pas... non, je ne devrais pas faire cela. Petit Davy... » Elle lâcha mon poignet. Nos mains étaient libres, à présent, mais les miennes n'osaient tenter un seul geste. Les siennes, oui. Elles glissaient sur la couverture, s'arrêtaient çà et là en un contact léger dont je sentais la tiédeur.

Et il n'y eut rien de plus. Je savais pourtant ce qui aurait dû

arriver. C'était presque comme si un témoin caché dans l'ombre ne cessait de me chuchoter : « Moi montrer toi choses belles. »

Et je pensai avec effroi : pourvu qu'elle ne roule pas dans le foin, la corne est là, juste derrière elle... et si Maman Robson, ou Judd, ou le vieux Jon allait... ?

Elle se redressa brusquement, chassant un fétu pris dans ses cheveux. Elle semblait irritée, mais pas à mon égard. « Excuse-moi, Davy. Je me suis comportée comme une sotte. »

— « Nous n'avons rien fait, fri... »

— « Oui ? »

— « Nous n'avons rien fait, friponne. »

— « Il ne faut pas m'appeler ainsi. Tout est de ma faute, tu vois. »

— « Mais nous n'avons rien fait. »

— « Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

— « C'est moi qui l'ai voulu. »

— « Je sais, mais... Non, n'y pensons plus. Il le faut. » Sa voix était changée, plus forte et trop calme, avec une ombre de crainte. « Ils seraient tous contre nous. »

— « Fuyons, tous les deux. »

— « Alors, là, on peut vraiment dire que tu perds le sens. » Mais elle n'avait pas ri. Au contraire, elle resta assise à côté de moi, sa robe sagement tirée sur les genoux, et me raisonnant avec douceur et fermeté à la fois. J'étais un bon garçon que tout le monde aimait bien (abstraction faite de mes manières de sauvage) un garçon qui deviendrait un homme courageux et travailleur. Seulement il fallait que je fasse mes preuves, que je comprenne qu'un homme ne peut pas tout le temps s'amuser, agir à sa guise. Il faut peiner, prendre conscience de ses responsabilités, tenir compte de ce que l'on vous dit (et là, pas seulement les prêtres, mais tous ceux dont la vie et les actes sont dignes d'exemple) bref, faire les choses comme elles doivent être faites sans courir continuellement par monts et par vaux. Il fallait que je termine d'abord mon temps d'engagement, que je me fasse quelques économies. Une fois libre, je pourrais devenir apprenti, choisir un bon métier. Aubergiste, par exemple. Et un jour... oui, un jour, peut-être... Mais dans l'immédiat, pourquoi ne m'imposerais-je pas quelque chose de difficile, une tâche, une vraie, qui me permettrait de faire mes preuves, et à laquelle je m'astreindrais sans chercher à biaiser ?

— « Une tâche comme quoi, par exemple ? »

— « Comme... Ma foi, je ne sais pas au juste, Davy. Ce serait

à toi de choisir. Il faudrait quelque chose... tu comprends, quelque chose de difficile sans être impossible, et qui demande du courage — et de l'honnêteté, bien sûr. Alors, je pourrai être fière de toi. Je sens que j'ai raison, Davy, tu verras. Maintenant, je vais te souhaiter bonne nuit et tu vas t'endormir tout de suite, n'est-ce pas ? Et il ne sera plus question de rien demain matin. Je ne suis pas venue ici ce soir, compris ? Tu es resté toute la journée à l'écurie, où tu t'es occupé des bêtes. » Elle prit la lanterne. « Bonne nuit, Davy. »

— « Bonne nuit, » murmurai-je. J'aurais pu essayer d'obtenir un autre baiser. Au lieu de cela, je demeurai sans bouger, comme un gosse, à me demander si elle allait m'embrasser, ce qu'elle ne fit pas. Elle posa la lanterne au bord de la trappe, souffla la bougie et disparut.

Après avoir dormi, je me réveillai dans un lieu où régnaient les épaisses ténèbres de l'horreur. La soupente... Le cauchemar m'abandonnait progressivement, mais une partie de moi-même fuyait toujours, se traînant sur des jambes aux muscles noués, à travers une maison qui aurait pu être l'auberge s'il n'avait fallu passer par une suite interminable de pièces désertes. Le loup était là, à me suivre. Il n'allait pas plus vite que moi. Il avait le temps, et ses reniflements produisaient un bruit semblable à un chuchotement, toujours le même : « Regarde-moi... regarde-moi... regarde-moi... » Mais je savais que si je tournais la tête, il allait me sauter dessus. Je fuyais donc, ouvrant d'autres portes, me trouvant à chaque fois dans une nouvelle pièce sans fenêtres, sans ouverture pour laisser passer le soleil. Aucune n'avait de serrure. Quand je m'arrêtais, le dos appuyé à un battant, je l'entendais gratter. « Regarde-moi... regarde-moi... » Il l'ouvrait dès que je n'étais plus là pour m'y opposer. Il fallait que je continue jusqu'à une autre porte, puis une autre... Dès que je fus entièrement réveillé, que je sentis le contact rugueux de la paillasse, ce fut ma propre voix qui marmotta des paroles entrecoupées. « Je ne suis pas un monstre... Je le prouverai... Oui, je le prouverai ! »

Et je vous prie de croire que je sus me ressaisir. Le temps que je retrouve le courage de chercher à tâtons la lanterne et mon briquet, je n'avais déjà plus besoin de lumière. C'était ma vieille soupente de toujours. Il y avait même un rayon de lune qui se glissait par la lucarne. J'essuyai la sueur dont j'étais inondé (avec

la couverture d'Emmia, mais je m'en aperçus trop tard) et me mis à réfléchir.

Quelque chose de difficile qui demande du courage, de l'honnêteté... Je n'eus pas à m'interroger longtemps. Je ne pourrais pas en parler à Emmia, mais cela ne m'inquiétait guère, vu que certains détails ne lui auraient pas semblé très clairs. Je compris, à ce moment, qu'il y aurait toujours beaucoup de choses dont je garderais le secret vis-à-vis d'elle...

Le rectangle éclairé par la lune se changeait peu à peu en une toile grisâtre. Je me trouvais prêt, tout habillé, le sac contenant la corne accroché sur mon dos. La morsure de l'araignée n'était plus qu'un mauvais souvenir. Seule subsistait une démangeaison dont la sensation agaçante diminuait progressivement.

Je sortis de l'auberge alors qu'il faisait encore très sombre dans les rues, et le ciel suffisait tout juste à m'éclairer quand j'abordai les premières pentes. J'allai lentement, mais je fus rendu devant ma caverne (je n'y pénétrai pas, pas même pour voir si les fourmis avaient ou non épargné le lard) au moment où les premières lueurs pointaient à l'horizon, m'avertissant que le soleil paraîtrait bientôt. Pourtant, trente ou quarante minutes plus tard, je ne le vis pas se lever. Je traversais alors la région des grands arbres où, la veille, j'aurais pu abattre le monstre. Où je l'aurais tué, oui, si j'avais été de ceux qui tuent.

Et puis, une fois engagé dans les fourrés, parmi les lianes étrangleuses, je sentis une odeur inquiétante. L'odeur du loup.

Mon poignard bien en main, l'échine glacée, c'était cependant la colère, plus qu'autre chose, qui me poussait de l'avant. Fureur de songer que je puisse être arrêté ou menacé par un danger n'ayant aucun rapport (me disais-je) avec le but de ma randonnée. Pas un instant je ne m'arrêtai. Je restai simplement sur le qui-vive, car personne, je le vis bien durant ces longues minutes, n'accepte jamais tout à fait de risquer la mort. Ce fut comme cela jusqu'à la barrière dressée par les ronces géantes.

J'aperçus immédiatement le loup noir, sous les lianes qui pendaient du tulipier. Il était mort. Je m'approchai et le mesurai à l'aide de mon poignard. Un mètre quatre-vingts, du museau à la queue. Une femelle aux poils noirâtres, couverte de cicatrices. Le cou brisé. Vous ne me croyez pas ? J'en ai eu la preuve, moi qui écris ces lignes, quand j'ai soulevé la tête inerte — et vous, vous n'avez pas vu mon monstre des montagnes, ni ses bras. Mais le

sang répandu sur le sol, les traînées sombres maculant les lianes, ne provenaient pas de l'animal.

Le cadavre commençait à se raidir. Tout avait dû se passer la veille, peut-être quand le solitaire revenait du vallon. Peut-être prenait-il moins garde que d'habitude, déçu de ne pas s'être déjà transformé en « homme-beau » ?

Je me débarrassai de mon sac pour escalader le tulipier. J'appelai. Plusieurs fois. Je me rendais compte soudain que je n'avais aucun nom à lui donner. « Ami ? Tu es là ? Je viens, ami. Je te rapporte quelque chose. » Il ne répondait pas. Je sus vite pourquoi, avant même que j'aie atteint la branche et regardé à l'intérieur du nid. Les fourmis étaient déjà au travail. « Je te l'ai rapportée, tu vois, » murmurai-je. « Je te l'avais volée, ami, mais je te la rapporte. »

Et d'autres mots encore, dont je ne me souviens pas. Des mots auxquels nul ne pouvait répondre.

Je rebroussai chemin jusqu'à la caverne, avec ma corne d'or. La journée passa. Je restai la plupart du temps sans songer à rien, mais il y eut des moments où les pensées m'assaillaient. J'imaginais les grands navires qui cinglent de Levannon par le nord et mettent ensuite cap à l'est — vers les hâvres de Nuin, certes, mais aussi vers l'horizon où chaque jour le ciel s'embrase. Je n'irais pas à Levannon monté sur un cheval rouan, avec l'argent de la riche famille Kurin et trois hommes pour m'escorter, ni de jeune servante pour bassiner mon lit tout au cours du voyage. Mais je partirais.

L'après-midi, étendu sur mon appui rocheux en plein soleil, je pris la corne d'or et elle me livra un peu de son mystère. Pas grand-chose. Tout de même, je découvris plusieurs notes que le monstre ne m'avait point fait entendre. Alors, quand toute crainte m'eut abandonné, la montagne entière résonna. C'était une voix plus pure, plus claire que celle que l'on prête aux anges. Et cette voix m'appartenait.

Le soir venu, j'agis comme mon pauvre monstre l'aurait fait naguère. J'escaladai la falaise. Très loin au-dessus de ma caverne, je creusai un trou. J'y laissai la corne d'or, prenant soin d'effacer toute trace, ne gardant d'autres repères que ceux inscrits dans ma mémoire. Mon sac restait là, lui aussi. Il enveloppait la corne et la mousse qui la protégeait, car je savais que je reviendrais bientôt les chercher. Dans l'intervalle, j'avais autre chose à faire.

J'attendis longtemps avant de franchir la palissade. Il était plus de minuit quand je traversai la ville pour regagner l'auberge. Immobile dans le noir, j'observai la fenêtre d'Emmia où ne brillait aucune lumière, et la vigne vierge qui grimpait jusqu'au toit. Le monde (ou moi, si vous préférez) avait tellement changé, en quelques heures, que je fus stupéfait de n'avoir jamais eu l'idée d'atteindre cette fenêtre en m'aidant de la tige.

Il me semblait que rien ne pourrait m'arrêter. J'attendais simplement que le calme nocturne fût plus profond, et aussi le sommeil de la vieille cité austère. Puis mes mains saisirent la vigne vierge et je grimpai dans un chuchotement de feuilles remuées. J'ouvris la fenêtre toute grande, pénétrai dans cette chambre où j'accédais pour la première fois, mais un souffle régulier, à peine perceptible, me révéla l'endroit où Emmia reposait.

J'aurais voulu rester là, à côté de son lit, me contenter de sa présence toute proche, distinguer son visage et son bras révélés par la caresse légère de la lune. Mais il est possible que j'aie eu vraiment peur, rien qu'un peu — peur de ma propre peur. Je me penchai et murmurai deux ou trois fois son nom avant de l'embrasser. Elle se réveilla presque aussitôt, comme un enfant. « Emmia... C'est moi, Davy. Tu n'as rien à craindre. Je vais m'en aller, partir. »

— « Non. Je... que... que viens-tu faire ici ? Pourquoi... ? »

Je lui fermai les lèvres, de la meilleure façon qui existait, puis : « J'ai fait quelque chose ce matin, Emmia. Quelque chose de courageux et d'honnête en même temps. Mais je ne peux pas te dire quoi. Alors, je t'en prie, ne me pose pas de questions. »

Naturellement, elle insista, tout émue et craintive, mais sans colère, ni sans chercher à fuir mon étreinte. Je savais de quelle façon m'y prendre, une façon pour laquelle les mots devenaient inutiles, sinon à plusieurs reprises, après notre premier plongeon dans l'arc-en-ciel, quand elle m'appela « fripon ». Et un peu plus tard encore : « Davy... tu ne vas pas t'en aller pour de bon, n'est-ce pas ? Il faut me le promettre, tu sais ? »

— « Emmia, mon amour, ma friponne ! En voilà une idée ! Bien sûr, que je ne partirai pas ! »

Je pense, et j'espère, qu'elle ne se faisait pas plus d'illusions que moi sur la sincérité de cette promesse.

Traduit par René Lathière.
Titre original : The golden horn.

THOMAS OWEN

Un beau petit garçon

Un nouveau récit... « sulfureux » de Thomas Owen, qui a fait il y a deux mois sa rentrée dans nos pages. Que peut cacher le front pur et innocent d'un enfant ? Peut-être les pires abîmes, nous suggère l'auteur.

PIETRO PORTOSI était un beau petit garçon d'une dizaine d'années. Il avait une peau douce et mate, des cheveux foncés légèrement bouclés, des yeux bruns étonnés et candides et une jolie bouche de petite fille. Lorsqu'il souriait, des fossettes se creusaient dans ses joues. On avait alors envie de le toucher, de le caresser, de l'embrasser. C'était vraiment un très beau petit garçon.

La pureté et la confiance mettaient une sorte de rayonnement lumineux sur son visage d'ange. Tant de délicatesse dans les traits et l'expression n'était vraiment pas de ce monde. Un enfant d'une telle séduction appartenait à la race des élus, où se rencontrent les petits génies, et l'on aurait pu retrouver dans sa grâce extraordinaire le souvenir du petit Mozart.

Etrange destin que celui de ces êtres d'exception, dont le comportement tantôt puéril et tantôt grave laisse l'adulte interdit.

On voudrait pénétrer la pensée de tels enfants pendant les longs moments de silence où ils semblent partis pour un autre monde. Mais leur secret est très bien gardé. Ils opposent à l'indiscrétion des grandes personnes la barrière de leur sourire et l'immensité insondable de leurs yeux.

La question qui se pose est de savoir si Pietro Portosi avait réellement une idée sur la nature de l'âme. Pouvait-il, à son âge, comprendre quelque chose à ce sujet et l'emploi qu'il faisait du mot n'était-il pas, après tout, sans conséquence ? Les enfants entendent des expressions qui leur plaisent, on se demande en vain pourquoi, et ils les utilisent souvent mal à propos, mais aussi parfois avec une curieuse pertinence.

Il faut insister là-dessus, dès à présent, parce que c'est très

© 1965, *Fiction et Thomas Owen.*

important. Evidemment à l'école, au cours de catéchisme, les enfants entendent tout jeunes parler de l'âme. Mais cela ne suffit pas à expliquer l'importance que prit la chose, ou le mot, dans la vie de Pietro Portosi.

On aurait dû être plus attentif à son comportement et à ses propos, et cela dès le début. Mais ce n'est qu'après un temps assez long que l'on commença à jaser à son sujet.

Il y eut sans aucun doute des cas qui ne furent pas décelés, ni rapportés. N'en parlons donc pas. Contentons-nous des choses dûment établies.

Un jour, une personne respectable et digne de foi, le surprit dans un jardin public où il partageait les jeux d'autres enfants de son âge. Ce témoin, Madame de R., Française, quarante-deux ans, veuve d'un officier tué en Indochine, sans enfant, résidant à Paris, déclara ce qui suit :

— « J'étais assise dans les jardins du Palais Royal, où j'aime venir flâner l'après-midi. Je m'étais intéressée aux ébats d'un groupe de petits écoliers turbulents. Parmi eux, un garçonnet divinement beau, avait immédiatement suscité de ma part un tendre intérêt. Nul spectacle ne pouvait charmer autant que celui de cet enfant gracieux, élégant en même temps qu'adroit et plein d'assurance, menant le jeu sans vraiment y participer, rieur, bienveillant, protégeant les plus petits des brusqueries des autres, ne criant pas, se déplaçant avec une légèreté d'oiseau. Un vrai petit prince de conte de fée.

» Au cours d'un répit dans les ébats, comme il s'en produit lorsque chacun commence à s'essouffler, Pietro Portosi — puisque c'est de lui qu'il s'agit — mit ses mains sur les épaules d'un de ses compagnons, visiblement plus jeune que lui, et, le regardant bien en face, lui demanda : « Est-ce que tu me donnes ton âme ? » La question était si inattendue et l'attitude des enfants à ce point insolite, que je feignis de lire pour ne pas leur donner l'éveil, tout en redoublant d'attention afin de ne rien perdre de la scène.

» Celui que l'on venait de solliciter ainsi était un petit blond fragile et pâlot qui ne comprenait certes rien à ce qu'on lui voulait. Il avait le visage fermé et la bouche ouverte et semblait bien décidé à ne rien donner de ce qui lui appartenait.

» L'autre prit alors un air impérieux et lui suggéra non plus de lui « donner » son âme, mais bien de la lui « vendre ».

» Les négociations se firent alors à voix basse, le futur vendeur acquiesçant à plusieurs reprises d'un signe de tête. Le marché fut

rapidement conclu. Pietro Portosi compta quelques bonbons enrobés de papier glacé qu'il plaça dans la main tendue de son interlocuteur. Celui-ci s'en fut aussitôt, à peine troublé, vers son destin.

» L'acheteur mit l'âme dans une petite boîte d'allumettes vide. Il posa celle-ci sur le banc, à mon côté, et je pus voir qu'il écrivait à l'intérieur, sur le fond blanc du petit tiroir : *Gaston Bertrant, 8 ans*. Puis il s'éloigna en gambadant avec une légèreté qui me fit croire un moment qu'il allait s'envoler. »

Ainsi parla donc Madame de R... Son récit fut à l'origine de l'affaire, appelée à prendre par la suite des développements inattendus. Il s'avéra bientôt que le jardin du Palais Royal était le centre d'un véritable trafic d'âmes. La police vint y mettre le nez lorsque plusieurs familles, qui s'étaient ouvertes à des éducateurs du comportement anormal de leurs enfants, décidèrent de porter plainte.

Mais comment mener une enquête d'un genre aussi particulier alors que le petit Portosi, centre de toute l'affaire, avait soudain disparu. On connaissait son nom, on possédait de lui un signalement très détaillé, mais on ignorait son domicile. Il y avait à Paris plusieurs familles italiennes portant le nom de Portosi, mais aucune — des plus humbles aux plus huppées — n'avait de garçon répondant au signalement du mystérieux petit Pietro.

Aussi, après une courte flambée d'intérêt, la police se détourna-t-elle de recherches qu'elle jugeait un peu ridicules. Quelques vieilles dames pieuses et un jeune abbé dynamique reprirent cependant l'enquête à leur compte.

C'est grâce à leur action inlassable que des faits analogues à ceux qui s'étaient passés au Palais Royal, purent être signalés à intervalles irréguliers, au parc Monceau, à la place des Vosges, aux Tuileries et enfin au Luxembourg. Chaque fois, on avait pu apprendre le nom de l'acheteur d'âmes, donner son signalement précis, établir le détail de ses agissements. Aucun doute n'était possible ; on se trouvait en présence du même personnage. Le fait que le mystérieux petit garçon changeait, comme d'instinct, le lieu de ses exploits, dénotait un comportement plein de ruse et une grande maîtrise de soi, choses fort inattendues chez un enfant de cet âge. Sa mobilité incessante rendait impossible une surveillance systématique. Comment par ailleurs organiser dans tout Paris une mise en garde des familles ? Il était, de plus, impensable d'obtenir le concours des autorités publiques pour tendre des souricières dans

tous les endroits où les enfants d'une grande cité se réunissent pour jouer.

D'ailleurs Pietro Portosi n'enfreignait aucune loi, ni aucun règlement et l'on se demande quel fonctionnaire aurait pu prendre sur soi de déclencher une offensive en règle contre un enfant de dix ans, accusé d'acheter l'âme de ses petits compagnons ?

Le jeune abbé dynamique et les bonnes dames, ses alliées, ne ralentissaient point leur zèle pour autant. Ils avaient réussi à établir un dossier volumineux, sinon complet on l'imagine, des activités du mystérieux petit personnage. S'y trouvaient relatés également des faits attestant l'inquiétant dérèglement des enfants qui avaient consenti à conclure avec celui-ci le redoutable marché. Car c'est bien là que l'affaire prenait un tour plus alarmant.

Il y avait réellement chez les « vendeurs » une transformation profonde du comportement et du caractère. On signalait des choses déconcertantes et souvent très graves, dont quelques exemples — entre cent autres — donneront une idée. Eliane L., 8 ans, avait tenté d'égorger son petit frère au moyen d'un couteau à huîtres, le blessant sérieusement. Paul V., 10 ans, avait mis le feu aux vêtements de son aïeule endormie, après avoir entassé à ses pieds de vieux journaux. Robert S., 9 ans, fut surpris à plusieurs reprises à plumer des oiseaux vivants... On ne comptait plus le nombre des déprédations, actes de vandalisme, abominations de toutes sortes dont s'étaient rendu coupables de très jeunes enfants ayant été en rapport avec Pietro Portosi. Et l'on imagine aisément toutes les choses que l'on a été amené à taire par décence.

Tous les petits coupables reconnaissaient avoir vendu leur âme, les uns pour des friandises, d'autres pour des jouets ou de menus objets. Ils donnaient un signalement absolument concordant de leur interlocuteur, qui jamais cependant, à leurs dires, ne les avait poussés à commettre les actes qu'on leur reprochait aujourd'hui.

— « Il se contentait de mettre l'âme dans une boîte d'allumettes et d'y inscrire le nom. Il ne demandait rien. Il était très gentil... »

— « Et que faisait-il de ces boîtes ? Où les gardait-il ? » interrogeaient les enquêteurs et les parents éplorés.

On ne savait. L'affaire conclue, la plupart du temps, Pietro Portosi disparaissait.

Une de ses « victimes » raconta cependant avoir assisté à la

scène suivante (il s'agit de Claude Flaget, 10 ans ; les faits s'étaient passés au bois de Boulogne) :

— « Nous étions quatre. On avait allumé un feu de petites branches et de feuilles sèches. Pietro Portosi avait dans ses poches cinq ou six boîtes d'allumettes vides. Il les jeta l'une après l'autre dans les flammes. La boîte ne prenait pas feu tout de suite ; elle semblait se tordre avant de s'embraser, puis soudain explosait. Exactement comme si elle avait contenu du gaz. Cela faisait un éclair bleu et vert. Nous étions très excités. Mais Pietro était grave. Il murmurait : « C'est l'enfer. » Il paraissait triste. Il nous quitta d'ailleurs très vite, sans nous dire au revoir et nous ne l'avons plus jamais revu. »

⁂

J'ai eu l'honneur de rencontrer au VIIe Congrès de Démonologie, à Vienne, l'abbé W., qui avait poursuivi son enquête à Paris pendant près de deux ans. C'est de cet homme sympathique, à l'esprit curieux, au savoir étendu, que je tiens les éléments essentiels de ce récit. Il m'assura que Pietro Portosi avait exercé ailleurs qu'à Paris ses étranges activités. Qu'on avait rapporté sa présence et ses méfaits à Milan, à Bruxelles, à Amsterdam. Qu'il s'était manifesté parfois sous d'autres noms, mais qu'aucune confusion n'était possible. Le signalement qu'on donnait de lui était en tous points conforme à ce que nous en savions, « un vrai petit prince de conte de fée ».

A moins que ce malheureux enfant, si plein de grâce et de séduction, n'ait pas eu réellement de vie propre ; qu'il n'ait été que la forme occasionnelle, revêtue par une puissance maléfique, pour mener plus aisément son œuvre de destruction.

Les démonologues les plus avertis, sinon les plus réputés, comme un Goldstein, un Terpougoff, un Vandemoortel continuent actuellement à se préoccuper de ce cas, jusqu'à présent sans exemple dans les annales de la science des ténèbres.

— « Le combat se poursuit, » m'a déclaré l'abbé W., « mais l'ennemi multiplie sans cesse ses ruses et ses artifices. Jusqu'ici, nous n'avons pas encore trouvé la parade. Comment voulez-vous mettre en garde de si jeunes êtres contre un tel danger, sans susciter en eux de graves phobies préjudiciables à leur équilibre nerveux ? »

Et il ajouta, à mon intention certainement : « Il n'appartient pas à tout le monde de se pencher sur ces abîmes. »

⁂

Un dernier mot pour finir : Si vous avez des enfants à surveiller, évitez les parcs publics et les beaux petits garçons.

Recherche

Robinson, Hop-Là !, Mickey et tout illustré des périodes 1935-1941 et 1946-1948. Faire offre à Alain Dorémieux, **Fiction**, 96 rue de la Victoire, Paris 9e.

Littératures fantastiques et autres

Neuf et Occasion - **Recherches**

"LA MANDRAGORE"

30 *rue des Grands-Augustins, Paris*-6e (ODE.04-84)

Ouvert tous les jours sauf le dimanche de 12 h à 20 h

WADE MILLER

Passe-passe

La magie peut avoir ses bons côtés. Ses contrecoups aussi. Le tout étant de savoir tirer parti des contrecoups pour profiter des bons côtés.

LE premier moment de surprise passé (elle ne s'attendait pas à être dérangée un mercredi après-midi), Gloriana se livra à deux ou trois allées et venues rapides, puis se précipita pour répondre au timbre de l'entrée.

Elle se trouva en face d'un inconnu. Un représentant quelconque, selon toute vraisemblance : il n'y avait qu'à voir son sourire expérimental, découvrant une double rangée de dents passablement pointues.

— « Je suis Mr. Crawforth, » se présenta l'intrus.

— « Je regrette... mais je n'ai pas un instant de libre aujourd'hui. » Et Gloriana ignora la carte qu'on lui présentait.

— « Mrs. Fedroy m'a assuré que mes offres de service vous intéresseraient, que vous étiez une fervente du dernier cri. » Tout en insistant de la sorte, le nommé Crawforth avait déjà pris pied dans l'appartement et promenait un coup d'œil admiratif à la ronde. Plus par curiosité que par intérêt, Gloriana lui fit descendre les trois marches qui donnaient accès dans le living-room. Là, elle le laissa tout regarder à sa guise — car elle ne détestait pas voir ses principes décoratifs dûment appréciés. Mais elle mit tout de suite les choses au point :

— « Rona Fedroy s'entiche de tout ce qui lui tombe sous les yeux. Elle a beau être ma meilleure amie, je ne me gêne pas de lui dire qu'elle a une petite araignée au plafond. Ne vous imaginez donc pas, Mr. Crawforth, que ce soit pour vous une sérieuse référence de venir de sa part. »

— « Bah ! A quoi bon les recommandations ? Les seules valables sont encore celles qui viennent de vous-même. » Le visiteur englobait toujours Gloriana et son living-room dans un même sou-

© 1959, *Mercury Press, Inc.*

rire désarmant, et la jeune femme fut frappée par l'extraordinaire luminosité de son regard. « Ce mobilier est d'un goût parfait, vraiment... ni trop dense, ni tarabiscoté... Trop de meubles auraient nui à la mise en valeur de votre plafond... Une idée de vous, ce plafond, bien sûr. »

— « Certes. » Il s'agissait d'un bleu foncé évoquant la profondeur des espaces infinis, et constellé de minuscules éclats de verre en forme d'étoiles. Dès que l'éclairage variait, tout l'ensemble changeait en même temps : c'était d'un effet saisissant. Gloriana consulta sa montre-bracelet. « Après tout, » reprit-elle, « je pense que je pourrai quand même vous accorder quelques minutes. »

Une inclinaison de tête reconnaissante accueillit cette concession. Gloriana se garda néanmoins de demander le chapeau du visiteur pour l'aller confier au coin-penderie ; en revanche, elle désigna d'un geste péremptoire le siège le plus austère de la pièce, où Crawforth s'assit. Puis elle retourna se pelotonner en chatte sur le canapé et reprit son cocktail dont elle n'avait encore bu que la moitié.

« Cinq minutes — et ne comptez pas que je vous offre quelque chose. Pour un des deux après-midi de détente dont je peux profiter dans la semaine, j'apprécierais fort mal que vous m'en voliez le moindre instant. »

— « Oh ! je n'ignore pas que vous avez su vous organiser à merveille. »

— « Je vous en prie : épargnez-moi la peine de me resservir tout ce que vous avez appris sur mon compte. Il est bien entendu que vous connaissez votre affaire. »

— « Mais je suis surpris de sentir une telle attirance de vous à moi, un tel courant de sympathie dans les deux sens. »

— « S'il vous plaît, venons-en à l'affaire qui vous amène. » Mais en dépit de son soupir et de sa froide réserve, force était à Gloriana de reconnaître que le visiteur ne se trompait pas de beaucoup. A première vue, elle le rangeait dans la catégorie des grands-minces-teint-basané. A peu de chose près, il en allait de même pour tous ceux qui lui plaisaient. Ainsi Bruce, son mari, représentait le type grand-mince-traits-burinés, et Vic, le genre grand-mince-visage-racé. Vic était son amant.

— « Affaire ? » releva Crawforth. « Voilà un assez vilain mot pour parler d'une croisade. Une croisade qui n'enrôle qu'un petit nombre, s'entend. »

— « Naturellement. Et puis-je savoir ce qu'il m'en coûtera ? »

— « Il s'agit d'abord d'une période d'initiation. Pas de livres à acheter, pas d'accessoires dont votre intérieur risque d'être encombré. Toutefois, la matière abordée est loin d'être facile à assimiler. A titre d'exemple, disons que la simple lévitation du corps humain nécessite des semaines de concentration et de leçons particulières. »

— « Leçons dont vous vous chargez, Mr. Crawforth ? »

— « Dont je me charge. » Il se mit à parler de transformation et de métempsycose. Il eut recours, pour en décrire les effets les plus truculents, à des termes qui n'étaient rien de moins qu'enflammés.

— « Et le prix ? »

Il dit le prix à Gloriana — qui secoua la tête. C'était affreusement cher.

— « Regardez bien, » ordonna-t-il alors en tendant l'index vers le plafond. Quelques secondes s'écoulèrent, au bout desquelles Gloriana vit soudain une de ses précieuses étoiles se détacher, planer, et venir se nicher au creux de l'épaule de Crawforth. Un nouveau geste du doigt... le petit fragment brillant alla reprendre sa place parmi les autres.

— « Assez fort comme tour, » prononça sèchement Gloriana. « Vous vous faites inviter souvent en société ? »

— « Un tour ? » Crawforth tiqua. « Si c'est le terme que vous voulez employer, je connais également un bon tour de prestidigitation. » Il rentra complètement ses deux mains dans les manches de son pardessus, en même temps qu'il se tournait de façon à avoir son hôtesse bien en face de lui. Et lorsqu'une de ses mains réapparut — la gauche — Gloriana vit qu'elle flottait en l'air.

Mais il ne s'agissait pas d'une main coupée, ni de rien d'aussi horrible. C'était simplement une partie du visiteur qui, soudain détachée de son corps, était animée d'une vie propre. Fascinée, Gloriana la vit prendre un essor gracieux jusqu'à elle, puis se poser, telle un grand papillon, sur son épaule. Gloriana n'avait jamais eu de répulsion pour tout ce qui grouille, rampe ou court, et ce fut une étrange sensation de plaisir qu'elle éprouva sous la caresse délicate des doigts de Crawforth.

Il n'en demeurait pas moins que sa robe de cocktail ne lui tenait aux épaules que par deux simples rubans. Lorsque la main entreprit de faire glisser le premier, Gloriana mit sèchement le hola : « En voilà assez ! »

Aussitôt, la main franchit en sens inverse l'espace qui la séparait de Crawforth, et quand le visiteur tendit à nouveau les bras

pour montrer ses poignets, tout était redevenu normal. Certain de l'effet produit, il gratifia Gloriana d'un sourire charmant.

« Très intéressant, » concéda-t-elle en se levant. « Je ne me targuerai pas de comprendre comment vous faites et j'ignore si vous vous prétendez fakir, mage ou... »

— « Je suis tout cela, » interrompit Crawforth.

— « Vous permettez ? D'abord, il n'est absolument pas question pour moi de payer le prix que vous demandez. Ensuite, songez à ma position. J'accepte volontiers un certain nombre de difficultés quotidiennes (c'est dans les règles) mais je suis actuellement à la limite de ce que je peux donner. Comprenez : il y a cet intérieur à entretenir, mon mari, les invitations à dîner que je me dois de rendre, l'institut de beauté et les réunions paroissiales où je vais régulièrement, et enfin mes affaires personnelles. » Elle lorgna encore une fois sa montre-bracelet. « Je ne comprends vraiment pas pourquoi je vous ai permis de rester si longtemps... un mercredi après-midi. »

Crawforth, qui s'était levé à son tour, la toisa d'un regard sombre. « Vous me décevez. Je n'ai pas coutume de me voir ainsi éconduit. »

— « Qui ne l'est pas, un jour ou l'autre ? Non, inutile de me laisser votre carte. »

Ce qui n'empêcha pas le visiteur de passer outre. Gloriana prit son air le plus glacial, affectant de ne pas remarquer le bristol qu'il jetait sur la table à cocktail. Quand il atteignit la porte, Crawforth avait cependant retrouvé en partie son sang-froid, et ce fut d'une voix plus douce qu'il dit : « Vous n'avez pas encore bien réfléchi à ma proposition, voilà tout. Vous êtes fascinante, je décèle en vous des sentiments profonds qui méritent d'être sondés et (je parle d'un point de vue tout à fait personnel) mis en valeur. Je me contenterai donc de vous jeter un maléfice bénin. »

Gloriana esquissa une moue exquise : « Et naturellement vous vous garderez bien de me dire de quoi il s'agit. Cela viendrait contrarier le pouvoir spectral de l'autosuggestion, n'est-ce pas ? »

— « Ne soyez pas sceptique. Tout ce que je vous demande de croire, c'est que je n'ai nullement l'intention de vous occasionner la moindre peine, ni de vous léser en quoi que ce soit qui vous tienne à cœur. Ne vous attendez donc pas à disparaître dans quelque jaillissement de flammes, ni à rien de semblable. Ni peine ni souffrance, je vous le promets. »

— « Merci infiniment. »

Gloriana verrouilla la porte sur son dos et demeura l'oreille aux aguets tant qu'elle n'eut pas entendu le bruit de l'ascenseur à la descente. Alors seulement elle courut ouvrir la porte du coin-penderie. « La place est libre, » déclara-t-elle. « Mais quel fichu moment tu as dû passer là-dedans ! »

Vic émergea du réduit, tout souriant et lissant avec soin une chevelure quelque peu ébouriffée au contact des vêtements et des cintres. « J'avoue que la position ne manquait pas de piquant, » répondit-il avant d'embrasser Gloriana. Puis il s'empressa de retourner son verre afin d'en mieux montrer le vide éloquent.

Elle prépara aussitôt de nouveaux mélanges bien tassés, pendant que Vic lui chatouillait la nuque. « J'ai parfois l'impression que tu pousses trop loin la crainte du scandale, mon chou. Mais d'un autre côté, pourquoi irions-nous nous afficher ? Avoue, en tout cas, que je ne faisais pas plus de bruit qu'une souris ? »

Gloriana lui offrit le cocktail et le sourire demandés : « Tu es un amour de petite souris. As-tu remarqué comme ce qui est bon prend parfois racine dans l'inconvenance ? »

— « Au fait, de quel genre était-il, ton casse-pieds ? Je n'ai pas entendu grand-chose de votre conversation. »

— « Un habitué du porte-à-porte, » soupira Gloriana en se laissant tomber avec son partenaire sur le canapé. « Un charlatan qui vous hypnotise et qui a le chic pour la prestidigitation. » Elle décrivit en détail les tours de salon que Crawforth lui avait montrés, tout en caressant les tempes argentées de Vic. Elle n'ignorait nullement qu'il se faisait décolorer quelques mèches au-dessus des oreilles — mais ça lui donnait vraiment un air distingué.

— « Enfin, bon sang, qui était-ce ? » insista Vic.

— « Tout simplement un autre genre d'expert en l'art de rouler les femmes comme moi. C'est ce qu'il croyait, du moins. Ne manquant pas d'un certain charme, et ayant dépassé le stade de la boule de cristal. Un magicien... qui n'a même pas été capable de deviner que tu étais caché dans la penderie, mon chéri ! » Un fou-rire secoua Gloriana, au milieu duquel un nouveau coup d'œil à sa montre-bracelet lui rendit la notion de l'urgence.

« Vidons nos verres, » décida-t-elle. « Non, arrête de m'embrasser sur l'épaule... pas sur celle-là, en tout cas ! » Elle se dégagea de son étreinte. « Je t'en prie, mon rat : il est déjà plus de trois heures et Bruce sera là à sept heures précises. Je suis impardonnable de gaspiller ainsi l'un de nos après-midi ! »

Elle courut dans sa chambre, effeuilla prestement robe et frivo-

lités, et se drapa dans la froufroutante blancheur de son déshabillé : un très beau négligé richement broché d'argent dont le contact se faisait un peu rugueux pour une peau délicate comme la sienne — mais Gloriana adorait tout ce qui lui rappelait l'argent : les petites étoiles du plafond, la grande glace où elle se voyait...

Satisfaite de cette inspection, elle passa la tête sur la porte entrouverte. « Vic ! »

Sortant de la chambre, elle ramassa veston, gilet, pantalon, etc., toutes choses qui jonchaient à présent le tapis. « Eh bien, voudrais-tu par hasard te montrer dans un jour de grande fougue ? » Tout en parlant, elle empilait soigneusement les vêtements abandonnés. « Vic ! Où es-tu donc ? »

Enfin, elle vit une minuscule souris grise blottie sur la table de cocktail entre les deux verres, et dont les délicates oreilles roses étaient soulignées d'un mince filet argenté.

« Oh ! Vic... » murmura-t-elle tristement, en recueillant la souris dans le creux de la main. La bestiole se mit à trembler de la queue aux moustaches.

Gloriana s'assit, le visage enfoui dans son autre main. Puis elle releva la tête, et son regard finit par se porter vers la carte laissée par Crawforth. Elle lut le nom du visiteur, suivi de ces mots : « POUR S'INSTRUIRE ET S'AMUSER », et d'un numéro de téléphone.

Sans lâcher la souris, elle alla aussitôt composer le numéro. Ce fut une secrétaire quelconque qui lui répondit, mais elle laissa un message urgent priant de rappeler dès que possible. Elle absorba ensuite deux comprimés d'aspirine et revint s'asseoir pour caresser et calmer la bestiole qui tremblait toujours de peur.

Enfin, le téléphone sonna. C'était Crawforth. Il se montra tout de suite plein de délicatesse et de rondeur, se permettant même une allusion plaisante aux affaires personnelles dont Gloriana avait à s'occuper. Elle se trouva d'accord avec lui sur presque tous les points. Elle répondait oui à telle phrase, oui à telle autre. Il devenait de plus en plus bienveillant, sans chercher à la brusquer le moins du monde.

Elle lui fit répéter le prix demandé — et cette fois, ses exigences ne semblèrent plus tellement exorbitantes. Plus tout à fait.

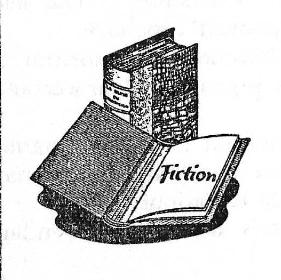
Elle posa des questions à son tour, envisageant le problème sous tous ses angles. La logique de Crawforth, qui s'appuyait sur ses propres désirs, s'avérait inattaquable. Elle finit donc par s'en remettre à ses conseils et abandonna momentanément le téléphone.

— « Pauvre Vic... » soupira-t-elle en ouvrant la baie vitrée qui donnait sur la terrasse. Elle se pencha, la souris à la main, regarda le gouffre vertigineux au fond duquel s'allongeait la rue. « Pauvre Vic... tu n'es plus utile à personne, maintenant. » Elle s'efforça d'ignorer le couinement suppliant de la souris quand elle la jeta par-dessus la balustrade.

De retour au téléphone, Gloriana se surprit à exhaler un profond soupir de soulagement. Puis elle enchaîna : « Comme je vous l'ai dit... mais vous le saviez déjà, je pense, mes seuls instants de détente sont le mercredi et le samedi... Oui, c'est cela, je vous attends... Et vous ferez en sorte de me débarrasser de ce tas de vêtements, n'est-ce pas ?... Non, absolument aucune objection : en fumée, si c'est ce que vous estimez le plus efficace... »

Elle s'aperçut soudain qu'elle était encore en négligé, ce qui l'amena à jeter un nouveau coup d'œil à sa montre. « Ecoutez, il faut pour l'instant que je me change avant l'arrivée de mon mari... Mais naturellement, voyons ! Je suis persuadée que nous serons enchantés l'un de l'autre. Mais vous serez là samedi : nous en parlerons plus à loisir. Au revoir... D'accord, à très bientôt, *chéri* ! » Elle fit un bruit de baiser dans le téléphone, raccrocha et fila en direction de sa chambre.

Traduit par René Lathière.
Titre original : I know a good hand trick.



RELIURES

Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 22 rue Philippe-de-Girard, Paris-10e (NOR. 06-13) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS : 1 reliure franco .... 6,50 F.
2 » » .... 12 F.
3 » » .... 18 F.

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

ALAIN MARK

La machine

Alain Mark avait déjà figuré une fois dans **Fiction**, avec un bref conte influencé nettement par Kafka et Borges (1). Il semble aujourd'hui, tout en restant fidèle à ses préoccupations, se dégager de telles influences. Le présent texte joint à un ton concis et percutant une volontaire économie d'effets, un refus de l'insolite facile, qui finalement rendent sa symbolique plus frappante.

Un matin l'on découvrit, dans une rue de la ville, le cadavre d'un homme. Il avait été assassiné. Ce fut ainsi que les choses commencèrent. On ignorait qui il était, mais le crime est un événement tellement inhabituel qu'il suscita des interrogations effrayées. Personne n'osa plus sortir qu'avec crainte.

Quelques jours plus tard on vit apparaître sur les murs des inscriptions : LA MACHINE A TOUT LE MONDE.

Il y eut d'autres cadavres.

Quand on comprit que ces morts n'étaient que des gardiens de la machine on s'étonna, certes, mais dans l'ensemble, chacun fut plutôt soulagé.

Plus tard des bandes de jeunes gens parcoururent la ville en proclamant qu'il fallait ouvrir à tous les portes de la machine et, petit à petit, tous les habitants se joignirent à eux. « Il n'est pas juste qu'ils soient les seuls à la posséder ! » disait-on. « Qui leur a donné ce droit ? » A cela personne ne pouvait répondre.

Des groupes se formèrent devant le bâtiment qui abritait la machine. On interpella les gardiens, on les injuria, on leur réclama l'ouverture des portes.

Du haut de leurs marches ceux-ci répondirent : « Nous sommes les gardiens de la machine. Personne d'autre que nous n'est jamais entré ici, et personne n'entrera, comme cela a toujours été. »

Et cette situation, de fait, durait depuis des siècles. Pendant

(1) *Les béquilles*, n° 127.

© 1965, *Fiction et Alain Mark.*

tous ces temps les portes du bâtiment étaient restées fermées. Seuls les gardiens de la machine avaient le droit d'y pénétrer et celui, également admis, d'en interdire l'accès. Pourquoi ? Nul ne le savait. Personne jusqu'alors, d'ailleurs, ne s'était intéressé à ces gardiens, qui étaient des gens inoffensifs vivant en marge des préoccupations des autres habitants, dont la plupart ignoraient même qu'ils eussent véritablement une machine à garder.

Maintenant la question était posée, et l'on proclamait à travers toute la ville que cette machine devait appartenir à tous.

« Mais... à quoi sert-elle ? » demandaient certains. On ne le savait pas. Quant aux gardiens, ils refusaient de répondre. Cette ignorance ne fit que renforcer la détermination de ceux qui étaient décidés à s'en emparer, car il était évident que ce n'était pas sans raison importante que cette machine était aussi strictement interdite par ceux qui prétendaient en avoir la garde exclusive.

L'animosité qui régnait dans la ville à leur encontre, l'envie, la haine, les persécutions, n'intimidèrent cependant pas les gardiens. Ils restèrent tout aussi intransigeants.

« Personne n'entrera ! » continuaient-ils d'affirmer.

Et les portes restèrent fermées.

Les inscriptions se multiplièrent sur les murs et devinrent menaçantes. Des pierres furent lancées sur les vitres du bâtiment. Il y eut de nouveaux cadavres. L'agitation alla croissant. Les manifestations se succédèrent, de plus en plus violentes. Et ce fut l'émeute. La foule incendia les portes. Ils poursuivirent à travers les rues les gardiens qui s'enfuyaient et les massacrèrent jusqu'au dernier. Puis ils pénétrèrent dans le bâtiment.

Massés devant les portes, ils s'immobilisèrent en silence. Dans une salle, vaste comme une nef de cathédrale, la machine était là, monstrueuse, dressée jusqu'aux voûtes. C'était, au milieu d'une gigantesque armature d'énormes poutres de fer, un assemblage compliqué d'engrenages, de poulies, de roues, de courroies, de chaudières agencées en blocs, superposées ou suspendues que joignaient entre elles d'innombrables tuyaux, parallèles ou divergents, dont les diamètres allaient de la taille d'un homme à l'épaisseur d'un doigt. A travers cet édifice couraient plusieurs niveaux horizontaux de passerelles métalliques, que barraient les lignes obliques des escaliers qui les reliaient entre elles. Et, comme si cela n'eût suffi à la complexité de l'ensemble, les murs, sur toute leur hauteur, étaient couverts de cadrans, de leviers, de manettes, de lampes et de tuyauteries aux trajets tortueux.

Mais le plus surprenant encore était que cette machine semblait n'avoir pas fonctionné depuis très longtemps. Toutes les surfaces étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière. La rouille, et même la mousse, soudait les engrenages. D'immenses toiles d'araignées joignaient les parties les plus saillantes. Les vitres des compteurs étaient devenues opaques. Des rats couraient le long des tuyaux. Il régnait une odeur de cave. Enfin, comme pour confirmer cette impression, les passerelles les plus larges étaient encombrées de meubles, de lits, de coffres et de toutes sortes d'objets domestiques, ce qui suggérait qu'elles n'avaient servi que de logement aux gardiens de la machine.

On décida alors de la démonter pièce par pièce pour la remettre en état. Les cuivres redevinrent jaunes et rouges, les aciers redevinrent bleus. Les courroies de cuir retrouvèrent leur aspect vernissé et les tuyaux les différentes couleurs qu'avait dissimulées la poussière. Les vitres des cadrans, enfin transparentes, révélèrent la complexité et la diversité de leurs étalonnages. Toutes les pièces furent classées par ordre de grandeur et d'utilisation, et cela jusqu'à celles, apparemment, les plus insignifiantes.

Puis ils reconstruisirent la machine.

Quand elle fut terminée, il ne restait pas une seule vis, pas le moindre boulon qui n'eût été mis en place. Elle était encore plus impressionnante qu'auparavant.

Mais quand ils voulurent la mettre en marche, ils ne réussirent pas, malgré des efforts répétés, à la faire fonctionner. Ils s'étonnèrent, ils s'obstinèrent. Sans succès.

Quelqu'un fit alors remarquer que, bien que toutes les pièces se fussent parfaitement adaptées les unes aux autres, la machine qu'ils avaient reconstruite ne ressemblait pas du tout à celle qu'ils avaient démontée. Chacun dut le reconnaître : ce n'était pas la même machine.

Ils la démontèrent à nouveau. Ils en reprirent la construction. Cela dura longtemps. Quand ce fut terminé, il ne restait encore pas une seule pièce qui n'eût été utilisée. La nouvelle machine était très différente de la précédente. Elle ne fonctionnait toujours pas.

Ils la mirent en pièces et la remontèrent encore de très nombreuses fois. Et chaque fois tous les éléments s'adaptaient exactement en une machine différente qui ne fonctionnait jamais.

Beaucoup se découragèrent. Ils disaient : « Nous ne pourrons jamais la faire fonctionner, car nous ignorons à quoi elle sert. » Et ils ajoutaient qu'il n'était peut-être pas important de le savoir,

que l'on avait jusque-là très bien vécu sans cette machine et que le mieux encore était de l'abandonner. D'autres étaient de ce dernier avis mais prétendaient, eux, que leur échec était dû à l'ignorance où ils se trouvaient du secret de la mise en marche. « Si nous n'avions pas tué tous les gardiens, nous aurions pu le leur faire avouer. Maintenant la solution a disparu avec eux et il est illusoire d'espérer qu'un assemblage particulier nous la fera découvrir. »

Pendant que se poursuivaient ces discussions, les autres continuaient leur travail.

Les machines se succédaient. Elles ne fonctionnaient pas.

La plupart des habitants de la ville finirent par s'en désintéresser et abandonnèrent le bâtiment. Quelques-uns revenaient parfois, mais ce n'était que pour tourner en dérision ceux qui continuaient de croire que leurs efforts pussent aboutir. Ceux-ci n'abandonnaient pourtant pas. Mais l'amertume de leurs échecs leur rendait de plus en plus insupportables les moqueries répétées des autres. Un jour, excédés, ils les chassèrent. Et ils reconstruisirent les portes.

« Personne n'entrera, » proclamèrent-ils, « tant que nous n'aurons pas réussi à faire fonctionner la machine. »

Et l'accès en fut interdit aux autres habitants de la ville. Les choses durèrent ainsi. On les oublia peu à peu. Et l'on finit par ignorer ce que pouvaient faire derrière leurs murs ceux qui y étaient demeurés. Personne, d'ailleurs, n'éprouvait la curiosité de le savoir.

De nombreuses années s'écoulèrent. Les portes restaient fermées. Plus tard, quand les enfants passaient devant le bâtiment, ils demandaient parfois : « Qu'est-ce qu'il y a dans cette maison ? » Et on leur disait : « Une machine. » Ils demandaient aussi : « Et ces hommes, là, devant les portes, ce sont eux qui la font marcher ? » Alors on leur répondait : « Peut-être... enfin... ils la gardent. Ce sont les gardiens de la machine. »

OCTAVE BÉLIARD

La découverte de Paris

Le récit que voici remonte aux premières années du siècle et son auteur, Octave Béliard, avait déjà figuré à notre Rayon des Classiques avec une des toutes premières histoires de paradoxe temporel : *Le passé merveilleux* (n° 79). Ce précurseur de la science-fiction moderne, connu surtout des spécialistes pour son remarquable roman *Les petits hommes de la pinède* (1929), a aussi écrit maintes nouvelles annonçant des thèmes aujourd'hui à la mode. Ainsi, dans *La découverte de Paris,* celui des archéologues du futur découvrant les vestiges de notre civilisation. Sujet qui, pour l'auteur, est avant tout le prétexte d'une évocation poétique à la grande charge émotionnelle.

DANS un ciel où le soleil semblait n'avoir jamais mis son éblouissement, un ciel livide d'encre de Chine, l'aéronef secouait ses ailes d'oiseau polaire d'où tombait un duvet neigeux. Voilà des jours qu'on avait dépassé les bornes du monde vivant.

Tulléar, Fandriana, Atanibé se serraient dans le roof autour du poêle électrique.

— « Je vous dis que c'est une folie, » grogna Tulléar. « Nous ferons le tour du monde en passant par le pôle. Et après ? Quand je songe que nous pourrions être bien au chaud, à Tananarive, avec nos femmes ! »

— « Etre ici ou être ailleurs... » riposta négligemment le jeune Atanibé. « La vie est si monotone ! »

— « Moins monotone ailleurs qu'ici. Toujours la banquise, des aiguilles de glace à trois cents mètres au-dessous de nous, avec la perspective d'y choir ! Regardez plutôt ! »

Les regards coulèrent vers le hublot inférieur. Des blancheurs blafardes révélaient des architectures cristallines, un paysage lunaire aux arêtes dures.

 Reproduit avec l'autorisation de la Société des Gens de Lettres.

— « C'est la mer, » murmura Fandriana. « Quand nous serons au-dessus des terres, les aspects seront moins sauvages. Un peu de patience, et pensez à la gloire qui nous attend, si nous retrouvons Paris, Paris perdu depuis des millénaires ! »

Tulléar hocha la tête.

— « Il n'y a que les fous et les poètes, qui sont aussi des espèces de fous, » dit-il, « pour se lancer dans de pareilles aventures. Nous savons, il est vrai, que Paris a existé dans un passé insondable. Nous le savons par les œuvres de la littérature antique qui nous sont parvenues souvent par tradition orale, tronquées, mutilées, défigurées dans le cours des siècles. Nos études classiques nous ont fait vivre familièrement avec Victor Hugo que nous ne comprenons pas toujours très bien. Il chante Paris, ses monuments, son histoire, la gloire d'un grand empereur, des batailles, des trophées. Les paléographes supposent que son œuvre fut immense ; elle s'est perdue ; il n'en est resté, comme vous le savez, que deux livres, et encore d'une authenticité incertaine, *Notre-Dame de Paris, La Légende des Siècles,* et des fragments divers et informes. Par ailleurs, sur Paris nous avons des bribes de documents, venus de différentes sources, difficiles à relier entre eux, une phrase dans un discours, une page de roman, de l'histoire, des légendes, des plans vagues, des descriptions plus ou moins véridiques... Que voulez-vous tirer de tout cela ? »

— « Sans doute, » reprit Fandriana, « la difficulté est grande. Pourtant de récents travaux, ce tracé que j'ai là, sous les yeux, nous donnent quelque idée, inexacte mais suffisante, de ce qu'a pu être Paris. L'Université de Tamatave a dressé la liste descriptive et détaillée des principaux monuments de la ville, d'après les vieux auteurs. Si nous avons la chance de passer sur Paris, je crois bien pouvoir le reconnaître. »

— « Oui, mais aurons-nous cette chance ? Nous marchons à l'aveuglette suivant des linéaments géographiques trompeurs qui ont changé cent fois de figure, depuis que l'antique Europe a disparu sous les glaciers. Le déplacement continu des pôles de la Terre a brouillé toutes les notions de latitude... et vous ne faites que supposer sous quel parallèle se cache Paris, par rapport au méridien de Tananarive... Nous cherchons une aiguille dans une charretée de neige. »

— « Qu'importe ! Je retrouverai Paris, dussé-je promener mon voyage aérien au-dessus de toutes les solitudes du globe ! »

L'aéronef planait dans la nuit polaire.

On était au dernier âge du monde. La Terre était envahie par le froid. Le Soleil vieilli, foyer à demi éteint, ainsi que les calculs des savants l'avaient prédit, était devenu peu à peu, insensiblement, insuffisant à chauffer de son rayonnement toute la surface terrestre. La double calotte qui couvre les pôles était descendue lentement, avec les siècles, vers les contrées tempérées et maintenant sa frange atteignait presque les tropiques. Comme aux périodes glaciaires des origines, la flore et la faune du froid couvraient l'Europe. Il y demeurait, par îlots disséminés, des débris d'humanité, des tribus abâtardies, couvertes de fourrures, que la lutte incessante contre les éléments, une vie de fatigues et de privations avaient fait rétrograder jusqu'à l'animalité. Ces hommes rares et pauvres, à l'intelligence obtuse, vivaient en dehors du monde dans cette Europe dont l'histoire était effacée, les monuments enfouis, cependant que le règne humain se poursuivait ailleurs, au milieu de la riche nature tropicale.

Tananarive était, par suite de l'émigration des belles races, ce qu'avait été autrefois Paris, la capitale de la Terre, le grand foyer de l'intelligence et du progrès, le siège des grandes universités, la source des inventions et des découvertes. Dans des temps très lointains, la belle et féconde famille blanche s'était établie dans l'île de Madagascar, dans le centre africain, dans l'Asie du Sud et dans l'Amérique Centrale. C'était là que l'histoire glorieuse de l'Homme se continuait, tandis que la neige et l'oubli recouvraient les demeures désertées d'Europe.

Que reste-t-il d'une civilisation éteinte depuis des milliers d'années ? Des œuvres d'art mutilées, des poèmes, des légendes. On avait même oublié, devant les découvertes nouvelles, les grandes inventions de jadis. On tenait pour incertain que les antiques Européens eussent connu l'électricité, les aéroplanes, tout ce qu'il avait fallu réinventer depuis. L'existence de Victor Hugo était mise en doute, comme celle d'Homère. On partait à la découverte de Paris comme jadis Schliemann était parti à la découverte de Troie, perdue dans les sables de l'Asie Mineure. Et c'était le dessein qui poussait vers les solitudes polaires Fandriana, Tulléar, Atanibé, trois savants de Tananarive.

Les voyageurs virent défiler des horizons toujours semblables, à la lueur crépusculaire des glaces, naviguant sans relâche, croisant au-dessus des mers sans murmures et des continents morts. Le chaos de la banquise leur révélait l'océan ; la terre offrait plus loin des étendues tout aussi blanches, mais plus planes, aux courbes

adoucies. Ils inclinaient alors vers le sol l'avant de leur vaisseau de l'air, et partaient à pied pour des inspections toujours infructueuses. Le manteau de l'éternel hiver drapait tout. Parfois, ils visitaient des tertres élevés, des collines mystérieuses. Peut-être là-dessous se cachaient des villes antiques... Leurs pioches mettaient à nu des éboulis de pierres informes et sans nom qui ne livraient point leur secret.

— « Voyage impossible ! » répétait Tulléar. « Il faudrait un hasard inouï pour nous faire rencontrer Paris. C'est sans doute un monceau de gravats sous vingt pieds de neige, au-dessus duquel nous sommes passés cent fois. »

Fandriana consultait les documents antiques, les fragments des poèmes qui parlaient de la Seine et de ses méandres, ses arcs de triomphe, des colonnes, des palais. Atanibé photographiait les sites.

Ils avaient plusieurs fois franchi les régions extrêmes où le soleil, durant un jour de six mois, roule à ras du sol sur la piste circulaire de l'horizon comme un monocycle de cuivre rouge, pour disparaître ensuite pendant six mois de nuit. Ils étaient revenus sur leurs pas. L'espérance pâlissait. L'idée de Tulléar prévalut : on retournerait à Tananarive...

Or, une nuit, l'aurore boréale déroula sur le firmament ses ondulations féeriques ; des flammes claquèrent comme des pavillons, colorant les blancheurs de la terre d'un jour verdâtre. Les hommes, en joie, s'exclamèrent.

A la lueur du feu d'artifice momentané se révélait une cité extraordinaire : c'étaient des monuments énormes et harmonieux, coiffés de neige, des silhouettes fantomales de tours et de dômes. Une ville ? Un cimetière plutôt : quelque chose qui avait dormi des milliers d'années, et qui revivait dans la lumière. Cela s'étendait d'un bout de l'horizon à l'autre et, quand les aviateurs précipitèrent leur descente, ils eurent l'illusion que la ville montait vers eux dans une apothéose.

A la vérité, les détails en étaient flous et enveloppés. L'ensemble donnait l'impression d'un chaos tourmenté, d'un grand troupeau moutonneux de bosselures imprécises. Mais des choses tranchaient. Au nord et au midi, deux mamelons arrondis se gonflaient de cabochons immaculés et précieux. Entre eux se creusait une vallée ; tout au fond, un ruban lisse et sinueux devait être une rivière gelée, divisée par quelques îles. Dans l'une de ces îles, une masse énorme érigeait deux tours jumelles. On remarquait encore, plus loin vers

l'ouest, un rectangle colossal mi-enfoui, et, sur l'autre rive, un grand chandelier de fer, encotonné comme les ifs de Noël.

— « Paris ! Paris, peut-être ! » s'écria Atanibé.

Le cœur de Fandriana battait à se rompre.

— « Quelle merveille ! » murmura-t-il.

L'obscurité se fit à nouveau. L'aéronef se posa avec précaution sur une vaste place, dans une île du fleuve. A quelques pas, des traînées blanches dessinaient sur le noir de la nuit les linéaments des deux colosses jumeaux tout à l'heure aperçus d'en haut.

Fandriana eut peine à ne pas, tout de suite, partir à la découverte. Mais la prudence conseillait d'attendre l'aurore. Et les trois amis, pelotonnés dans leurs fourrures, autour d'un brasier, rêvaient en contemplant la silhouette des tours. Bientôt les lignes en vacillèrent devant leurs yeux fatigués. Ils s'endormirent.

Dans une aube mal lavée, où couraient des écharpes de nuit, des cris discordants les réveillèrent en sursaut. C'était un tapage de fête foraine, des interjections gutturales, des voix rauques de basse-cour en délire. Leurs paupières blessées par l'ophtalmie des neiges se soulevèrent et l'étonnement les figea.

Les vieilles tours se dressaient, formidables, vivantes, animées. Un peuple entier en occupait toutes les anfractuosités, courait sur leurs galeries, agitant des bras noirs, bombant des ventres en surplis blancs, poussant des clameurs discordantes. L'usure du temps avait rongé les pierres, creusé partout des escaliers, transformé en rocher l'œuvre des hommes, et, par ces escaliers, par ces crevasses, montaient de terre des processions bizarres, archaïques, jamais vues.

Tout à coup Atanibé poussa un grand éclat de rire.

— « Ce sont des pingouins ! » dit-il.

Et Fandriana ajouta triomphant :

— « Sur les tours de Notre-Dame ! »

A travers le roman de Victor Hugo, il reconnaissait le joyau du moyen âge français, maintenant disjoint, creusé comme un polypier, avec ses colonnes écroulées, ses statues amputées. Des bosselures informes tenaient la place des sculptures en relief. Les colosses royaux étaient culbutés et gisaient sur l'encorbellement ; d'autres avaient dû rouler à terre. Oh ! ce sol plein de débris de merveilles !

Les porches étaient enfouis jusqu'à leurs archivoltes. Les explorateurs se courbant, entrèrent dans cette nef majestueuse qui avait

fait l'étonnement des siècles. La chute des grandes voûtes avait suivi celle des arcs-boutants qui les maintenaient. Rien que des colonnes abattues, un ou deux piliers seulement debout, et deux grands murs ajourés, incurvés par le haut, d'où pendaient des stalactites de glace... Au-dessus, par la trouée, le firmament morne... Dans ce grand enclos désolé, la neige avait tendu sa nappe inviolée, seulement gaufrée par les traces en fer de lance du passage des palmipèdes. Il y faisait un vent hurleur et glacial. Peut-être les âmes de Quasimodo et de Claude Frollo y revenaient-elles ! Peut-être aussi l'écho lointain des trompettes du Sacre ! Mais, comme s'il raillait ce passé mort, le bavardage incessant des pingouins en sentinelle emplissait l'air.

Atanibé se lança à l'ascension de l'édifice, chassant les oiseaux stupides de son bâton ferré. Les deux autres le suivaient. Parvenus à l'appui d'une gargouille, ils fouillaient l'étendue. Fandriana avait déplié sur ses genoux une sorte de plan approximatif où les monuments étaient indiqués à la place que leur supposaient les archéologues.

— « Voyons, » dit-il. « Nous sommes au cœur de la Cité. Regardons d'abord à nos pieds. Le plan signale un palais, enfermant une chapelle merveilleusement belle... Je ne vois rien de cela. »

Sur toute la surface de l'île, seule la cathédrale restait debout, comme un soldat mutilé sur un champ de bataille jonché de morts. Le vieux monument, bâti dans un siècle où l'architecte se donnait pour tâche de défier le temps, survivait à l'anéantissement total d'œuvres moins stables. Des renflements, des angles, des crevasses, des trous dans la pierre marquaient vaguement l'emplacement des lourdes casernes, de l'épais Hôtel-Dieu, du Palais même, où ce bijou de la Sainte-Chapelle n'était plus qu'une poussière sans nom pour ces hommes venus de l'infini de l'espace et du temps. Peut-être aussi qu'à différentes époques le peuple avait aidé à la dévastation, aboli les murs sinistres de la Conciergerie, les murs lamentables de l'hôpital. Et toute l'aire si vaste de Paris était pareillement dévastée. La nature avait tout repris, tout effacé sauvagement. D'antiques cours d'eau qu'on avait cachés sous terre, la Bièvre, la Grange-Batelière, grossis, dévoilés, avaient secoué les demeures qui s'étageaient jadis sur leurs flots. Ils coupaient la Ville de traînées translucides d'eaux solidifiées qui rejoignaient les glaces du fleuve.

— « Après tout, » dit Atanibé, « nous pouvons nous tromper. Si ce monument n'était pas Notre-Dame ? Si cette ville n'était pas Paris ? »

Fandriana sourit :

— « C'est Paris, j'en suis sûr. Orientons-nous. Il y a des repères qui ne trompent pas. Nous devons trouver, si nous regardons vers l'ouest, une tour qui fut fameuse, la Tour Eiffel. »

— « Je ne vois qu'un immense échafaud de fer, décapité, dont les dernières traverses se tordent, libérées de l'étreinte des rivets. »

— « Eh bien, c'est peut-être cela, » dit Fandriana, « car de l'autre côté du fleuve, je crois bien distinguer la grande arche écroulée d'un arc de triomphe, indiqué sur mon plan. »

— « Parbleu ! » s'écria Tulléar. « C'est l'Arc de Triomphe de l'Etoile, chanté par notre vieux poète. Et puis, voici, au nord et au midi, les coupoles blanches et à peu près intactes du Sacré-Cœur et du Panthéon qui semblent les gardiennes d'un sépulcre. Que de ruines, grand Dieu ! Comment s'y reconnaître ? Et cette tour si terriblement penchante, avez-vous idée de ce qu'elle peut être ? »

— « Ce serait, » dit Fandriana, « la place d'un temple appelé, je crois, Saint-Sulpice. Mais la tradition a conservé le souvenir de deux tours et je n'en vois qu'une. »

— « Oh ! » dit Atanibé, « le danger imminent que court celle-ci ne laisse aucun doute sur le sort qu'a subi sa jumelle... »

Les hommes se turent. Dans leur imagination, exaltée par l'enthousiasme, Paris se reconstruisait.

Les chercheurs d'aventures s'établirent pour des mois dans la cité morte. L'aéronef avait trouvé un abri dans le monument jadis dédié aux Grands Hommes. Là, Fandriana eut l'émotion de déchiffrer sur un tombeau, à travers des stalactites, le nom effacé à demi de Victor Hugo. Ils allaient de découvertes en découvertes, parvenant, après maints travaux, à mettre des noms sur les ruines énigmatiques. Fandriana, les provisions s'épuisant, eut l'idée de guetter dans les crevasses du fleuve le museau moustachu des phoques et réussit à en harponner quelques-uns. Ces animaux hantaient particulièrement une sorte de lagune creusée par l'effondrement des terres, sur la rive droite, et Fandriana avait adopté l'usage de les chasser en cet endroit, d'autant que ce vaste bassin, que ses documents ne mentionnaient point, excitait sa curiosité.

— « Ah ! » disait-il, « si je pouvais y faire des sondages, si j'y trouvais quelque grande pierre sculptée en forme d'obélisque, ma conviction serait faite et j'appellerais cette mare la place de la Concorde ! Tout semble m'indiquer que je suis sur la piste. »

— « Eh bien, » disait Atanibé, montrant à l'est, au-delà d'une vaste étendue de bouleaux rabougris, un grand amas de débris, « et ce tumulus énorme, qu'en pensez-vous ? »

— « Je ne sais pas. C'est peut-être, après tout, un palais ou un musée. Les auteurs donnent au Louvre cette double appellation. »

Tulléar et Atanibé, plus ardents aux exercices physiques, chassaient le renne, fort abondant dans la région parisienne, et suivaient la piste fourchue des ruminants dont les genoux craquaient par les voies désertes. Ils les tuaient avec leurs fusils du dernier modèle, à dégagement de force radio-active. Ou bien à la manière des ancêtres, ils faisaient des battues, devançaient par des raccourcis le galop de la harde, cernaient les animaux dans le cul-de-sac des impasses, les faisaient tomber dans les excavations profondes où ils les massacraient à l'aise.

Un jour, ils poursuivaient une troupe de rennes dont la sagacité échappait à toutes leurs ruses. A la suite du gibier ils avaient escaladé les pentes de Montmartre. Les bêtes agiles les conduisaient de là jusqu'au Père-Lachaise hérissé d'embûches et de pierres rongées ; puis elles prirent un galop fou, par la ligne des anciens boulevards, jusqu'au lieu insigne où ne subsistait plus de l'Opéra qu'un amas de calcaires marmoréens. La harde dévala enfin vers le fleuve.

Là, le chaos était inextricable. Ce que Fandriana supposait être le Louvre encombrait la rive d'une fantastique ruine creusée de trous, bousculée comme les vagues d'un océan figé. Quand Atanibé et Tulléar y parvinrent, éreintés, les jambes rentrées dans le corps, les rennes avaient disparu.

Les deux hommes s'assirent, leurs souffles précipités se répondant. Des mouches imaginaires dansaient devant leurs yeux. Bientôt une profonde torpeur les envahit et ils se laissaient aller, les paupières fermées, au redoutable sommeil des neiges. Une ouate épaisse couvrait déjà leurs corps allongés côte à côte.

Soudain, Atanibé ouvrit les yeux, sentant une haleine chaude sur son visage. Il eut peine à ne pas laisser échapper un cri. Le terrible museau d'un ours blanc l'effleurait presque. L'animal poussait de petits grognements sourds et le palpait, sans fureur, avec des précautions enfantines. Crier, appeler son compagnon à l'aide, il n'y fallait pas songer, sous peine de mort. Le soir était tombé ; à un jour terne allait succéder une obscurité presque complète. Atanibé comprit le secours que lui offrait la nuit ; ses mouvements prudents ne seraient pas aperçus par l'ours. Il tâta doucement le

couteau pendu à sa ceinture et le tira de sa gaine. C'était l'heure des résolutions promptes. En un clin d'œil, il revit toute son enfance, le soleil clair de Madagascar, les mers bleues et chaudes, les palmiers ondulant aux brises, la vie facile et joyeuse... On devinait le mouvement des côtes de l'ours sous la fourrure blanche. Atanibé hésita : « Si je le manque, » pensa-t-il, « c'est fini. » Mais pouvait-il demeurer en une telle angoisse ? Brusquement son bras se détendit.

Un hurlement lugubre... la bête gigantesque s'était dressée sur ses pattes de derrière, la lame enfoncée en plein cœur, le ventre rouge, et elle s'abattit sur l'homme, le serrant à l'étouffer entre ses bras musculeux. Mais l'étreinte mortelle se relâcha, tandis que le grand cadavre roulait dans la neige.

Le bruit de la courte lutte avait réveillé Tulléar, qui bondit. Atanibé se relevait péniblement.

— « Sauvé ! » souffla-t-il d'une voix éteinte.

Mais Tulléar, le doigt tendu, répondit par un cri rauque. A quelques pas, les narines en l'air, un second ours accourait en grondant.

Les fusils partirent au hasard, sans toucher le monstre, dont cette manifestation belliqueuse parut augmenter la colère. Tulléar et Atanibé fuyaient, escaladant les pierres mouvantes, faisant à chaque pas des chutes périlleuses. Ils culbutèrent ensemble dans une sorte de tranchée, entraînant avec eux une avalanche de neige. Au fond de l'excavation, un couloir béait, par une ouverture étroite ; tous deux, étourdis encore de leur chute, s'y précipitèrent ; avec des blocs lisses qui chancelaient sous leurs mains, ils se mirent à élever une barricade. Murés dans leur terrier, ils sentirent le courage leur revenir.

L'ours grogna et souffla au dehors, tenta d'écarter les pierres. Les coups de fusil le tenaient en respect. Il demeura longtemps en sentinelle. Puis le silence se fit.

Dans l'obscur caveau, la nuit se passa à entendre goutte à goutte l'eau tomber des voûtes. Ils n'osaient bouger. Pourtant le matin, par les joints de ces pierres onctueuses et polies qui leur avaient servi à se retrancher, un pinceau de lumière pénétra dans l'antre. Le jour apportait avec lui une telle impression de sécurité qu'on se risqua à déblayer l'ouverture. Au dehors retentissait une clameur de trompe : c'était le signal convenu avec Fandriana pour les cas fréquents où quelqu'un des explorateurs se perdait dans l'immensité de la Ville. Atanibé et Tulléar y répondirent en mêlant leurs voix, et bientôt Fandriana les étreignit dans ses bras. Lui aussi

avait passé la nuit dans une angoisse mortelle. Mais tandis qu'il écoutait le terrifiant récit de ses compagnons, son regard se porta sur la caverne qui leur avait servi de refuge et il hurla d'enthousiasme. Tulléar et Atanibé se retournèrent.

Par l'ouverture déblayée, un soleil pâle éclairait tout à plein un long couloir voûté de formes blanches. C'était comme un de ces palais d'Orient qui, dans les contes, surgissent au coup de baguette de fées, mais un palais aux murs décrépits, couverts de traces d'eau et de rouille, une voûte où les pierres s'effritaient. Tout au long de la galerie, à droite et à gauche, des femmes de marbre, d'un geste puéril et divin, agrafaient sur leur épaule la draperie légère de leur chlamyde, ou bien se dressaient dans leur chaste nudité. Toutes semblaient des sœurs, avec le même nez droit, la même bouche sinueuse et bienveillante, les mêmes yeux sans regard. Quelques-unes avaient été brisées et leurs membres épars gisaient. Les hommes s'aperçurent qu'ils s'étaient barricadés avec des morceaux de marbre, avec les débris des figures que des siècles d'art avaient accumulées en ce lieu pour exalter chez les humains le sentiment de l'immortelle beauté.

Et, tout au fond, seul comme dans une chapelle, surgissait un grand corps blanc, sans bras. C'était une femme, plus belle et plus majestueuse que les autres, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le suprême effort de l'homme vers l'Idéal. Le temps avait détaché le marbre par écailles et l'avait comme doré d'une chaude patine. La draperie que laissaient choir les reins de la déesse était rongée et salie, mais le torse mutilé s'érigeait encore dans sa gloire, diadémé d'une tête merveilleuse. Ce n'était qu'un débris, pourtant, toute la beauté féminine était là, divinisée, sublime !

Le temps qui ruine tout n'avait pas osé le sacrilège, et Vénus de Milo, debout, assistait impassible à la ruine du Louvre, à la ruine de Paris, à la ruine du monde.

⁂

La violence du froid s'accrut. Des tempêtes de neige descendaient en tourbillonnant des hauteurs de Montmartre, ensevelissant la ville funèbre sous un linceul plus épais. Un vent aigu souffla du nord, achevant la chute de pans de murailles, dont on entendait au loin l'écroulement sourd. Un brouillard solide, fait d'ouate épaisse, continuellement agité de rafales, coupait les respirations, emplissait les bouches, se suspendait en stalactites aux poils des four-

rures. Les explorateurs, menacés d'ensevelissement à chaque fois qu'ils s'aventuraient au dehors, incapables du reste de se conduire dans cette blancheur plus aveuglante que l'obscurité des nuits sans étoiles, obligés de se défendre en s'agrippant aux aspérités contre la tempête qui les eût emportés comme des fétus, se résignèrent à rester tapis dans le roof de la machine volante, sous la coupole du Panthéon. Même là, le vent les poursuivait, glacé, entrant par les brèches de la voûte, par les fenêtres sans vitres, poussant la neige à l'assaut. Aux lueurs du foyer, constamment allumé, ils voyaient le vieil édifice tomber pierre à pierre. Autour du transept, les statues informes prenaient l'aspect de bonshommes de neige. Des oiseaux blancs, fuyant le froid, venaient se tasser en brochettes criardes et grelottantes sur les corniches. Ce fut la nourriture de ces jours d'inaction et de disette, jusqu'à ce que le bruit, répété par l'écho des coups de feu qui faisaient des trouées dans leurs rangs, les eussent effrayés et chassés.

Alors les hommes connurent la faim. Il fallait aviser, au risque de la vie. Malgré la tempête persistante, ils sortirent. En s'aplatissant contre le sol lorsque la bourrasque se faisait plus violente, en courant d'abri en abri, ils descendirent dans la grande plaine vide où avait été le jardin du Luxembourg. Là, l'étendue était presque lisse, aucune construction n'ayant semé la terre de ses débris. En ce lieu, d'ordinaire, s'ébattaient des troupeaux de rennes et souvent les chasseurs y avaient surpris ces pauvres animaux mordant l'écorce des bouleaux pour tromper leur hivernale famine. Ils espérèrent, contre toute logique, faire pareille rencontre. Tulléar rampait sur ses genoux et sur ses mains, guettant les traces révélatrices du gibier, mais la neige était vierge et morne. Assurément, toute âme vivante avait fui vers le sud le redoublement de l'hiver. Paris était déserté de sa faune. Les oiseaux même étaient partis. La mort régnait.

Les trois amis atteignirent l'unique tour de Saint-Sulpice, semblable à un grand fantôme incliné, à travers la gaze de la neige tournoyante. Comme, à ce moment, l'ouragan faisait rage, ils se serrèrent le long du mur de la tour, en se regardant avec des yeux excavés et brillants ; les naufragés de la *Méduse* durent avoir de ces regards-là. Il y avait deux jours qu'ils en étaient réduits à ronger le cuir de leurs fourrures. La tour, sous le vent, avait des oscillations, des frémissements sinistres. Que leur faisait le danger puisqu'ils allaient mourir ? Sans doute, ils avaient pensé à fuir, sur les ailes de l'aéronef, ce morne empire du froid et de la faim,

mais comment auraient-ils mis ce projet à exécution ? Déjà, ils n'avaient plus la force de déblayer les abords du Panthéon et de tirer la machine au dehors. Encore n'eussent-ils pas osé affronter la tempête.

— « Qu'importe ? » disait courageusement Fandriana, « Nous avons vu Paris. »

Et Tulléar, qui avait repris ses manières bougonnes, répondait en haussant les épaules :

— « Ah ! oui, la belle histoire à raconter aux gens de l'autre monde ! »

Atanibé, lui, ne disait rien, les gencives douloureuses et saignantes, déchaussées par le scorbut.

Soudain, tous trois prêtèrent l'oreille. D'imperceptibles hurlements, un chant lugubre, montaient de l'immensité. Des galops mous s'entendaient dans le lointain. Bientôt ce fut le vacarme d'une meute furieuse, le tumulte d'une invasion sauvage, bestiale, horrible.

— « Les chiens ! Les chiens ! » gémit Atanibé en claquant des dents.

Ils les connaissaient bien, ces chiens des grandes solitudes du Nord, gris et hirsutes. Souvent, dans leurs excursions à travers la Ville, ils en avaient rencontré qui fuyaient à leur approche ou mettaient en fuite leur gibier. C'étaient des bêtes paisibles et inoffensives. Mais jamais ils ne les avaient vus ainsi courir par troupes. Et, tout de suite, ils comprirent le sens terrifiant de leurs rauques abois. Les bêtes avaient flairé de loin l'odeur des hommes et c'était, montant à l'assaut de leur agonie, l'immense et implacable armée de la Faim.

En deux coups de fusil, Tulléar abattit les trois premiers qui se montrèrent, la gueule sanglante, le poil hérissé, l'échine maigre et pelée. Ceux qui suivirent s'arrêtèrent pour dévorer les cadavres. Il y eut, un instant, un moutonnement de dos, une mêlée répugnante et hurlante.

Ce temps fut mis à profit. Les hommes quittèrent leur refuge et prirent du champ. Mais déjà la meute éventait leur fuite. En quelques bonds, les éclaireurs de la troupe étaient sur eux, les couvraient comme des sangliers forcés, les mordaient d'une dent amortie par l'épaisseur des fourrures. On put, par bonheur, gagner un passage étroit où le flot des chiens se canalisait, pour ainsi dire. Fandriana, Tulléar, garantissant leur compagnon plus faible, avaient tiré leurs couteaux et, sans relâche faisaient des trous sanglants

dans la masse. Ceci dura quelques minutes peut-être et ne pouvait durer davantage sans mort d'homme. Fandriana eut l'épaule déchirée, Tulléar la main en sang. Le nombre des agresseurs croissait toujours. Et un vent furibond culbutait les dos osseux des chiens squelettiques, faisait voler, comme les projectiles d'une baliste, des blocs énormes de glace.

Et puis, tout à coup, ce fut un grand bruit sinistre, une secousse terrible, comme si le monde entier s'abîmait. Tout près des combattants en sueur, les oreilles bourdonnantes, une montagne de pierres s'abattit. Tulléar, qui levait un bras lassé pour l'égorgement d'un ennemi sans cesse renaissant, laissa retomber ce bras avec surprise. L'ennemi était en pleine déroute, glapissant, la queue entre les jambes. On aperçut encore quelques dos gris qui couraient, se perdant dans un paysage d'apocalypse, et les trois amis se retrouvèrent seuls, ahuris. Par quel miracle étaient-ils encore vivants, rouges de sang et en loques ? Comme si la tempête avait, dans son dernier effort, épuisé sa rage, il faisait maintenant un calme extraordinaire, un silence inouï : à demi ensevelis sous des pierres, gisaient les corps broyés des chiens, par centaines... De la nourriture ! De la viande ! Le firmament lavé paraissait plus vaste, plus vide, comme si quelque géant dressé depuis toujours au-dessus des ruines, s'était soudain effacé du ciel.

Il fallut plusieurs minutes aux hommes pour comprendre que la tour, la vieille tour de Saint-Sulpice, dépareillée et branlante, au flanc de laquelle ils s'abritaient tout à l'heure, avait cessé d'exister.

Vint le printemps, si l'on peut nommer de ces deux syllabes souriantes une atténuation des rigueurs de l'hiver qui permit à quelques végétaux de montrer leurs têtes vertes, poudrées de frimas au matin. On entendit se craqueler les glaces de la Seine. L'afflux des eaux vivantes disjoignit les blocs, les entraîna, comme des îlots effrangés et mouvants, vers la mer. Les phoques reparurent et s'étendirent au soleil sur les berges.

A la pointe de la cité, on voyait leur multitude s'ébattre en des jeux puérils. La transparence du lac de la Concorde révélait enfin l'Obélisque, couché au fond comme une tombe submergée.

La Ville se dévêtait lentement de ses robes d'hiver qui glissaient avec un frou-frou soyeux le long des murs pleurants. Quelques jours, les grands cadavres des édifices furent à nu, puis les mousses les recouvrirent d'un duvet nouveau. Les bouleaux et quelques autres

arbustes allongeaient avec précaution leurs feuilles hors des bourgeons comme de petits doigts timides. Et les rennes, par troupes, reniflant l'air, menèrent leurs faons nouveaux-nés boire au fleuve, animèrent de leurs galopades folles les plaines herbues des Tuileries et du Luxembourg.

Les yeux des trois amis s'enchantèrent de ces aspects insolites. Du haut des tours de Notre-Dame, ils voyaient la Ville verdoyer, pleine de mouvements et de bruits, le ciel se couvrir d'ailes. Ou bien ils parcouraient les ruines dévoilées, riches de surprises.

Or, un jour, une apparition inopinée les stupéfia. Ils étaient entrés dans une sorte de cave pleine de recoins sombres, et dans l'un de ces recoins, il leur sembla voir un *homme*, tout couvert de peaux de bêtes, à la façon des Esquimaux, qui les regardait fixement. Atanibé s'approcha lentement du fantôme : à mesure, l'homme reculait dans l'obscurité. Il y disparut.

Atanibé se frotta les yeux, se crut le jouet d'une illusion. Les explorateurs se consultèrent.

Un homme dans Paris ! Etait-ce possible ? Ils avaient cru, toute une saison, occuper seuls l'immense pays abandonné. Et voici que surgissait un propriétaire ! A moins que ce ne fût un spectre, comme ils l'avaient pensé tout d'abord, car sa disparition subite demeurait mystérieuse.

— « Il faut pourtant savoir où il est passé ! » dit Tulléar.

Atanibé battit le briquet : à la faible lueur qui jaillit, les murs parurent pleins et sans issue. Mais tout à coup, Fandriana eut un cri d'angoisse et disparut aussi brusquement que le personnage énigmatique l'avait fait. Tulléar et Atanibé virent à leurs pieds une crevasse qui s'ouvrait sur une nuit insondable. Que faire ? La voix de Fandriana vint à propos les arracher à leur perplexité. Elle montait, joyeuse, rassurante, des entrailles de la terre, les invitant à tenter l'aventure. En même temps, une vive lumière éclaira l'orifice. Fandriana allumait sa petite lampe de poche. A cette clarté, Atanibé et Tulléar s'engagèrent dans un escalier aux marches rugueuses et irrégulières, débouchèrent dans un vaste tunnel... Le mur portait un fragment d'inscription : *OP. LIT...* qui donna beaucoup à penser aux trois amis.

L'homme inconnu n'était pas un rêve : au loin, les voûtes répercutaient le bruit de ses pas précipités. Il fuyait. Donc, il était inoffensif. A tout prix, il fallait le joindre, le rassurer, fraterniser avec ce congénère inattendu. Une poursuite échevelée commença. Les trois compagnons heurtaient dans leur course de longs rubans

parallèles de métal poudreux. Quel pouvait être cet étrange souterrain ? Le fugitif avait de l'avance et sa connaissance des lieux le protégeait. Et ce voyage sous terre paraissait devoir être sans fin. Fréquemment, le couloir bifurquait. Les explorateurs hésitaient entre deux chemins semblables ; quand la poursuite reprenait, le pas de l'homme était plus lointain, infiniment moins sonore. Sans une parole, dans d'innombrables galeries, on faisait des kilomètres, repassant sans doute plusieurs fois par les mêmes endroits, sans repères pour se guider, jusqu'à épuisement des haleines.

De distance en distance, la voûte était écroulée sur de longues étendues. On s'arrêtait, on cherchait l'issue. Des fentes étroites, dans lesquelles il fallait ramper en s'aidant des pieds et des ongles, ramenaient à des voies larges et libres. Ou bien l'obstacle était infranchissable. Mais la continuité du souterrain était assurée par un abouchement avec un égout voisin, dans les eaux duquel on enfonçait jusqu'au ventre.

Le bruit de la fuite de l'inconnu mourut enfin. Ce fut le silence. La piste était définitivement perdue.

— « C'est une ville sous la Ville ! » s'écria Fandriana en se laissant tomber de fatigue. Et la lampe s'éteignit.

— « J'y suis, » dit Tulléar. « *OP. LIT...* Ce sont des syllabes du mot *Métropolitain.* Le Métropolitain, disent les textes, était un chemin de fer souterrain. Nous sommes égarés et pris à notre piège. La détestable aventure ! Comment sortir de là ? »

— « Avant tout, ne nous séparons pas et cherchons ensemble. »

D'un pas plus pesant, ils marchaient dans l'obscurité. L'écho leur révélait le vide des longues galeries. A leur évaluation, ils marchèrent pendant plus d'une heure : après quoi, ils se sentirent suivis par un frémissement léger. Ce murmure incompréhensible n'éveilla pas d'abord leur attention, mais cela grandit, devint une rumeur confuse, puis des clameurs. Ils s'arrêtèrent, effrayés, se palpant dans l'ombre. Un tumulte de voix humaines, des piétinements de foule emplissaient les voûtes. On saisit bientôt des interjections furieuses, des tintements de métal.

— « Les chasseurs sont chassés, » sussura Atanibé. « Tout le peuple de Paris est à notre poursuite ! »

— « Le peuple de Paris ? » interrogea Tulléar.

— « Eh ! que voulez-vous que ce soit ? Nous avons vu un homme. Ce genre d'animal ne vit point solitaire. Paris doit avoir des hôtes. Quelque peuplade d'humanité bâtarde, comme nous en avons rencontré souvent dans notre voyage circumpolaire, qui s'est appro-

prié les restes des grands Parisiens d'autrefois. Pour avoir dérangé dans sa quiétude une tribu qui hiverne sous terre, sauvage sans doute, ignorante de l'humanité et du monde, nous allons avoir à en découdre. »

Et, comme pour donner plus de consistance à cette supposition, une pierre de fronde, lancée au jugé, mordit Fandriana à l'épaule.

— « Fuyons alors, » dit-il. « Une lutte dans cette nuit... ce serait horrible. »

Fuir n'était pas facile. Ce fut une course au hasard, éperdue, sous une grêle de cailloux. Et cette course ne fut pas longue. Les fugitifs dévalaient une pente et bientôt ils sentirent l'eau. La galerie où, par infortune, ils étaient entrés, aboutissait à un lac toujours plus profond, infranchissable. Ils y furent enfin plongés jusqu'au cou.

— « Nous ne pouvons aller plus loin, » dit Tulléar. « Et tenez, l'ennemi même renonce à nous suivre ; c'est assez significatif. »

En effet, la foule hurlante s'était arrêtée à l'endroit où l'eau commençait, comme sûre que sa proie ne pouvait plus lui échapper. Les frondes envoyaient au hasard leurs projectiles dans la mare. Atanibé nagea le plus loin qu'il put, et revint dire que l'eau atteignait la voûte. Pas d'issue par là. A l'origine, probablement, le tunnel passait sous le lit de la Seine. Au long des siècles, le fleuve avait percé la galerie et repris le terrain conquis par l'homme...

Atanibé nageait désespérément, sondait à coups de poing la muraille lisse. Un moment, son poing rencontra le vide. Il poussa une sourde exclamation de triomphe. Ses mains tâtaient un trou affleurant l'eau, l'embouchure d'un étroit terrier, d'un égout peut-être qui se déversait dans le souterrain par une blessure de la paroi. Le salut ? En tout cas, du répit ! Les trois compagnons s'y hissèrent sans bruit.

Ils rampaient à plat ventre dans des flots de boue. Le terrain montait. Assurément, on s'éloignait du fleuve. Les cris de la foule arrivaient plus indistincts, puis se turent. Un quart d'heure se passa en efforts pénibles, un long quart d'heure qui sembla un siècle et au bout duquel une lueur pâle pénétra le boyau. C'était la délivrance ! Le trou s'ouvrait dans un champ de ruines et d'herbes, à proximité de l'ancien Odéon. Non loin, au-dessus des éboulis, le Panthéon, poudré de givre, s'érigeait jusqu'au ciel bleu. Les hommes aspirèrent à longs traits l'air glacé et saluèrent de vivats l'apparition sublime.

Un cri fait de mille cris leur répondit. Une armée hirsute montait de la berge, courait à eux, brandissant des massues de fer, faisant vibrer les frondes. Le peuple des profondeurs s'était aperçu qu'on lui échappait, et par toutes les ouvertures des souterrains, se ruait à la poursuite.

— « A l'aéronef ! A l'aéronef ! »

Sous le soleil, les explorateurs reprenaient toute leur force et l'espoir vivifiant. En quelques enjambées, ils atteignaient le Panthéon, devançant d'une centaine de pas leurs adversaires les plus acharnés. Avec une hâte fébrile ils tiraient déjà sur la place la machine volante.

La vue de cet apareil insolite parut frapper de stupeur les premiers assaillants, qui reculèrent, ignorant si la mort n'allait pas s'échapper de cet engin. Mais cet étonnement passa, quand ils virent les étrangers prendre place dans le roof, entre les grandes ailes blanches. Une nuée de pierrailles s'abattit, cassant toutes les vitres. En même temps, les sauvages se suspendaient en grappes aux flancs de la machine, en hurlant leur victoire.

Fandriana pressa une manette.

— « Allons ! » dit-il.

L'aéronef frémit, ses hélices vibrèrent ; le moteur chanta. Comme un albatros qui va prendre son vol, l'énorme machine frémit de toutes ses ailes ; elle roula quelques instants sur le sol, malgré l'effort des assiégeants. Profitant du trouble causé dans la cohorte des ennemis, Tulléar et Atanibé passaient par les vitres brisées le canon de leurs fusils et le bruit des détonations, quelques cadavres culbutés semèrent l'épouvante, écartèrent les obstacles humains. Soudain le navire de l'air s'éleva. Il plana au-dessus des bras tendus, des cris de rage, des jets de pierres, comme s'il s'orientait et cherchait sa route. Un sauvage agrippé au toit du roof fut pris en écharpe par l'hélice et tomba en tournoyant. Puis le vaste oiseau s'éloigna majestueusement dans la profondeur bleue.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Pour la rentrée, GALAXIE vous présentera un sommaire des plus brillants, où tous les textes méritent d'être en vedette.

LESTER DEL REY vous contera, dans **Le robot vengeur,** l'histoire d'une humanité détruite et de ses successeurs-robots, décidés à la venger.

ROBERT SHECKLEY, dans **La vie de pionnier,** vous fera une description sarcastique de la vie des futurs colons de l'espace.

CORDWAINER SMITH, dans **La ballade de C'mell,** vous entraînera dans une mystérieuse conspiration, guidée par une créature étrange nommée l'E-telekeli.

ROBERT F. YOUNG, avec **Petit chien perdu,** vous offrira un tableau émouvant de la destinée d'un comédien dans la galaxie.

MARGARET ST. CLAIR (alias IDRIS SEABRIGHT), vous exposera dans **Roberta** un étrange cas de dédoublement de personnalité.

HARRY HARRISON, avec **L'oiseau de malheur,** vous montrera pourquoi le voyage dans l'espace n'est pas fait pour tout le monde.

Enfin **RAY BRADBURY,** avec **Viens dans la cave...,** vous donnera une de ces histoires de poésie et de terreur dont il a le secret.

Ce numéro paraîtra le 13 août.

chronique littéraire

Une porte peut être ouverte et fermée

par Pierre Versins

(Suite)

LE VOYAGE TEMPOREL

Il nous reste maintenant à aborder la partie la plus moderne de notre chapitre, celle du voyage dans le temps, du voyage proprement dit, c'est-à-dire du déplacement d'un homme selon la durée, vers l'avenir ou vers le passé, avec retour possible au présent. Nul n'ignore que cette invention a été attribuée à Wells, dont **The Time Machine, an Invention** (**La machine à explorer le temps**, 1888-1895) est un classique du genre. Ce récit le restera, classique, car pour la première fois, si l'idée que le temps n'est pas inaltérable existait depuis longtemps, un écrivain eut l'idée de faire voyager son héros vers l'avenir, puis vers le passé, à l'aide d'une **machine.** Les puristes argueront que cette machine n'était qu'un prétexte, qu'elle n'était pas décrite, et à peine prise au sérieux par l'auteur même. Elle était suffisamment « réelle », cependant, pour qu'Alfred Jarry, quatre années après la parution de l'œuvre intégrale (au moment de la traduction française du roman de Wells), ait tenté d'en rationaliser les éléments dans son **Commentaire pour servir à la construction pratique de la machine à explorer le temps** (1899).

Mais, bien avant Wells, Restif de La Bretonne (qui décidément tient de la place en conjecture et y mérite, avec Robida, le second rang ex-æquo après Olaf Stapledon) avait imaginé d'envoyer le héros de son dernier roman, **Les posthumes**, dans l'avenir, et dans un avenir assez nettement différencié pour qu'on ne soit pas tenté de voir là un hasard. C'était en 1802, 36 ans avant l'anonyme **Missing One's Coach : an Anachronism** (1), dont August Derleth pensait qu'il était le premier récit à utiliser le thème. Il n'est peut-être pas inutile de préciser encore que, si **Les Posthumes** ont été publiés en 1802, l'assentiel en avait été écrit et lu en petit comité avant la Révolution, l'ensemble ayant été corrigé et préparé pour l'impression dès 1796.

Il s'agit donc encore du duc Multipliandre, dont nous avons déjà dû parler dans nos chapitres précédents. Ce qui nous occupe ici se trouve au troisième tome :

> [...] j'examinai, en prévision de 100 à 100 ans, les changements qui étaient arrivés à la face du Globe terrestre. Ils étaient prodigieux ! et les mois avaient été des siècles ! Le langage même était changé ! Je fus obligé de le rapprendre.

Il peut voyager ainsi dans l'avenir en « entrant dans le corps » d'hommes futurs. Paris n'est plus qu'un village et la France s'appelle la République de Virginie, a deux capitales, une d'été, une d'hiver ; le gouvernement doit y résider et régler les affaires en moins

(1) Pour avoir manqué le coche, anachronisme, *non traduit.*

de six mois, ne pouvant les transporter d'une capitale à l'autre.

Mais, nous l'avons dit, c'est à Wells que revient l'honneur incontestable d'avoir inventé une machine pour voyager dans le temps. Inventé, c'est beaucoup dire car la description de cet engin est plutôt vague et tient en quelques lignes du roman :

Wells commence par reprendre les notions déjà connues sur les dimensions et le temps, telles qu'elles avaient été utilisées onze ans plus tôt par Edwin Abbott dans **Flatland**, puis fait son héros déclarer :

> Il n'y a aucune différence entre le Temps et l'une quelconque des trois dimensions de l'Espace, sinon que notre connaissance se meut au long d'elle.

Pour convaincre ses amis, l'Explorateur du Temps (on n'en connaîtra pas le nom) leur expose quelques arguments spéciaux, qui ont été maintes fois repris par des auteurs plus soucieux de pittoresque que de vérité scientifique (nous ne disons pas réalité, car il n'y a de réalité qu'au niveau des sens) : il propose ainsi « une série de portraits de la même personne » à différents âges et déclare qu'il s'agit là de « sections », de « représentations sous trois dimensions d'un être à quatre dimensions », ce qui, si l'on utilisait le même genre d'argument, prêterait à sourire à un enfant qui sait déjà faire la différence entre un volume et le plan que représente une photographie ou un tableau ; puis il parle d'un diagramme établi par un baromètre enregistreur et déclare que « le mercure n'a tracé cette ligne dans aucune des dimensions de l'Espace généralement reconnues » ; il déclare que l'homme ne peut pas se déplacer librement dans l'espace même, mêlant ainsi joyeusement les niveaux d'impossibilité ; et, pour terminer, appelle la psychologie à la rescousse :

> Mais vous avez tort de dire que nous ne pouvons nous mouvoir dans tous les sens du Temps. Par exemple, si je me rappelle très vivement quelque incident, je retourne au moment où il s'est produit. Je suis distrait, j'ai l'esprit absent comme vous dites. Je fais un saut en arrière pendant un moment.

...imitant ainsi, dans l'ordre de l'événement et du souvenir de cet événement, l'erreur de Flammarion confondant comme à plaisir l'objet et son image dans les **Récits de l'infini**.

D'autre part, lorsqu'il parle de la machine et la montre, Wells n'est pas beaucoup plus précis. L'Explorateur du Temps apporte devant ses amis un modèle réduit de l'appareil, qu'il pose sur une table :

> L'objet que l'Explorateur du Temps tenait à la main était une espèce de mécanique en métal brillant, à peine plus grande qu'une petit horloge, et très délicatement faite. Elle comprenait aussi diverses parties en ivoire et d'autres d'une substance cristalline et transparente.
>
> [...]
>
> C'est le projet que j'ai fait d'une machine pour voyager à travers le Temps. Vous remarquerez qu'elle a un air singulièrement louche, et que cette barre scintillante a un aspect bizarre, comme en quelque sorte irréel — il indiqua la barre avec son doigt. Voici encore ici un petit levier blanc, et là, en voilà un autre.

En ce qui concerne le modèle véritable, celui qui sera utilisé pour le voyage, il n'est pas plus explicite :

> Elle comprenait des parties de nickel, d'ivoire ; d'autres avaient été limées ou sciées dans le cristal de roche. L'ensemble était à peu près complet, sauf les barres de cristal torse qui restaient inachevées sur un établi, à côté de quelques esquisses et plans ; et j'en pris un pour le mieux examiner : il semblait être de quartz.

Et ce sera tout : ce qu'on sait de la Machine à explorer le temps tient en ces quelques mots, lorsqu'on a ôté tou-

te la littérature : une mécanique construite en nickel, ivoire et cristal de roche, munie de leviers. On saura aussi qu'elle comporte une selle pour s'asseoir.

La disparition du modèle réduit dans l'avenir — ou le passé, l'Explorateur ne sait pas à l'avance dans quelle direction il partira — est un tout petit plus précisément montrée :

> On entendit un petit sifflement et la flamme de la lampe fila. Une des bougies de la cheminée fut éteinte et la petite machine tout à coup oscilla, tourna sur elle-même, devint indistincte, fut perçue comme un fantôme pendant une seconde peut-être, comme un tourbillon de cuivre scintillant faiblement, puis elle disparut...

Et, tout à la fin, la disparition du Voyageur lui-même :

> Il me sembla pendant un moment apercevoir une forme fantômale et indistincte, assise dans une masse tourbillonnante, noire et jaune — une forme si transparente que la table derrière elle avec ses feuilles de dessins était absolument distincte ; mais cette fantasmagorie s'évanouit pendant que je me frottais les yeux.

Mais il ne faut pas être trop sévère : si le raisonnement, aujourd'hui, qui conduit les écrivains à admettre la possibilité du voyage temporel est quelque peu plus valable, les descriptions n'en seront guère meilleures (2).

Notre Explorateur du Temps peut aller dans l'avenir jusqu'en l'an 800.200, y vivre huit jours avec les Eloïs et les Morlocks, échapper à ces derniers de justesse pour se retrouver au crépuscule du monde après un nouveau bond incontrôlé dans l'avenir, puis disparaître lors d'une seconde tentative, au point de vue strictement scientifique, cela n'aura aucune importance. Mais du point de vue littéraire, l'importance est considérable. On peut dire que, depuis **The Time Machine,** il n'y a pas eu de récit utilisant le voyage dans le temps, qui n'ait été inspiré directement par Wells ; même, la plupart du temps, le nom de Wells est cité (comme on citerait une autorité dans une étude), et il existe plusieurs récits, dûs à des écrivains divers, qui ont réutilisé la machine même de l'auteur anglais, qu'il suffise de citer **La Belle Valence,** de Théo Varler et André Blandin (1923) (3).

Autre détail, qui connaîtra la fortune de devenir un lieu commun en conjecture : le fait que l'exploration du temps, qui dure huit jours au moins, ait pu se passer en quatre heures seulement, selon le raisonnement suivant : aussi longtemps que l'Explorateur reste dans l'avenir ou le passé, sa machine peut, sans le moindre inconvénient, le faire revenir au moment même où il était parti. C'est ce que feront Varlet et Blandin, dont les héros resteront plusieurs mois au XIVe siècle, mais n'auront disparu qu'une seconde du présent.

---

(2) Un écrivain toutefois, et non des moindres, ne s'est pas contenté de termes à vague résonance technique : Alfred Jarry. Dans son Commentaire pour servir à la construction pratique de la machine à explorer le Temps *(1899), il s'est interrogé très sérieusement, avec les lumières de l'époque et quelques-unes que nous n'avons pas encore, sur la possibilité d'une telle construction. Son raisonnement est cependant d'une telle compacité qu'il est impossible de l'analyser, l'analyse tiendrait autant de pages que le texte et, comme Pierre Ménard le fit pour quelques chapitres de* Don Quichotte, *nous reproduirions mot pour mot ce texte. Il faut donc que le lecteur s'y réfère et nous ne saurions trop l'y engager. Nous pouvons toutefois citer une parenthèse de Jarry, pour ce qu'elle expose, mais avec des raisons et un résultat différents, la trouvaille de Régis Messac dans* La cité des asphyxiés *: « ... (nous constaterons plus loin que le Passé est par-delà le Futur, vu de la machine)... ».*

(3) Il est vrai que d'autres anticipations de Wells ont servi plus tard, notamment à Jean de la Hire qui a continué à sa façon La guerre des mondes *dans* Le mystère des XV *(1911) et qui a refait* L'homme invisible *avec* Joë Rollon *(1919).*

QUELQUES PARADOXES

Mais le voyage dans le temps sera rarement simple. Il est du reste probable que Wells n'a fait disparaître son Explorateur (dans le passé ? il le semble bien mais ce n'est pas spécifié) que parce qu'il était conscient de tous les paradoxes entraînés par la seule réflexion sur la question : que peut-il arriver à un voyageur temporel qui se retrouve lui-même ? qui se tue, sous sa forme stable temporellement ? qui tue père et mère ? qui empêche Ravaillac d'assassiner Henri IV ?... Toutes ces question, et bien d'autres, ont été posées et résolues de diverses façons par divers auteurs dont quelques-uns peuvent être cités ici, rappel du chapitre consacré aux uchronies et avant-goût des paragraphes sur les univers arborescents.

Le jeune garçon mis en face de lui-même dans **Le Chronastro,** de H.G. Viot (1949), est atteint d'un mal inconnu qui passe lentement. L'histoire est changée de fond en comble lorsqu'un voyageur du temps empêche Ravaillac de tuer Henri IV dans **Croisière dans le temps**, de F. Richard-Bessière (1952). Nous nous sommes permis nous-même de faire notre héros se tuer peu avant sa naissance dans un aperçu intitulé **Le temps et la vie** (1956) qui a l'avantage de pouvoir être cité intégralement, ce qui nous permettra de figurer honnêtement à l'index onomastique :

> M. Jérôme Biet, peu satisfait de l'existence, partit dans le passé afin de donner à sa mère un tel coup de pied dans le ventre, alors qu'elle était grosse de quatre ou cinq mois, qu'elle en fît une fausse-couche irrémédiable et que lui, Jérôme, ne vînt pas au monde.
>
> Mais lorsque ce fut fait (incidemment, son père lui cassa la gueule mémorablement), il s'aperçut que, n'étant pas né, il n'avait vraiment pas pu retourner en arrière jusqu'avant le temps de sa naissance, et qu'en conséquence...
>
> Quand il eut bien réfléchi, il crut devoir recommencer...

Dans **Le voyageur imprudent,** de René Barjavel (1943), chef-d'œuvre qu'on ne louera jamais assez, Saint-Menoux, désireux de voir, grâce à son scaphandre temporel, quel chemin inattendu prendrait l'Histoire s'il tuait Napoléon (alors Bonaparte, encore) au siège de Toulon, tue en fait l'un de ses aïeux qui s'est jeté devant le futur empereur. Et lui-même n'existera pas, n'aura pas existé, n'exist... on s'y perd, comme s'y est perdu l'auteur lui-même dans le post-scriptum « To be and not to be » ajouté à la réédition de 1958 :

> Il a tué son ancêtre ?
> Donc il n'existe pas.
> Donc il n'a pas tué son ancêtre.
> Donc il existe.
> Donc il a tué son ancêtre.
> Donc il n'existe pas...

Et Barjavel de dire, avec la plus implacable logique, que Saint-Menoux existe **et** n'existe pas, tout à la fois.

ET D'AUTRES FAÇONS DE TUER LE TEMPS

Donc les plus totales sont respectivement celle de Jacques Rigaut dans **Un brillant sujet** (1921) où le héros, s'élançant dans le passé, peut d'abord se croire son propre père, par la grâce d'un inceste temporel, puis décide d'aller rencontrer Dieu le Père à la Genèse (il tuera en route Jésus enfant, coupera le nez de Cléopâtre, enseignera la vapeur et l'électricité aux Indiens d'Amérique du Sud, etc., et mourra enfin de vieillesse dans son appareil incontrôlable) ; et celle de Cami dont le **Voyage inouï de M. Rikiki** (1938) accumule à plaisir les paradoxes, sans que l'auteur s'en soucie le moins du temps, au cours d'un trajet qui va de la Préhistoire à 1830, puis au jardin d'Eden (par erreur, mais le serpent, mécanicien, réparera la machine, l'Ecrevisse-à-rebrousser-les-siècles), en pas-

sant par tous les chapitres des manuels d'Histoire, César, Attila, Charlemagne créant les écoles, les Croisades, Saint-Louis rendant la justice, Henri IV et la poule au pot, les trois mousquetaires, le Roi-Soleil, la Terreur et Napoléon. Rien n'y manque.

Mais déjà, dans **Aventures d'un voyageur qui explora le temps** (1909), Octave Béliard avait tiré les conséquences d'un contact avec le passé lointain, et montré la voie à des générations d'écrivains, une voie royale, qu'on en juge :

M. Bozzoli a inventé une machine à explorer le temps. Le jour où il vient de l'achever, ses deux enfants disparaissent avec elle. Il comprend qu'ils ont voulu jouer et l'ont mise en marche. Comme ils n'ont qu'une douzaine d'années, il n'espère pas qu'ils comprendront ce qui leur est arrivé et pleure leur mort certaine. Il conte ceci à l'auteur qui tente de lui redonner espoir, jugeant qu'à douze ans, ils pourront bien s'en tirer.

L'auteur quitte Rome pour quelque temps, puis revient pour trouver l'inventeur, à l'article de la mort, attendant dans son laboratoire auprès d'un nouvel appareil, une sorte de frein devant agir sur la machine temporelle et la ramener avec ses enfants au XIXe siècle. L'auteur, par pitié pour le vieillard plus que par réelle conviction, s'offre à surveiller l'arrivée, le retour possible de la machine. Lorsqu'une nuit il voit apparaître une sorte de brume qui se solidifie et la machine est là, avec un géant en armure parlant une langue incompréhensible.

L'auteur, supposant qu'il s'agit d'un des fils de Bozzoli, cherche son nom dans un vieux cahier d'écolier : il s'appelle Romualdo et l'autre, en effet, semble se souvenir. Il raconte enfin son odyssée : parti avec son frère dans le passé, ils ont été recueillis par un berger. Ils cherchaient Rome autour d'eux, mais la ville n'était manifestement pas là. A la découverte, ils allaient subir un mauvais parti de deux groupes qui se battaient lorsque le berger les fit passer pour les fils de leur roi. A ce moment, une louve sortait des bois et le berger affirma qu'elle les avait allaités tous deux durant leur abandon.

A ce moment, Bozzoli et l'auteur comprennent que Romualdo a, dans le passé, en 700 avant Jésus-Christ, été Romulus et qu'il a tué son frère Remo, Remus. Romualdo, en effet, lorsqu'il avait senti chanceler sa puissance, ayant enfin compris le mystère de son voyage dans le temps, était reparti avec sa machine, au moment où un éclair détruisait le toit de l'édicule où il l'avait cachée. D'où la légende (4).

Il faudra beaucoup d'ouvrages pour tirer les conséquences de ce simple fait qui porte en germe la cosmogonie van vogtienne exprimée dans l'admirable nouvelle **The Seesaw** (**La balançoire,** 1941, non traduit, bien que ce récit forme le début et la fin du roman **The Weapon Shops of Isher — Les armureries d'Isher**, 1949).

Cependant, cette même année 1909, paraissait **La véridique ascension dans l'Histoire de James Stout Brighton**, de G. de Pawlowski. Ledit James Stout Brighton améliore constamment ses avions personnels. Un jour, il vole à une telle vitesse, d'Est en Ouest, qu'il se met à rattraper le temps (5) :

> Dès lors, ce fut une course folle à la poursuite du temps passé. Bien avant San Francisco, James rattrapait la nuit précédente, puis le coucher de soleil de la veille, puis la journée précédente, puis des jours encore et des jours passés.

---

(4) Cette nouvelle parut dans le n° 79 de Fiction, *sous le titre* Le passé merveilleux.

(5) Cette idée, extrapolation du paradoxe du Tour du monde en quatre-vingts jours *(1873), mais qui hantait Verne depuis* Prodigieuse découvert *(roman sigé X. Nagrien en 1867), fascinera aussi Maurice Renard, en 1909 également, dans* Le voyage immobile. *On la trouve pourtant déjà en 1761 — et très exactement indiquée — dans un curieux passage du voyage imaginaire de Villeneuve,* Le voyageur philosophe.

Ainsi, il pourra admonester un jour le garçon de 6 ans qu'il a été, et continuera à remonter l'Histoire...

> [...] et c'est à peine si la découverte de l'Amérique l'émut quelque peu, lui qui venait de la découvrir tant de fois.

...l'Histoire, et plus, même :

> James franchissait l'histoire et remontait aux origine du monde.

Il s'arrête cependant, quand il sent, au bas de son dos, pousser une queue.

> Péniblement alors, James reprit sa route vers l'Est, mais en première vitesse cette fois, le moteur étant sérieusement avarié, et ce fut à peine s'il put rentrer sans panne dans l'histoire.
>
> Fort à propos, il revint pour la création de l'homme et dieu l'employa, ouvrier anonyme, à éviter l'inceste dans la première famille humaine.

On se demandait, aussi...

Mais il ne parviendra pas à remonter jusqu'à sa propre époque.

Ce sera aussi, en plus tragique, la mésaventure d'Owha l'Atlante dans **Le voyageur immobile**, d'Alain Saint-Ogan et Camille Ducray (1945). La thèse des deux auteurs, qui citent Maeterlinck, est que le temps n'est qu'un éternel présent :

> [...] A cette place, je sais qu'il y a des êtres par centaines, par milliers, par millions... Il y a des machines pas encore inventées... Il y a de la neige de la période glaciaire, des fougères arborescentes des premiers âges, du feu... Il y a aussi le vide... le vide !...
>
> Il compléta sa pensée après un court silence :
>
> ...Le vide d'avant la création !... Le vide d'après la fin du monde !... Le vide aussi des espaces intersidéraux parce que nous avons l'illusion que la Terre se meut...

Et, plus loin :

> Les siècles, les années, les jours, les heures, les secondes sont simultanés.

Un Atlante est apparu, avec sa machine, à notre époque. Deux savants français réparent sa machine, mais une année a passé et l'un des savants comprend pourquoi l'Atlante ne pourra jamais réintégrer son époque :

> [...] c'est que nous ne nous trouvons pas devant une impossibilité mécanique, mais devant une impossibilité philosophique à laquelle je viens seulement de songer. Mais oui, je n'en doute plus... Pour revenir à son époque, Owha devrait franchir l'année qu'il vient de passer avec nous. Or les choses sont ce qu'elles sont et ne peuvent être autrement.

Notons au passage que ceci n'est pas seulement une anticipation de la pensée du général de Gaulle, mais que c'est cette proposition même qui poussera d'autres auteurs à penser aux univers parallèles et arborescents, surtout à ces derniers. Le savant, cependant, reprend :

> La machine était arrêtée et Owha jouissait pendant ces onze mois de l'illusion du temps qui s'écoule. Il ne peut être à la fois sur sa machine et parmi nous pas plus que celle-ci ne peut dans le même temps fonctionner et être stoppée. Il eût dû, pour retourner en arrière, repartir sans même laisser une fraction de seconde s'écouler. Mais alors, revenant au moment même où il mettait son appareil en route, il serait fatalement reparti vers notre siècle. Ce voyage d'aller et retour se serait poursuivi indéfiniment, prisonnier qu'eût été le voyageur entre ces deux instants infranchissables.

Le raisonnement paraît sans faille, compte tenu des prémisses. Et pourtant Owha disparaîtra, mais vers l'avenir.

> « Ne pouvant rejoindre le passé, elle [la machine] s'était dirigée vers l'éternité... Je dis bien, messieurs, l'ÉTERNITÉ, car n'envisageant qu'un retour aux siècles où florissait la Halcamende, Descourfli avait bloqué dans les commandes tous les intermédiaires qui pouvaient projeter la machine dans les différentes zones d'un futur relativement proche.

Il ne reste plus à Pierre Boulle qu'à

tirer les conclusions — mais quelles ! — de cette partie du thème dans le kaléidoscope temporel admirable qu'est **Une nuit interminable** (1952).

Oscar Vincent, libraire et latiniste, est abordé à **La Coupole** par un Badarien (les Badariens ont existé, bien entendu), voyageur du temps, appartenant à une civilisation perdue qui avait dix mille ans d'existence quand il l'a quittée ; conversant en latin, les deux hommes comprennent que le Badarien a fait un bond dans son avenir de quelque huit mille ans, après un séjour chez les Romains. Le libraire se murmure alors la phrase inévitable de ce genre de récit : « Se pouvait-il que les fictions de Wells fussent réalisées ? » Mais, sur Wells, il y a dans cette nouvelle un sérieux progrès. Voici par exemple la machine badarienne à explorer le temps :

> Il sortit de sa poche un petit objet d'un blanc mat, ayant à peu près la forme d'un ellipsoïde. Un clavier comprenant des boutons et des leviers faisait saillie et paraissait constituer tout le mécanisme.

Mais il y a un témoin, un docteur pergolien (la Pergolie, elle, n'existe pas, pas encore), lui aussi voyageur temporel, un historien semble-t-il, comme celui mis en scène en 1895 par Grant Allen dans **The British Barbarians** (6). Mais alors que le voyageur du XXVe siècle de Grant Allen était simplement rejeté dans son époque à venir par un mari jaloux qui croyait le tuer, le docteur pergolien compliquera infiniment les choses, pour la béatitude affectueuse du lecteur.

En effet, il décide ses compatriotes et contemporains à envahir le riche pays et temps de Badari. A partir de là, c'est un carrousel à perdre la tête. Les amateurs de science-fiction n'ont aucune peine à suivre le raisonnement de Pierre Boulle, à le devancer même, car cette œuvre a de solides racines dans des œuvres antérieures, mais nous doutons qu'un lecteur ordinaire, même cultivé, puisse en apprécier toute la saveur. Les deux voyageurs temporels passeront désormais leur temps — et celui des autres — à se visiter mutuellement à leurs époques respectives, avec arrêts au XXe siècle qui est un terrain de lutte si commode, à s'assassiner, à se jouer tous les tours possibles et imaginables. Et encore, leur rayon d'action temporel n'est que de 20.000 ans environ. Quand il sera infini, dit le docteur pergolien,

> [...] nous pourrons remonter les âges encore plus loin ! Parvenir à l'époque de l'apparition de la vie sur la Terre ! Corriger, oui, corriger les bévues de la Nature ! Oui, ami, cela sera, donc cela a été. Le Pergolien marquera les origines de son empreinte. Le monde tel qu'il existe a été façonné par notre génie. Il nous sera donné d'ÊTRE LA CAUSE DE CE QUI S'EST RÉALISÉ.

Mais Van Vogt était déjà passé par là avec **The Seesaw**, où un homme, saisi au bout le plus long des bras d'une balançoire temporelle dont le petit bras n'a pas très grande amplitude, rejoindra un jour, chargé d'une énergie fantastique, une époque où rien n'existe plus de notre univers puis l'époque inverse où rien n'existe encore, au balancement temporel suivant ; il comprendra alors qu'il lui appartient de libérer l'énergie qu'il représente pour créer cet univers dont il aura été ainsi en quelque sorte l'atome primitif. On n'a pas fait mieux, dans le genre cosmogonique, et il est douteux qu'on puisse aller plus loin dans cette voie (7).

---

(6) Les barbares britanniques, *non traduit.*

(7) Sam Moskowitz signale que l'idée d'une « charge temporelle » était déjà dans la première nouvelle publiée de Bradbury, Hollerbochen's Dilemma *(*Le dilemme d'Hollerbochen, *1938, non traduit). Mais il y a une différence* qualitative *entre faire sauter une ville et créer l'univers !*

Pour en revenir au Pergolien qui n'a pas une aussi grande ambition, ses activités créeront un casus belli tempori auquel seul le roman de Clifford D. Simak, **Time and again (Dans le torrent des siècles,** 1950-1951), pourrait se comparer. Mais rien n'a encore pu égaler la description du combat lui-même, tel qu'il se déroule, dans sa partie visible, au seuil d'un cabaret parisien :

> Ce fut une mêlée inimaginable. J'étais enveloppé d'un nuage d'étoiles filantes, qui se métamorphosaient en guerriers vêtus tour à tour des costumes les plus divers. Je compris que chaque combattant, pour tromper l'adversaire, faisait des feintes dans le passé et dans l'avenir.
> Je vis tous les Badariens disparaître d'un seul coup, puis revenir armés de haches de pierre et recouverts de peaux d'ours. [...] Devant cette manifestation, les Pergoliens s'évanouirent en un feu d'artifice et réapparurent armés de longues lances, formant un carré que je supposai être la phalange macédonienne. Alors la troupe badarienne se changea en un escadron motorisé.
> [...]
> Des cadavres étranges jonchaient le seuil du cabaret, se relevaient, s'injuriaient en des idiomes bizarres, s'empoignaient, rapetissaient, grandissaient, devenaient des monstres, des foetus, des groupes d'atomes. Des rayons se croisaient. Des ondes interféraient. Des ruisseaux de sang coulaient au milieu de la salle, séchaient et disparaissaient dans le même instant.

Si la bataille est plutôt compliquée, comme on le voit, le résultat en est par contre d'une grande limpidité :

> « La race badarienne a disparu ; la race pergolienne s'est substituée à elle. Parisien, agenouille-toi devant le fantastique mystère de l'existence ! Les Pergoliens sont devenus les Badariens ; mais les Badariens au cours de l'histoire se sont à leur tour changés en Pergoliens. Ils sont à la fois nos ancêtres, nous-mêmes et nos descendants ; nous sommes leurs aïeux et leurs petits-fils. Il y a réciprocité absolue, donc identité. Ils sont NOUS, te dis-je ; nous sommes EUX, qui nous épanouissons en Badari.
> » Chacune des deux troupes que tu as vues représentait un aspect différent d'une même réalité. Chaque guerrier a combattu son propre SOI, et moi, Amoun-Kah-Zaïlat, je ne suis autre que le savant pergolien Djing-Djong. Je m'engendre dans l'avenir et me ressuscite dans le passé...

...comme est d'une surprenante astuce la fin de l'histoire, qui montre en tout cas la validité littéraire de certains aspects de la science-fiction, car c'est là qu'est résolu un des problèmes les plus lancinants de la littérature moderne : comment commencer un récit par l'endroit où il finit...

Et nous avons un avant-goût de la complexité à laquelle peut atteindre le voyage dans le temps lorsqu'il débouche sur les univers arborescents. Ici, c'est très simple encore, mais avant de tourner cette page, il faut au moins signaler que certains auteurs, et non des moins négligeables puisqu'ils culmineront avec H.P. Lovecraft dans **The Shadow out of Time (L'ombre venue du temps,** 1936) et tant d'autres de ses récits terrifiants, préféreront ne pas user de machines pour mettre en contact leurs personnages avec d'autres époques, comme l'avait déjà fait Restif.

Ces voyages ont au moins un avantage, c'est de ne jamais poser de paradoxes, puisqu'ils sont en général accomplis au niveau de l'immatériel. Sans aller jusqu'à dire, comme un personnage immortel du roman de Paul Féval fils et H.J. Magog, **Le réveil d'Atlantide** (1923) : « Ces douze cents siècles n'ont pas valu pour moi une heure, **puisque ma pensée demeurait inactive** », on reconnaîtra au passage une notion du temps qui nous est familière.

> Il avait donc percé le brouillard dans lequel nous vivons et pensons. Il était parvenu jusqu'au secret de l'être ; il avait conquis la lucidité suprême. En possession de cette qualité d'esprit, était-il étonnant que cet être privilégié fût doué de « clairvoyance » et qu'il pût « voir » dans l'espace et dans le temps cet ensemble d'événements — **qui coexistent, alors que nous nous figurons qu'ils se**

succèdent — et qui constituent la vie. **(Le réveil d'Atlantide).**

Et ceci nous aidera à admettre que, par exemple, la « machine » soit inutile à un Maurice Renard dans son remarquable conte, **Le brouillard du 26 octobre** (1913) (8).

Deux savants se promènent en Champagne, un brouillard particulièrement tenace les enveloppe, et lorsqu'il se lève, ils se trouvent soudain en plein myocène, la faune et la flore sont caractéristiques de l'ère tertiaire, et ils découvrent des hommes, des hommes volants dont les ailes sont apparentées à celles des chauve-souris. Un des deux savants, qui est armé, en tue un alors qu'il se ruait sur son compagnon pour lui arracher sa montre. Au coup de feu, le « mirage » s'évanouit. Mais des fouilles sur les lieux prouveront qu'il ne s'agissait nullement d'un mirage : on retrouvera un crâne avec un trou d'exactement 12 mm et une main fossile crispée sur une montre, fossilisée elle aussi.

Quant à Fernand Mysor, dans **Les semeurs d'épouvante** (1923), il critique même la notion de machine, lui préférant celle d'« expérience de suggestion à échéance » :

> — Vous n'allez pas au moins me fourrer dans une machine ? interrogea Monteux.
> — N'ayez pas peur. Ces produits des divagations d'un romancier sont trop enfantins pour que nous nous y arrêtions une seconde.

Et, après quelques mots, le « Mage » ajoute ceci, qui vaut d'être dégusté en fonction de l'affirmation précédente et de ce qui suit :

> Nous procéderons scientifiquement.

Donc, un peu plus tard, ayant endormi ses deux sujets, il leur ordonne :

> — Puisque vous avez tous les deux accepté de courir l'effroyable aventure, vous viendrez avec nous demain jusqu'à la grotte. Vous entrerez dans le batelet. Vous y entrerez tout seuls, et Monteux le conduira. Vous irez jusqu'à l'îlot qui se trouve au fond de la rivière souterraine, et là vous débarquerez. Eveillés, cette fois, et lucides, vous attendrez que nos volontés s'accomplissent. Tous les vœux que Monteux a formés deviendront des réalités palpables. [...] Vous remonterez des milliers de siècles, et vous serez transportés en un pays où nul être humain ne vécut jamais. Vous, de par notre ordre, vous y vivrez. Vous vivrez, dépourvus de toute ressource scientifique, munis de vos seuls vêtements, sans armes, au milieu des Semeurs d'Épouvante que vous brûlez de voir enfin.

(8) *Paru dans le n° 6 de* Fiction.

En effet, ils atteindront l'époque jurassique où ils vivront un temps, pour mourir tous deux dans leur lutte pour la vie, contre les monstres antédiluviens. On retrouvera leurs cadavres dans la grotte du XXe siècle, le visage empreint d'épouvante, mais intact, alors qu'ils ont été dévorés dans l'époque où ils avaient abordé. Pourquoi, on ne nous le dira pas.

L'idée est très belle et le récit grandiose, mais on se demandera ce qu'il y a de « scientifique », de rationnellement acceptable dans une telle expérience de transfert. N'en déplaise à l'auteur, la machine de Wells, pour rudimentaire qu'en soit la description, est une caution scientifique plus valable. Mais l'hypnotisme a donné lieu à une telle littérature, si vaste et parfois si intéressante, et d'autre part il ne faut pas oublier que nous ne savons pas tout ; aussi accepterons-nous de tels récits comme conjectures, jusqu'à ce que la preuve soit donnée qu'ils ne peuvent pas y être assimilés.

Du reste, Mysor n'avait pas inventé l'idée même : Paul Vibert, dans un ouvrage étonnant publié en 1901, **Pour lire en automobile**, fait l'un de ses personnages, hypnotisé, voyager aussi dans le passé, jusqu'à rencontrer Adam et Eve, comme un peu plus tard le fera, mais en avion, le James Stout Brighton de Pawlowski et, plus tard encore, M. Rikiki.

Et, plus tôt, Edgar Poe avait conté l'histoire d'un contact entre deux époques rapprochées, dans **A Tale of the Ragged Mountains** (**Les souvenirs de M. Auguste Bedloe**, 1844). Mais ici, nous entrons vraiment dans un domaine qui devra nous rester étranger, sauf cas d'espèce, celui de la réincarnation, thème que nous n'accepterons que lorsque l'auteur aura tenté d'en rationaliser les causes. Ce qui n'est pas le cas chez Edgar Poe.

Nous pouvons par contre admettre, bien que ce soit assez difficile, les deux étranges romans de Jacques Spitz, **L'expérience du docteur Mops** (1939), et **L'œil du purgatoire** (1945), qui est en quelque sorte l'extrapolation du premier.

Les deux ouvrages sont basés sur la vision du futur, non sur un voyage. Le docteur Mops déclare :

> — Voici un sujet. Je localise les courants cérébraux correspondant aux zones de sa mémoire. Je les soumets à un rythme accéléré d'oscillations qui ont pour effet de donner aux cellules nerveuses de sa mémoire une activité plus intense, plus rapide que l'activité normale. Je **vieillis** ainsi artificiellement les cellules, je les pousse dans le temps, dans la durée, en un point de leur évolution qui précède celui où se trouvent les autres cellules. Mais ces cellules de la mémoire n'ont pas deux façons de vieillir. Si, comme je vous l'ai dit, le film de l'évolution du monde est de tout temps enregistré dans les archives de l'avenir, si ce qui doit arriver est déjà contenu dans ce qui est arrivé, les cellules vieillissent comme elles devaient normalement vieillir, mais plus vite, et, au résultat, l'activité poussée de la mémoire de mon sujet le précède dans le temps pour me révéler alors l'avenir déjà enregistré, que rien ne peut modifier. J'obtiens finalement un sujet qui a **la mémoire de l'avenir...**

Quant à Dagerlöff, le « docteur Mops » de **L'œil du purgatoire,** il a isolé un bacille qui est en avance de quelques secondes sur le présent ; il le cultive et l'inocule, sous une forme virulente, à un peintre.

Le résultat est que, dans le premier des romans, le cobaye peut indiquer à Mops des événements non encore arrivés (et, entre autres, lui permettre de gagner à la roulette), et dans le second récit, que le peintre assistera au déroulement de l'avenir jusqu'en des temps éloignés. Pour le second, Spitz a une formule assez frappante, lorsqu'il parle de « voyage dans la causualité », mais, en fait, le peintre s'apercevra qu'il ne voit pas réellement le futur, mais « le présent vieilli ». Et, tandis que dans **L'expérience du docteur Mops,** le cobaye ne voit rien au-delà de sa mort, dans l'autre roman il verra un avenir suffisamment éloigné pour que les constellations aient changé de forme.

Pour la plupart de ces auteurs, donc, les voyages dans le temps ne sont cause d'aucun paradoxe, tout au contraire : au passage, Pawlowski résoud à sa façon l'inceste que proposait la Genèse, Saint-Ogan et Ducray évitent à Owha de coïncider avec lui-même, M. Rikiki fait ce qu'il veut dans le passé, il n'en résultera rien. Et le reste à l'avenant. Même Pierre Boulle n'a pas dépassé le stade du « paradoxe intimiste » : son héros seul est pris dans le cycle temporel.

ET UNE FAÇON D'EMPECHER LE TEMPS DE TUER

Il en sera de même dans un texte beaucoup plus récent, application du voyage dans le temps à la résolution du problème lancinant de la peine de mort. Dans **Judas danced** (9), de Brian Aldiss (1958), on espère détruire l'instinct homicide d'un homme en l'exécutant, puis en le ramenant, par un voyage temporel, avant son exécution. Que résultera-t-il du cycle ainsi entamé ?...

---

(9) Judas dansait, *non traduit.*

(La fin au prochain numéro.)

revue des livres

Ici, on désintègre !

Brian W. Aldiss

Airs de Terre

Le volume intitulé *The airs of Earth* a été publié en 1963 en Grande-Bretagne. Quelques-unes de ces nouvelles furent incorporées, dans le volume *Starswarm* paru l'année suivante aux Etats-Unis, dans une sorte de panorama historique analogue à celui que l'auteur présenta sous le titre de *Galaxies like grains of sand* : chaque récit est précédé d'une introduction où, en quelques paragraphes, l'auteur esquisse le décor — spatial ou temporel — dans lequel l'action va se dérouler. Ces petites introductions contiennent souvent la quintessence du talent de leur auteur, et il est peut-être regrettable que l'on ait choisi de traduire *The airs of Earth* plutôt que *Starswarm.* Mais il y a une compensation : pour le premier de ces livres, Brian Aldiss avait écrit une introduction (au sens habituel du terme, c'est-à-dire exempte de toute intention affabulative) et celle-ci figure dans cette traduction française. Elle peut provoquer une petite surprise, puisque mention y est faite d'une nouvelle (*Old hundredth*) qu'on chercherait en vain dans les pages du livre ; ce récit a été inclus dans un ouvrage précédent de la collection, l'inégale anthologie *Loin de Terra.*

A dire vrai, l'introduction n'apporte rien de véritablement nouveau, puisqu'elle est constituée d'arguments précédemment ressassés (l'auteur de science-fiction doit construire son univers avant d'avoir le droit de narrer son histoire, etc.) et d'un plaidoyer *pro domo sua.* Mais, après tout, il est parfaitement logique que Brian Aldiss défende surtout le genre dans lequel se classent ses propres œuvres : écrit-il ainsi parce qu'il était convaincu, au départ, de la supériorité de ce genre, ou cette dernière lui est-elle apparue comme conséquence de sa propre intervention littéraire ? Il n'importe guère. La cause est présentée avec esprit et cohérence, et le point principal soulevé par Aldiss ne peut rencontrer que l'approbation.

Ces critiques [...] *savent que si un récit de science-fiction n'est pas conforme aux critères littéraires classiques, c'est un récit raté,* écrit Aldiss ; *ils savent aussi que, pour être une réussite, ce récit a besoin d'avoir un quelque chose de plus.*

Ce « quelque chose » de plus étant ce qui permettra au lecteur de ne pas se sentir étranger dans un monde éloigné de son expérience quotidienne.

Assez curieusement, les moins réussies de ces nouvelles sont celles dans lesquelles les aventures des protagonistes restent relativement proches de l'« expérience quotidienne » que peut avoir le lecteur. Cela tient sans doute au fait que Brian Aldiss possède un style dont les deux manifestations extrêmes sont un humour britannique (au mauvais sens de l'adjectif) et un raffinement sophistiqué (sans nuance péjorative). Dans *Un amour sans pareil* et *Le sourire des nations,* ces deux tendances révèlent leurs faiblesses. La première de ces nouvelles est un épisode dans lequel une liaison amoureuse et un cadre insolite ne suffisent pas à cacher la banalité du sujet, en dépit d'une écriture soignée : *Le*

sourire des nations est une farce bien grosse sur les effets bénéfiques qu'un euphorisant pourrait avoir sur les relations internationales de l'avenir. *Le métier de soldat,* banal cauchemar d'une guerre future agrémenté d'une révélation-chute terminale, est plus satisfaisant parce que mieux « ramassé ».

Les autres récits sont d'une classe variant du bon à l'excellent. Ils illustrent la souplesse d'un écrivain qui ne se laisse pas dominer par son métier et son style, et qui utilise au contraire ceux-ci avec une réelle virtuosité dans ses meilleurs moment. *Esquilles* (1) est une évocation plausible du processus mental d'animaux médicalement préparés pour l'espionnage. Dans *Base de négociation,* Brian Aldiss brosse un tableau inquiétant d'une déclaration de guerre — en date du 1er juillet 1971 — et la puissance de ce tableau provient de ce qu'il présente les événements par le mauvais bout de la lorgnette : on y voit le désarroi de ceux qui « voudraient faire quelque chose » mais qui se trouvent paralysés par l'affolement, la désorganisation et les informations contradictoires. En plus, la nouvelle examine l'opposition entre l'opportunisme et l'idéalisme, à travers les réactions d'un narrateur — homme politique assez important — que choque le pacifisme choisi par le Premier Ministre anglais. Quelle que soit la valeur du message, celle du récit paraît difficilement contestable du pur point de vue littéraire.

La métamorphose de Derek Ende (2) et *Etre un dieu* mettent en scène des personnages — humains et non-humains — unis par des rapports complexes et insolites. Dans le premier de ces récits, l'accent est mis sur la structure sociale d'une civilisation raffinée et décadente, alors que le problème est d'ordre psychologique dans le second. L'une et l'autre de ces nouvelles sont assez proches de la science-fiction américaine, mais Aldiss leur apporte les ressources d'un style individuel, littéraire (par opposition au « scientifique » d'Asimov ou de Clarke, ou au « poétique » de Bradbury) qui donne à ces récits un brillant qui leur est propre. Cette dernière qualité a généralement été respectée par Michel Deutsch, auteur de la traduction.

Trois récits décevants, quatre satisfaisants : la proportion est honorable. D'autant plus honorable que les défauts d'Aldiss sont l'hypertrophie ou la caricature de ses qualités : ce livre est donc bien représentatif de son auteur.

Demètre IOAKIMIDIS

(1) Antérieurement publié dans le n° 117 de **Fiction,** sous le titre **Echardes.** (N.D.L.R.)

(2) Antérieurement publié dans le n° 115 de **Fiction,** sous le titre **Jusqu'en Ton sein.**

Airs de Terre (The airs of Earth) par Brian W. Aldiss : Denoël, « Présence du Futur », 6 F. 15.

J. G. Ballard
Cauchemar à quatre dimensions

Maintenant que Ray Bradbury se contente d'être un Ecrivain Réputé et qu'il lui suffit de caricaturer sa première manière pour recueillir les acclamations et les chèques, Jim Ballard est probablement le seul auteur de science-fiction chez lequel on retrouve quelque chose de la poésie qui distingua si admirablement les *Chroniques martiennes* et *L'homme illustré.* Mais le rapprochement ne doit pas être exagéré : il se justifie essentiellement par la qualité du style, son originalité, sa richesse en images et son pouvoir d'évocation. La natu-

re même des styles est différente. Ballard n'a rien de la simplicité colorée de Bradbury ; il procède au contraire par traits sinueux, par phrases chargées de comparaisons dont les aspérités reflètent souvent la complexité gothique des images. Et, surtout, l'inspiration poétique est différente. Chez Bradbury, elle était puisée dans un pessimisme profond et une méfiance instinctive à l'égard de la science. Chez Ballard, elle traduit une inquiétude, mêlée de nostalgie parfois, à l'égard des images et des aspirations de l'inconscient.

De ce fait, la science que l'on trouvera dans ces nouvelles est généralement assez invraisemblable, sinon franchement absurde. Les plantes musicales de *Prima Belladonna* (cet excellent titre est celui de l'original anglais, heureusement respecté dans la version française), les dépôts sonores du *Ramone-son,* le transcripteur de poèmes de *Studio 5, les étoiles,* tout cela appartient, à des degrés divers, au fantastique pur beaucoup plus qu'à la science-fiction. Fantastiques également, ces *Tours de guet* desquelles d'invisibles observateurs paraissent contrôler la vie d'une petite ville. Mais existent-elles seulement, ces redoutables tours ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'objets de l'imagination, de barrières que l'inconscient dresse devant la volonté d'action ? L'auteur laisse la porte ouverte à plusieurs conclusions possibles, après avoir évoqué de manière assez hallucinante l'obsession provoquée par ces énigmatiques sentinelles.

N'est-elle pas aussi la personnification d'une image de l'inconscient, l'étrange héroïne de *Studio 5, les étoiles* ? Cette déesse d'une imaginaire mythologie venant jeter le trouble dans un milieu de poètes symbolise assez bien les aspirations sur lesquelles Ballard développe plusieurs de ses narrations — cette nostalgie un peu craintive pour un monde imaginaire, ce mélange d'impatience et d'inquiétude devant les interpénétrations de cet univers imaginaire avec le nôtre. Et ce lieu de séjour nommé Vermillon Sands, où se déroule l'action de *Studio 5* et de *Prima Belladonna* — ainsi que celle d'autres récits du même auteur — concrétise, avec son atmosphère d'oisiveté contemplative, la disponibilité pour le merveilleux : les obligations quotidiennes paraissent abolies, le rythme de l'existence subit un ralentissement, et la porte est ouverte sur l'insolite.

Comparé au *Monde englouti* du même auteur, ce *Cauchemar à quatre dimensions* représente un net progrès. Sans doute les dimensions de la nouvelle conviennent-elles mieux à J.G. Ballard que celles du roman : dans ce dernier, son invention s'épuise relativement vite, et l'accumulation d'épisodes successifs affaiblit l'élément de fatalité dont Ballard imprègne ses mondes.

Le récit étonnamment poétique intitulé *Le jardin du temps* (1) montre que cette fatalité peut être retardée, mais non détournée. Ce message pessimiste est transmis à travers une image extrêmement originale : celle de *fleurs temporelles* qui préservent, tant qu'elles sont fraîches, le temps où vivent les propriétaires du jardin dans lequel elles poussent. Lorsque la dernière fleur sera fanée, les envahisseurs qui menaçaient, à l'horizon, atteindront le jardin, et ils n'y trouveront que deux statues... Rapprochée de *Prima Belladonna,* cette nouvelle montre une curieuse attirance envers le monde végétal : celle-ci n'était-elle pas perceptible aussi dans le *Monde englouti* ?

Dans *Les voix du temps,* l'inquiétude se fonde plus strictement sur la science, et le thème des mutations est traité d'une façon indubitablement originale. Cependant, la poésie du style ne peut manquer de frapper le lecteur, en particulier dans la phrase qui termine le récit. La traduction de Laure Casseau ne représente certes pas la perfection ; mais la tâche était malaisée, à cause de la syntaxe compliquée qu'affectionne l'auteur, et la version française a du moins le mérite de stimuler l'imagination, comme le faisait l'original anglais :

A demi endormi, il se redressait périodiquement pour régler le flot de la lumière à travers le store, pensant, comme il allait le faire pendant les mois à venir, à Powers et à son mandala, aux Sept et à leur voyage dans les jardins blancs de la Lune, aux gens bleus qui étaient venus d'Orion pour parler dans la langue de la poésie de la beauté des anciens mondes sous les soleils dorés

(1) Antérieurement publié dans le n° 112 de **Fiction.** (N.D.L.R.)

des grandes galaxies, disparus pour toujours dans les myriades de morts du cosmos.

Ce que Bradbury paraît désormais bien incapable d'apporter, ses admirateurs pourront décidément le trouver chez Ballard, sous une forme légèrement différente mais également attachante.

Demètre IOAKIMIDIS

Cauchemar à quatre dimensions (The four-dimensional nightmare) par J.G. Ballard : Denoël, « Présence du Futur », 6 F. 15.

André Pieyre de Mandiargues
Porte dévergondée

Marcel Schneider
Opéra massacre

« *On peut aimer ou ne pas aimer Mandiargues,* » écrivait Alain Dorémieux en rendant compte de *Feu de braise* (1). Pour moi, je l'aime et ne l'aime point tout ensemble. Et il en va de même quand il m'arrive de lire Gracq ou quelque autre de ces auteurs singuliers ou baroques dont on a coutume de dire que la langue est somptueuse. Il y a dans tout cela, et plus spécialement chez Mandiargues, quelque chose qui — quoique né d'une indéniable nécessité intérieure — m'apparaît souvent trop concerté pour me toucher vraiment. Mais, comme je me suis longtemps nourri des proses surréalistes et d'un tas d'ouvrages bizarres, qui vont des petits romantiques à l'*Ambigu* de Robert Margerit, il m'est difficile d'échapper totalement au charme et aux charmes d'un certain « théâtre de société » ou, mieux, « de société secrète ». Je m'abandonne volontiers à la fascination des images qu'on y voit, si capiteusement parées des couleurs de la poésie qu'on s'aperçoit seulement après coup qu'elles n'ont, parfois, d'autre consistance que celle, fallacieuse, des mirages organisés du kaléidoscope.

C'est assez dire que *Porte dévergondée,* le nouveau recueil de l'auteur de *La motocyclette,* ne me satisfait qu'à moitié. Encore que l'arsenal traditionnel et composite des sortilèges mandiarguiens y soit, cette fois, d'une discrétion exemplaire ; et les symboles, quasi inexistants.

En fait, le thème, sinon la forme, de *Sabine* — le premier des quatre récits du volume — est proprement réaliste. La jeune fille qui s'y ouvre les veines, dans la chambre même où elle a eu la révélation de l'amour physique, pourrait d'autant mieux sortir d'une nouvelle de Maupassant, ou des *Grandes manœuvres* de René Clair, que l'amant pour qui elle se donne la mort est lieutenant de cavalerie et qu'il tient garnison à Rambouillet. Pour *La grotte,* c'est l'une des visions érotico-décoratives suscitées, chez un homme, par l'ingestion d'un champignon hallucinogène et la complaisance passive d'une fille ramassée dans un bar équivoque d'un étrange quartier qui pourrait bien être le Marais. Quant au *Théâtre de Pornopapas,* on y assiste, par le biais du rêve d'un nommé Antonin Bisse, à la danse grotesque d'une sorte de Karagheuz hellénique à la monstrueuse virilité de carton. Et le recueil s'achève, dans une gargote vénitienne, avec *Le fils de rat.* Une bien curieuse histoire, contée par un bien pauvre hère : huit hommes, vraisemblablement arrêtés par les Chemises Noires mussoliniennes, attendent d'être passés par les armes. Pourtant l'un d'eux ne partagera point le sort des autres : ce sera celui aux pieds de qui se réfugiera, au terme d'un jeu abominablement cruel, un énorme rat

---

(1) Voir **Fiction** n° 68.

lâché dans la pièce où sont parqués les condamnés. Le narrateur aura la vie sauve ; mais il ne sera plus désormais qu'un « fils de rat », qu'un objet de dérision et de mépris pour tous.

Maintenant, après m'être interrogé sur ces quatre récits — qu'il faut lire si l'on veut les mieux pénétrer, car Mandiargues se résume mal — j'en viens à leur préférer, bien qu'ils ne datent pas d'hier, trois des textes les plus beaux, les plus achevés, du *Musée noir* (1946) : *Le sang de l'agneau, Le pont* et *Le passage Pommeraye,* ce frère puîné du mémorable *Passage de l'Opéra* qu'Aragon écrivit du temps qu'il était surréaliste, et par quoi s'ouvre *Le paysan de Paris* (1926). Pour moi, je crois bien que c'est dans *Le musée noir,* mais aussi dans *Soleil des loups,* dans *Le lis de mer,* qu'il faille toujours, et jusqu'à nouvel ordre, aller chercher le meilleur Mandiargues.

Bien sûr, il ne m'a pas échappé que, depuis quelques années, et surtout depuis *La motocyclette,* l'auteur de *Porte dévergondée* essaie visiblement de se renouveler. Mais le baroque, qui est encore — quoique estompé — l'une des constantes de son univers, gagnerait, il me semble, à se fondre plus intimement, plus harmonieusement aussi, avec ce réalisme quasi naturaliste qui s'affirme maintenant dans son œuvre. Bref, pour louable qu'elle soit, la présente tentative n'est pas aussi convaincante qu'on l'aurait souhaité. Cela dit, Mandiargues n'en demeure pas moins l'un des bons auteurs du second rayon.

C'est tout un monde qui sépare Mandiargues de Marcel Schneider. Malgré cela, ce dernier n'hésite point à se réclamer de l'auteur du *Musée noir,* non plus que de Gracq. Semblable prétention est pour le moins excessive. Et l'on ne saurait sérieusement y souscrire quand on vient de lire, non sans peine, *Opéra massacre.*

Que dire des treize « nouvelles » qui composent ce petit ouvrage ? D'abord, que lesdites nouvelles, qui n'en sont pas, n'ont rien de fantastique — malgré les assertions de leur auteur — et qu'elles relèvent tout au plus d'un insolite qui n'est plus très neuf : il y a beau temps que Jean Cassou et Marcel Béalu sont passés par là... Ensuite, qu'elles sont absolument irracontables ; ce qui n'est point pour me surprendre. D'autant que je n'ignore pas que Marcel Schneider feint de croire que le fantastique n'est rien de plus qu'un salmigondis où entrent, à parts égales, l'insolite, le tarabiscoté, la psychanalyse ; et qu'il tient, par ailleurs, le sujet d'une nouvelle ou d'un roman pour quantité négligeable. Rendons-lui cette justice qu'il ne se fait pas faute de nous l'avouer, crânement, dans *La littérature fantastique en France* (1) : « *Dans une nouvelle, ce qui intéresse, plus que le sujet, c'est l'auteur, sa finesse de fabrique ou son tempérament, son langage ; dans un roman, ce sont les personnages.* » C'est là, bien évidemment, une absurdité d'importance ; c'est aussi un alibi fort commode pour qui manque d'imagination. Or, c'est précisément dans *Opéra massacre,* le cas de Marcel Schneider. Lequel a cru tourner la difficulté en se mirant complaisamment dans son écritoire ; mais, comme il n'y a pu voir que son propre reflet et celui de ses obsessions — au demeurant fort répandues — et que, sous des masques aussi divers que transparents, il ne nous entretient guère d'autre chose durant cent quatre-vingts pages, cela lasse très vite. Je doute que qui que ce soit, sauf l'auteur lui-même, puisse trouver quelque intérêt à ce petit jeu qui, se voulant subtil, ne parvient qu'à être futile et même irritant.

Ce livre, dont on pouvait espérer que les pages allaient s'ouvrir sur le fantastique et la poésie, on le referme sur le néant.

Bruno WAUTERS

---

(1) Demètre Ioakimidis a parlé on ne peut mieux (dans notre n° 132) de cette « étude » aussi confuse que discutable, et à laquelle les dames du « Fémina » — qui s'y entendent ! — ont décerné, début juin, leur prix de printemps : le « Fémina-Vacaresco »...

Porte dévergondée par André Pieyre de Mandiargues : Gallimard, 9 F.
Opéra massacre par Marcel Schneider : Grasset, 12 F.

Marcel Brion

L'Enchanteur

Voici réédité cet *Enchanteur* sorti en 1947 chez Egloff et où reparaissent deux personnages disparus dans le roman depuis *Tant pis pour toi* de Gérard d'Houville : Merlin et Viviane.

D'emblée, nous sommes entraînés sur « les terres magiques de la haute illusion », quand, dans une chambre d'hôtel, nous surprenons le dialogue de Merlin et Viviane. Merlin, frappé par la tentation d'être un homme, reparaît en Tintagel, magicien de cirque.

Le roman, lent comme un ruisseau qui s'égare, est fait de rien : des rencontres de Merlin, désirant n'être qu'un homme, renonçant finalement à tous ses pouvoirs pour se coucher dans la mort. Mais à tout instant la narration, allusive et lente, s'arrête, paresse devant un tableau pittoresque, ou l'évocation d'un personnage secondaire. Nous touchons ici du doigt combien le fantastique est avant tout affaire de style et d'images. Marcel Brion les a « charmantes » au sens premier de magiques, étranges inspirées du foisonnement baroque, et, grâce à elles, il métamorphose si bien le paysage le plus ingrat que nous acceptons que tout soit possible dans le faste baroque des palais à rocaille chers à l'auteur. La ville n'est pas nommée, mais c'est la vieille cité magique de Prague. Que s'ajoute encore la magie du spectacle : les clowns tristes, les ventriloques, les lanceurs de couteaux et les hypnotiseurs, et nous glissons dans un univers non pas fantastique mais magique.

Le fantastique suppose l'intrusion d'une autre réalité dans la nôtre, une confrontation, une opposition. Ici c'est le réel même, dans son ensemble et sous tous ses modes, qui rend tout possible. Rien n'étonne dans cet univers, pas même qu'une petite fille morte ait donné une âme à une poupée de ventriloque, qu'une idole de bois nourrie de sacrifices humains s'empare d'un homme, ou que le dialogue s'engage entre les êtres les plus divers.

Le roman faiblit dans les deux dernières parties, l'intérêt s'y disperse dans trop de voies, et puis ces demi-dieux qui envient la mort des hommes et la brièveté qu'elle apporte à leurs amours, nous n'y croyons pas. Alors que nous touche la féerie des mensonges qui l'emporte parfois en puissance sur la magie des enchanteurs. Mais ce sont là défauts mineurs.

A quand la réédition des *Escales de la haute-nuit* ?

Jacques VAN HERP

L'Enchanteur par Marcel Brion : Albin Michel, 12 F.

Arrabal

Théâtre (tome 3)

On connaît Arrabal par ses romans : *Baal Babylone* et *L'enterrement de la sardine* (1), par son recueil *La pierre de la folie* (2), mais c'est surtout par son théâtre qu'il nous apparaît le plus représentatif.

Plus connues à l'étranger que dans notre pays, ses pièces ont déjà été jouées dans une vingtaine de langues.

(1) Le second de ces romans a été critiqué dans le n° 97 de **Fiction.** (N.D.L.R.)

(2) Critiqué dans notre n° 128. (N.D.L.R.)

(3) Le tome 2 été critiqué dans notre n° 100. (N.D.L.R.)

Julliard, qui en a entrepris l'édition complète, nous en présente le troisième tome (3). Ce volume comporte quatre pièces : *Le couronnement, Le grand cérémonial, Concert dans un œuf* et *Cérémonie pour un noir assassiné,* où se retrouvent l'invention surréaliste et les dons étranges d'Arrabal.

Ecrivain de langue française, fixé à Paris depuis 1955, Arrabal est né en Espagne en 1932. Il a grandi en même temps que la dictature militaire. Aussi son théâtre s'inscrit-il généralement sur un fond de cauchemar policier et clérical, et s'insurge-t-il, par les voies détournées d'un comique noir très singulier, contre les valeurs établies.

Cependant, le thème qu'ont en commun les quatre nouvelles pièces réunies dans ce volume est celui de l'amour : plus exactement l'horreur fondamentale de l'amour ; tout à la fois sa splendeur tragique et son essentielle culpabilité. Ce sont quatre variations baroques et barbares où les figures de la Mère, du Fils, de la Femme fatale et de la Femme idéale se reconnaissent sous les masques et dans les situations insolites que leur impose la fantaisie poétique et cruelle d'Arrabal, dans l'univers duquel la victime et le bourreau forment un couple indissoluble étrangement enfantin.

Le couronnement, la pièce la plus fascinante du recueil, montre l'accession de l'homme à la connaissance, donc au bonheur, par l'amour. Le héros de l'histoire, Giafar, entraîné dans une sorte de tourbillon de cauchemar vertigineux, ne parvient plus à distinguer la réalité du rêve ; tandis que l'absurdité apparente des personnages qui l'entourent, et de leur conduite, va croissant. Ceux-ci poussent l'homme, être faible et veule, à la révolte, l'une des deux voies qui avec la souffrance ou l'amour mènent à la connaissance. Ils miment devant lui, d'une manière bouffonne, la parodie de la vie, afin d'inciter Giafar à mesurer son ignorance et d'éveiller sa curiosité d'esprit. C'est ainsi que le héros verra se dérouler sous ses yeux des scènes évoquant la naissance, la faim, la maladie, la guérison, l'amour (sous toutes ses formes), la haine, la cruauté, la religion, la mort... Le Père, la Mère, Kardo et Arlys-Sylda assument donc un triple rôle :

— ils jouent la pièce, au premier degré, comme une simple comédie ;

— tous ensemble, ils dupent le futur initié pour le conduire malgré lui à la connaissance ;

— enfin, ils se piquent au jeu et « jouent à jouer ».

Si la pièce relate la longue et patiente quête du bonheur par l'homme, précisons qu'il s'agit d'un bonheur purement humain, l'auteur rejetant la connaissance mystique.

Au service d'une invention dramatique si personnelle et si riche, à la limite de la naïveté et du sadisme, Arrabal apporte une science subtile du contrepoint, un langage de poète nu et juste, où les mots jouent à vif.

Ce troisième volume ajoute une note tout à fait nouvelle à un théâtre qui se situe déjà dans ce que notre époque a produit de plus original.

Pierre SERRINE

Théâtre III par Arrabal : Julliard, 18 F. 50.

Serge Bromberger

En 1990

Bon ouvrage de prospective, écrit par un journaliste connaissant bien son métier, dépourvu de prétention excessive et fondé sur une solide documentation, *En 1990* vient renouveler, dans une certaine mesure, la forme des essais sur l'avenir proche.

D'un côté, en effet, des chapitres purement descriptifs rappellent des faits, scientifiques, techniques, ou même so-

ciologiques ou économiques. De l'autre, des histoires de quelques pages, écrites sobrement mais sans sécheresse ou souvent avec humour et imagination, évoquent ce que pourra être effectivement la vie à la fin de ce siècle. Ainsi, la réalité et la fiction, le probable et le seulement possible, s'interpénètrent-ils sans jamais se confondre. Il faut rendre hommage à l'honnêteté de Serge Bromberger, qui a su écrire un livre passionnant sans jamais tomber dans le sensationnalisme et qui, sans pédantisme, sait poser clairement les principaux problèmes qui se poseront à la France, à l'Europe et au monde d'ici quelque trente années.

C'est une tentation trop fréquente des anticipateurs que d'éviter d'inscrire sur la carte les transformations vraisemblables et que de demeurer au fond dans le possible des laboratoires. En termes simples, mais sans trahir la réalité des économistes et des sociologues, Bromberger a su dire que le problème principal de notre pays était sans doute celui de l'urbanisation, celui de la migration, désormais inéluctable et à coup sûr souhaitable, de millions de paysans vers les villes, migration qui doit s'accompagner d'une profonde transformation de nos structures économiques et sociales. Il sait à l'occasion dire quelques vérités que connaissent bien les spécialistes ou seulement ceux qui sont informés, mais qui sont souvent ignorées des autres et qui pourtant deviendront demain évidentes à tous par la force des choses. Il examine tour à tour l'impact sur notre société de la plupart des développements technologiques prévisibles, celui de l'électronique et des télécommunications, mais aussi ceux de l'architecture, des sciences humaines, des méthodes d'enseignement, des moyens d'information, ceux des moyens de production de nourriture également. Son œuvre est certes davantage celle d'un compilateur ou d'un bon commentateur que celle d'un esprit original et brillant, mais la qualité de ses sources lui donne plus de sérieux que maint projet plus ambitieux. L'amateur de science-fiction rangera *En 1990* sur le même rayon que le *Profil du futur* d'Arthur C. Clarke.

Luc VIGAN

En 1990 par Serge Bromberger : Fayard.

GUIDE PROFESSIONNEL DU SPECTACLE

(Guide du show business)

Nous rappelons que l'Edition 1965 de l'annuaire — très complet malgré son format réduit — publié par la S.E.R.P. est en vente. Le format de poche du « Guide Professionnel du Spectacle » en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T.V. et de Radio et, d'une façon générale, pour tous les artisans et aminateurs du spectacle. Cette deuxième édition contient, en effet, les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc. et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. 15 F., chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'Editeur : Société d'Editions Radioélectriques et Phonographiques, 5, rue d'Atois, Paris (8e) — C.C.P. Paris 20.144.21.

VIENT DE PARAITRE

JACQUES STERNBERG

TOI, MA NUIT

Roman

couverture de **Félix LABISSE**

un volume 320 pages : **9,90 F**

LE TERRAIN VAGUE

23 - 25, Rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)

C.C.P. 13.312.96 - PARIS

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Un film crépusculaire

La guerre bactériologique est un thème à l'ordre du jour. Je dis bien à l'ordre du jour et non à la mode, car il est difficile de croire que l'on puisse se passionner pour l'idée la plus lugubre qui soit : celle de la disparition totale et inéluctable de l'humanité. La guerre atomique laisse quelques chances — si limitées soient-elles — donc un espoir ; même *Docteur Folamour* suggérait in extremis que des survivants pourraient se terrer dans des caves blindées et, au bout d'un siècle d'attente, remonter à la surface de la planète enfin décontaminée. Il est vrai que les auteurs du film, qui ne cachent pas leur pessimisme, soulignent qu'à leur avis les hommes ne manqueront pas d'en profiter pour recommencer leurs pitreries. Mais le spectateur, en face d'une telle profession de foi, garde son libre-arbitre et peut estimer que les prédictions implicitement contenues dans le film n'ont valeur que d'opinion, que l'on pourra toujours essayer de faire mieux et que, somme toute, il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Les films critiques sont utiles dans la mesure où ils montrent ce qu'il ne faut pas faire et ce qu'il ne faut pas être (et sur ce point, il est difficile de faire mieux que *Docteur Folamour*) ; si jamais ils vont jusqu'à dire que tout est fichu d'avance et qu'il n'y a rien à faire, ils cessent précisément d'être critiques et ne sont plus que poésie morne.

C'est ici que le problème de la guerre bactériologique prend tout son intérêt, parce qu'il se présente comme un cas-limite. Si jamais on lâche dans la nature les charmants virus que de talentueux savants ont réussi à créer après bien des années d'efforts, les résultats ont toutes chances d'être diaboliques : non seulement les hommes mourront comme des mouches, mais encore ils continueront de mourir jusqu'à ce que tout soit consommé — car les gaz se dissipent, les retombées radioactives s'arrêtent au beau jour, mais les virus *se reproduisent* ; les abris atomiques les mieux conçus ne pourront rien contre cette menace, et tout y passera, amis comme ennemis. Au bout du compte l'humanité aura cessé d'exister, la quasi-totalité des animaux l'aura suivie dans la mort, et la surface terrestre ne sera plus qu'un désert lugubre abandonné en toute propriété à une espèce que, dans notre imprévoyance, nous aurons trop bien spécialisée dans la fonction de détruire.

Tout cela n'est pas bien gai, assurément ; cependant je voudrais faire remarquer qu'ici le problème du pessimisme ne se pose pas du tout dans les mêmes termes que précédemment — car il y a une différence de nature, et considérable, entre une humanité folle et une humanité morte. Il peut se faire que la première ait tort d'espérer — mais il est sûr que la seconde ne risque plus d'espérer jamais, et qu'elle n'a pas forcément *mérité* ce tragique dénouement. Bien sûr, on peut argumenter, dire qu'il y a une logique dans le processus, que l'arme-suicide n'est que le produit normal de la course à l'arme absolue et que la spécialisation à outrance doit forcément engendrer des cas-limites comme



crédit
industriel et
commercial

capital et réserves
143 millions de francs

58 succursales
à Paris et en banlieue

le plus ancien
établissement
de crédit français

Agence à Londres

1200 guichets en France
en Afrique du Nord
à Bâle et au Luxembourg
avec les **Banques Régionales** affiliées
à son groupe



siège social
66, rue de la Victoire
Paris 9e
tél. : TRI. 00.01

Toutes opérations de
banque, bourse
et change.
Chèques de voyage.

celui-là ; il reste qu'un tel cosmocide apparaît surtout comme un avatar et — si j'ose dire — un sous-produit de la civilisation industrielle, plutôt que comme la réalisation d'une vocation inhérente à la nature humaine. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'avatar est d'envergure (!) — ce qui montre qu'en réalité nous suivons le schème d'un mythe bien connu : celui de l'apprenti-sorcier.

Cela est si vrai que les savants spécialisés ont cherché à sélectionner un virus un tout petit peu plus maniable, et qui puisse être considéré comme une arme opérationnelle — pour employer le terme consacré. Dans *Station 3 : ultra-secret* (le film que nous sommes en train de critiquer sans en avoir l'air) comme dans la réalité, ce problème est en voie de solution. Le *botulinus* nous est présenté comme un virus qui tue à coup sûr même si sa concentration est infime — ce qui est le propre de tous les délicieux animaux que d'aucuns sont en train de créer pour notre plus grande joie — mais qui, par bonheur, s'oxyde et meurt au bout d'une douzaine d'heures, propriété qui ne peut que séduire un stratège, puisqu'elle permet d'envisager des ripostes graduées aux effets limités. Si le *botulinus* était le héros de l'histoire, il aurait été bien facile de construire un film à problèmes avec de grandes beautés morales, dans la lignée de *Docteur Folamour* et de *Fail Safe* : faut-il ou ne faut-il pas aligner le monstre sur la ligne de bataille ? Comment limiter ou prévenir l'inévitable représaille ? A quels sacrifices faut-il se résigner, l'irréparable une fois commis ? Toutes questions qui sont fort respectables, avec un seul grain de sable susceptible d'enrayer la machine : elles ne sont nullement attentatoires à la bonne conscience, que ce soit d'ailleurs la bonne conscience de l'optimiste ou celle du pessimiste (dans certains cas, cela revient au même). En somme, un film que Sidney Lumet aurait pu signer sans rougir.

Or il se trouve que *Station 3 : ultra-secret* n'est pas le film (un peu caricatural) que nous venons de décrire. C'est que le scénario recèle une donnée qui dérange tout l'édifice et qui est, elle, une donnée de science-fiction authentique — au lieu d'appartenir à ce que nous avions cru pouvoir baptiser la « science-fiction à court terme ». Le *botulinus* n'est encore que le plus vulgarisé des articles de la station ultra-secrètes. Au fond d'un laboratoire bétonné, un des chercheurs de la station, au moment où s'ouvre le film, vient de mettre au point un virus sans commune mesure avec l'arme primitive précédemment mentionnée : il est pratiquement immortel, se reproduit avec une rapidité foudroyante, annihile tous les organismes vivants avec lesquels il entre en contact. Son inventeur l'a appelé le *Satan Bug* (titre américain du film) : en français le *Belzébuth.* L'existence d'un tel monstre suffit à réduire à néant la controverse politique entre les Russes et les Américains — comme elle réduit à néant les bonnes intentions quelles que soient leurs origines.

Le propos ici rejoint le merveilleux, en isolant avec une rare précision une donnée dont on a du mal à voir les rapports avec la réalité de tous les jours : celle de la mort implacable de tout. La responsabilité humaine alors n'est plus en cause, il suffit d'ouvrir le fatal flacon (et seuls des fous — comme c'est le cas dans le film — pourraient avoir une idée pareille) pour déclencher un processus irréversible. A ce stade, il n'est pas difficile d'apercevoir les rapports de cette donnée avec la culture américaine, et plus précisément avec la place de choix tenue dans cette culture par le problème du mal. Le mal tel que le conçoivent les puritains n'a guère de rapports avec le mal tel que nous l'imaginons dans notre beau pays : il n'a rien d'un repoussoir, dont on puisse triompher aussi facilement que les héros de la comtesse de Ségur de leurs tentations habituelles : à base de tartines de confitures et autres sensualités à fleur de peau ; le mal est un dieu sinistre, à la puissance irrésistible, impossible à contenir dès lors qu'il a pris pied sur notre monde. Ce fut le mal selon Melville, et plus récemment le mal selon Lovecraft. C'est aujourd'hui *Satan bug.* Son entrée en scène sonne le crépuscule de l'humanité.

C'est pourquoi *Station 3 : ultra-secret* (quelle sotte traduction, décidément !) n'a rien d'un film pour Sidney Lumet ; en revanche, c'était le sujet rêvé pour John Sturges. Ce réalisateur se fit connaître naguère par une série de westerns remarquables, de *Fort Bravo* au

Trésor du pendu, en passant par *Coup de fouet en retour* et surtout *Règlement de comptes à O.K. Corral*, un des chefs-d'œuvre du western moderne. On a beaucoup loué cet ancien monteur pour ses qualités techniques, et notamment pour la précision toute militaire avec laquelle il réalise les scènes de bataille. C'est là sans doute considérer les choses par le mauvais bout du télescope ; il n'y a pas seulement une technique Sturges, mais aussi une ambiance Sturges — à défaut d'un style Sturges, point plus délicat sur lequel j'éviterai de me prononcer à la légère.

En un mot, Sturges est le cinéaste le plus parfaitement lugubre auquel Hollywood ait jamais donné sa chance — et la chose risque de ne pas être claire pour tous, parce que les procédés du lugubre ne sont pas chez lui des plus courants : *O.K. Corral* était une histoire de moribonds traitée dans un registre trépidant, *Satan bug* se passe en enfer — mais un enfer qui emprunte les décors du désert de Californie, avec piscines et plantes grasses, villas futuristes au milieu d'un paysage désolé, longs rubans de route sans limites où l'on verrait volontiers cheminer le héros de *Molloy*. Les personnages qui respirent dans cet univers inimaginablement aride conservent d'un bout à l'autre du film un visage grave, le visage marqué que nous avons déjà vu à tant d'autres héros de Sturges, et qui exprime moins le sérieux du combat avec l'ange que l'horreur de la défaite — la défaite de ceux qui fabriquent la mort, et qui savent que tous les Pygmalion du monde ne pourront pas retenir leurs créatures minuscules.

Il faut voir *Satan bug,* malgré une fin tant soit peu feuilletonnesque, parce que c'est l'anti-Goldfinger par excellence, le film le moins joyeux qui soit sorti depuis plusieurs années ; et aussi parce qu'un homme s'y exprime, un homme qui souffre grandement de n'avoir pas été compris.

Jacques GOIMARD

THE SATAN BUG (Station 3 : ultra-secret), film américain de John Sturges (1965). **Scénario** : James Clavell et Edward Anhalt, d'après le roman de Ian Stuart. **Images** : Robert Surtees. **Musique** : Jerry Goldsmith. **Décors** : Herman Blumenthal. **Interprétation** : George Maharis, Richard Basehart, Dana Andrews, Edward Asner, Frank Sutton.

Notules

« FANTOMAS » DE FEJOS

La Cinémathèque présentait l'autre soir *Fantômas* de Paul Fejos. Cette adaptation française suit d'assez près (quelques années) une version américaine muette, produite, si mes sources sont exactes, par la Fox, et précède la version réalisée par Jean Sacha, que nous aimerions bien voir un de ces jours, étant donné la qualité de certaines œuvres de ce remarquable technicien.

Cette version est tout aussi oubliée par les historiens que celle de Fejos. Et Fejos lui-même n'est guère considéré que pour un seul film, l'excellent *Solitude.* Une fois encore, il nous faut bien attaquer les historiens et dénoncer cette injustice. Paul Fejos est un réalisateur très attachant et je suis sûr qu'une rétrospective nous permettrait de découvrir plusieurs œuvres valables, notamment dans le domaine du fantastique, si l'on en croit deux ou trois titres montrés par la Cinémathèque au cours de ces derniers mois.

Fantômas en tout cas mérite mieux que sa réputation ou son absence de réputation. Le scénario (de Fejos) adapte librement le premier volume de *Fantômas,* en donnant une importance beaucoup plus grande à tout ce qui se passe dans le château et en omettant l'épisode final de l'acteur.

Réalisé en 1931, le film se signale par une excellente utilisation du son (un meurtre est couvert par de la musique, ou annoncé par le bruit d'un avion) et

par un découpage extrêmement nerveux et inventif. La première séquence notamment, très inspirée par le cinéma américain, situe en quelques gros plans les personnages, le décor, l'atmosphère avec une rare sobriété.

L'interprétation bénéficie de la présence de ces savoureux comédiens qui réussirent à sauver bien des films français d'avant-guerre ; citons en particulier Gaston Modot et surtout Jean Galland qui, idée magnifique, « nazifie » le personnage de Fantômas. Quant à Juve, il n'est montré que comme un inspecteur suffisant, sûr de lui, n'aimant guère bouger et prononçant avec délectation des phrases historiques : « *Descendre : impossible ; il a dû monter...* », où se retrouve l'esprit des grands *serials* que le scénario à peu tendance à oublier.

Heureusement, le charme, l'humour, la décontraction précise de la mise en scène nous permettent de pardonner la timidité de certaines séquences et l'absence d'inventions diaboliques et autres tours de passe-passe. On finit par s'intéresser plus aux personnages qu'au mystère somme toute un peu naïf, et par contrecoup leur destin nous préoccupe. En adoptant un parti-pris différent de Feuillade, Fejos arrive au même résultat, ce qui n'est pas un mince compliment.

B. T.

POST-SCRIPTUM A PROPOS DE CANNES

Au Festival de Cannes, on projeta hors compétition *Le manuscrit trouvé à Saragosse*. Ce film polonais de Has, auteur d'une œuvre curieuse et (très) ratée : *Les adieux*, va sortir prochainement en France, un distributeur l'ayant acheté.

Je n'ai vu que quarante-cinq minutes de ce film, qui dure plus de trois heures et adapte, semble-t-il très fidèlement, l'admirable livre de Jan Potocki. Les intrigues s'intercalent les unes dans les autres, se mêlent et s'entrecroisent dans un fascinant jeu de miroirs qui enthousiasma la critique. En toute honnêteté, je dois dire que le premier quart que j'entrevis me parut réalisé correctement, mais sans le moindre talent particulier. Un vague académisme plane sur la plastique de l'œuvre, qui ne détruit pas de superbes idées, reprises textuellement du roman, mais qui ne les améliore pas non plus.

Il paraît cependant qu'après une heure et demie, le style et la mise en scène deviennent nettement meilleurs et que la complexité du scénario finit par l'emporter sur les faiblesses de la narration.

Il est bon en tout cas de saluer à l'avance cette sortie importante, qui nous révèle un nouveau visage du cinéma polonais.

B. T.

DERNIER NUMÉRO de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0 F 50 en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.


CRUZ
CORDON NOIR
1860
OLD PORT
PORTO

En bref

Au rayon des fanzines

Mercury, édité bimestriellement par Jean-Pierre Fontana, Françoise Brecht et Gérard Temey, est sans aucun doute à l'heure actuelle le plus intéressant et le plus copieux des fanzines, celui qui se rapproche le plus d'une véritable revue. Le numéro 4, dernier paru, comporte 96 pages de science-fiction, fantastique, critiques et textes divers. A paraître dans les prochains numéros : Marcel Battin, Sophie Cathala, Michel Demuth, Lino Aldani, etc. On peut s'abonner auprès de Jean-Pierre Fontana, 90 rue Verlaine, La Plaine, Montferrand (P.-de-D.) C.C.P. 920-62 Clermont-Ferrand. (15 F. les six numéros.)

Simak publié en U.R.S.S.

On nous communique que la revue scientifique soviétique *Savoir et Force* a publié, dans son premier numéro de 1965, une importante nouvelle de Clifford Simak, présentée sous le titre *La génération qui atteint son but.* (Nous n'avons pu retrouver de quel texte américain il s'agissait.) A noter que le récit de Simak occupe la place d'honneur dans ce numéro de la revue, où ne figure qu'un autre texte beaucoup plus court d'un auteur russe.

Rectificatif

Gianfranco De Turris nous signale que nous lui avons fait dire dans son étude *La science-fiction en Italie* (début de la page 212 de notre *Fiction spécial* 6), à propos de certains auteurs français de S.F. qui figurèrent, il y a quelques années, au sommaire de la revue italienne *Oltre il cielo* : « *Et ce furent là, sauf erreur, les premières œuvres françaises publiées en Italie* », alors qu'il avait écrit : « *...les premiers récits et nouvelles d'auteurs français publiés en Italie* ». Cela valait d'être relevé, car De Turris nous précise que des *romans* de S.F., traduits du français, avaient en fait déjà été édités en Italie dès 1953/54, dans la collection *Urania* : en l'occurrence, des œuvres de Jimmy Guieu, Jean-Gaston Vandel, Francis Carsac, etc. Il nous signale en outre qu'*Au-delà du ciel* — l'édition française de *Oltre il cielo* — a paru de 1958 à février 1961, et non point seulement jusqu'à la fin de 1960, comme il l'avait cru tout d'abord. Dont acte.

Gaston Phoebus et la Vierge de fer

La célèbre *Vierge de fer* de Bram Stoker, cette abominable machine nurembergoise (voir notre n° 124), semble bien avoir eu une aïeule béarnaise, qu'on devrait à Gaston III, comte de Foix (1331-1391), le fameux Gaston Phœbus. En effet, à propos du château de Pau et des fêtes qui s'y donnaient, on lit à la page 73 d'un récit de voyage de L. et Ch. de Fouchier, *Un mois aux Pyrénées* (Hachette, 1920) : « *Cependant le château n'était pas uniquement un lieu de plaisir. Il possédait un Puits des supplices, et la légende raconte que Gaston Phœbus avait installé dans les oubliettes de la tour de Montauzet une statue de fer armée de poignards, qu'un ressort faisait jouer et qui embrassait étroitement les infortunés qu'on descendait à sa portée.* » N'est-ce point là la Vierge de fer ?

VOUS N'ALLEZ AU THEATRE QU'UNE FOIS PAR AN ?

Vous avez QUAND MEME intérêt

a adhérer au CLUB S. P.

Le CLUB S. P. procure à ses membres
des réductions substantielles
pour des spectacles sélectionnés,
ainsi que des avantages et facilités
en matière de loisirs.

ECRIRE à M. Cauliez, 16, rue d'Alsace - Clichy (Seine)

Edward S. Gifford, Jr

LES CHARMES D'AMOUR

Dressé par un médecin, l'inventaire pittoresque des incantations, philtres, amulettes et secrets de magie amoureuse à travers les siècles et les continents.

ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens - Paris

Bon de commande

à adresser aux Editions OPTA
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Je désire commander la trilogie FONDATION au prix de :

Francs Français	Francs Suisses	Francs Belges
28	28	280

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : (en capitales) ....

ADRESSE : ....

PROFESSION (facultatif) ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— **Un chèque bancaire ou un mandat-poste**
— **un virement chèque postal**
— **un mandat de versement**
C.C.P. OPTA Paris 15.813-98

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12-6112

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C. C. P. Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F

Tarif des abonnements normaux à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	**16,70**	**22,70**	**185**	**245**	**18,50**	**24,50**	**18,50**	**24,50**
Un an	**32,40**	**44,40**	**360**	**480**	**36**	**48**	**36**	**48**
NUMEROS ANTERIEURS								
jusqu'au 107 .... le numéro	**1,60**		**23**		**2**			
Du 108 au 138 ...... »	**2,50**		**35**		**3**			
A partir du 139 ...... »	**3**		**42**		**3,60**		**3,60**	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	**1**		**1**		**1**		**1**	
N.B. — Les **numéros 1 à 50, 53, 57, 58**, ainsi que le Spécial 1, sont épuisés.								

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24, rue de Mogador, Paris (9e), (C.C.P. : 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, Avenue Messidor, BRUXELLES 18, C.C.P. 3500-41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE, C.C.P. 12-6112.



UN GESTE QUI SIMPLIFIE TOUT...

opta

montrez votre carte DINERS'CLUB et tout est simplifié

150.000 établissements
français et étrangers
(depuis les locations de voitures
jusqu'au bon restaurant du coin)
acceptent pour règlement,
dans l'immédiat,
votre seule signature
sur simple présentation
de cette carte prestigieuse.

Vous parez donc à l'imprévu,
mais aussi, quelle discrétion !
quelle élégance !
Et votre signature est honorée
dans le monde entier.

Comment acquérir ce privilège ?
Tout simplement en faisant
une demande d'adhésion
à l'aide du bon ci-dessous.
Vous recevrez votre carte du
DINERS'CLUB,
contre une cotisation annuelle de 50 F.
Ce sont vos seuls débours.
Ni dépôt, ni caution.
Pour votre conjoint :
cotisation de 10 F seulement.

La carte du DINERS'CLUB est plus
que pratique, elle est prestigieuse
et... à votre portée.

diners'club de france **CARTE ACCRÉDITIVE MONDIALE N°1**

A découper et à retourner à OPTA 96, rue de la Victoire - Paris IXe Service I

Veuillez m'envoyer une demande d'adhésion sans engagement, et toute la documentation complémentaire.

NOM : ____________________

Prénom : ____________________

Adresse : ____________________

Le ____________________ Signature :

I

Economisez jusqu'à 14 F.

en souscrivant un abonnement couplé à FICTION et GALAXIE

— **Formule n° 1 :**
12 numéros de Fiction
+ 12 numéros de Galaxie

Prix : 55 F.
(au lieu de 66 F.
si vous les aviez achetés au numéro.)

— **Formule n° 2 :**
12 numéros de Fiction
+ 12 numéros de Galaxie
+ 2 Fiction Spéciaux et 1 Galaxie Spécial à paraître

Prix : 70 F.
(au lieu de 84 F.
si vous les aviez achetés au numéro.)

— **Formule n° 3 :**
2 Fiction Spéciaux et 1 Galaxie Spécial à paraître

Prix : 15 F.
(au lieu de 18 F.
si vous les aviez achetés au numéro.)

N. B. — Ces formules ne sont valables que pour tout NOUVEL abonnement. Si vous êtes déjà abonné aux prix normaux, vous pourrez, au moment de votre renouvellement, bénéficier des prix de l'abonnement couplé.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner aux Editions Opta, 24, rue de Mogador, Paris (9e)

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

....

Je souscris : — un abonnement couplé sans numéros spéciaux
— un abonnement couplé avec numéros spéciaux
— un abonnement aux seuls numéros spéciaux
(rayer les mentions inutiles)

au prix de : 55 F (Suisse : 62,20 FS ; Belgique : 622 FB ; Etr. : 62,20 F)
70 F (Suisse : 78,40 FS ; Belgique : 784 FB ; Etr. : 78,40 F)
15 F (Suisse : 16,20 FS ; Belgique : 162 FB ; Etr. : 16,20 F)
(rayer les mentions inutiles)

que je règle par : mandat-poste
chèque bancaire
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Dépôt légal : 3me trimestre 1965 — Le Gérant : M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)